

cahiers

LEON TROTSKY



TROTSKY AUX ETATS-UNIS

A. Wald Victor Serge et la Gauche anti-stalinienne de New York 1937-47 **S. Denis** Le "Socialist Workers Party" et la question de l'organisation politique ouvrière aux U.S.A. en 1938 **M. D. Bubis** Débat sur la question russe en 1937 **P. Katel** Trotsky au Mexique vu par la presse des Etats-Unis **M. Alvin** Trotskyiste aux Etats-Unis **Documents** Documents sur l'"entrisme" des trotskystes américains dans le Socialist Party (1936-1938).

35

septembre 1988

CAHIERS LÉON TROTSKY

Revue éditée par l'Institut Léon Trotsky

L'Institut Léon Trotsky a pour but de promouvoir l'œuvre de Léon Trotsky sous ses divers aspects [...], préparer la publication en langue française des Œuvres de Léon Trotsky [...] éditer les Cahiers Léon Trotsky destinés à établir un lien entre toutes les personnes intéressées par les travaux de l'Institut [...] et à permettre la publication de textes et documents divers concernant l'auteur et le mouvement ouvrier mis au jour au cours de recherches, regrouper ou recenser toute information, documentation ou archives concernant Trotsky et son Œuvre (Extrait des Statuts de l'Institut, association selon la loi de 1901).

BUREAU DE L'INSTITUT LÉON TROTSKY

Pierre Broué, président et directeur scientifique, Anne Dissez, secrétaire et trésorière, Paule Gautier, responsable des Cahiers.

Rédaction et Administration des *Cahiers Léon Trotsky*
Paule Gautier, 63 rue Thiers 38000 Grenoble

ABONNEMENT :

Particuliers :

France : 4 n^{os} (1 an) 200 F — Etranger : 250 FF ou \$ 50 U.S.
France : 8 n^{os} (2 ans) 400 F — Etranger : 500 FF ou \$ 100 U.S.

Institutions :

France : 4 n^{os} (1 an) 300 F — Etranger : 350 FF ou \$ 70 U.S.
France : 8 n^{os} (2 ans) 600 F — Etranger : 650 FF ou \$ 130 U.S.

Tous les anciens numéros sont disponibles.

Collection complète sur demande : n^{os} 1 à 20 : 500 F (port compris).

Règlement à l'administration des *Cahiers Léon Trotsky* par chèque bancaire ou postal libellé à l'ordre de :
GAUTIER - CLT (et si possible par mandat pour l'étranger).

N° ISSN 0181-0790

Commission paritaire 61601

Directeur de la publication : Paule Gautier
Publié avec le concours du Centre National des Lettres
et de l'Université des Sciences Sociales de Grenoble

cahiers LEON TROTSKY

N° 35

SEPTEMBRE 1988

TROTSKY AUX ETATS-UNIS

ARTICLES

Alan Wald — Victor Serge et la Gauche anti-stalinienne de New York 1937-47	5
Serge Denis — Le "Socialist Workers Party" et la question de l'organisation politique ouvrière aux U.S.A. en 1938	21
Mordecai Donald Bubis — Débat sur la question russe en 1937	39
Peter Katel — Trotsky au Mexique vu par la presse des Etats-Unis	57
Milton Alvin — Trotskyste aux Etats-Unis	69

DOCUMENTS

Documents sur l'"entrisme" des trotskystes américains dans le Socialist Party (1936-1938)	93
Comité national du Workers Party of the United States — I. Déclaration sur l'entrée dans le Socialist Party	96
Glen Trimble — II. Parti de masse ou parti d'avant-garde ?	98
Glen Trimble — III. Appel aux socialistes révolutionnaires	101
Socialist Appeal — IV. Appel	104
New International — V. Le congrès du nouveau parti	107

NOTES DE LECTURE

Pierre Broué — Alan M. Wald, <i>The New York Intellectuals : The Rise and Decline of the anti-Stalinist Left from the 1930s to the 1980s</i> (Chapel Hill North Carolina Press, 1987)	113
---	-----

P. B. — John Riddell, ed, <i>The Communist International in Lenin's Time. Lenin's Struggle for a Revolutionary International 1907-1916. The Preparatory Years</i> , New York, Monad Press, 1984, 604 p. : <i>The German Revolution and The Debate on Soviet Power 1918-1919. Preparing the Founding Congress</i> , New York, Monad Press 1986, 540 p.; <i>Founding the Communist International. Proceedings and Documents of the First Congress, March 1919</i> , New York, Monad Press, 1977, 424 p.	116
COURRIER	121
LES DÉPARTS	
Chen Bilan (1902-1987)	124
Frank Glass (Li Furen) (1901-1988)	124
Fred Halstead (1927-1988)	125
Archibald Fenner Brockway (1888-1988)	126
Daniel Guérin (1904-1988)	126

Institut Léon Trotsky

Trotsky aux Etats-Unis

C'est un titre trompeur que celui de ce numéro. Pris à la lettre, il ne pourrait que se rapporter au bref séjour que Trotsky effectua à New York dans les premiers mois de 1917, passant comme un météore dans la grande cité et sa vie politique, collaborant à Novy Mir, donnant des conférences pour le New Yorker Volkszeitung, prenant la parole dans les meetings, hantant les bibliothèques et s'efforçant de structurer la gauche du parti socialiste, alors qu'il venait à peine d'arriver.

On ne trouvera pas ici le récit du combat épique du 4 mars 1917 contre la droite au nom de la motion Trotsky-Fraina, ni celui des divergences entre Trotsky et Boukharine sur l'opportunité d'organiser rapidement ou non la scission du Socialist Party. Et, bien qu'il rêvât souvent des Etats-Unis et de leurs bibliothèques, bien qu'il élaborât à ce sujet des plans plus ou moins sophistiqués pour passer par-dessus ou enfreindre l'interdit, il n'y remit jamais les pieds.

Ce qui nous a intéressés ici, c'est la période de son dernier exil, où, de Coyoacán, son champ d'action politique principal et presque concret fut les Etats-Unis et son objet et outil à la fois, la petite organisation de ses camarades, d'abord fraction de l'Appel à l'intérieur du parti socialiste, puis parti indépendant, le Socialist Workers Party né avec l'année 1938.

Ce sont deux universitaires canadiens que leurs thèses de doctorat ont conduits sur ce terrain de recherche qui nous ont donné deux études sur deux des grands débats à l'intérieur du S.W.P. mal connus en Europe mais auquel Trotsky participa et dans lesquels il intervint. Mordecai Donald Bubis a traité du débat sur la nature de l'U.R.S.S. qui fut au fond la répétition générale de celui de 1939-1940 contre Shachtman et Burnham. Serge Denis a retracé le problème de l'organisation politique ouvrière - si l'on préfère du Labor Party aux Etats-Unis tel que l'a vu et vécu le S.W.P.

Alan Wald, bien connu des lecteurs des Cahiers Léon Trotsky, nous a donné une étude originale sur Victor Serge et la "gauche" des Etats-Unis, précieux lien avec le numéro 19 sur "Trotsky et les intellectuels des Etats-Unis".

Peter Katel, journaliste nord-américain, nous a autorisés à reproduire la communication qu'il a faite en mai 1987 au colloque international de México sur la couverture par la presse des Etats-Unis de la présence au Mexique de l'"hôte rouge" de Cárdenas, un sujet présenté avec humour qui inspire bien des réflexions.

Le vétéran Milton Genecin, plus connu sous son nom de militant de Milt Alvin, a bien voulu, pour sa part, nous confier un chapitre de ses mémoires portant sur les années 1936-1939 - et son activité dans le parti socialiste, puis le S.W.P.

Fidèle à notre pratique, nous avons joint quelques documents qui nous semblent éclairer certains aspects de cette rencontre entre Trotsky et les Etats-Unis, en l'occurrence l'expérience de l'"entrisme".

Institut Léon Trotsky

Alan Wald

Victor Serge et la Gauche anti-stalinienne de New York 1937-47

« Nous devons nous enrôler dans l'école de la réalité, sachant que les mouvements de demain inventeront plus qu'ils n'emprunteront au passé. »

(Victor Serge, lettre à Dwight Macdonald, 2 novembre 1941).

Presque quatre décennies après sa mort en 1947, la réputation de Victor Serge aux Etats-Unis est juste en train de fleurir. Traduits en anglais pendant les années soixante et soixante-dix essentiellement par Richard Greeman, les plus importants romans de Victor Serge n'ont que récemment attiré l'attention qu'ils méritent ¹. Des comptes rendus favorables ont paru depuis 1970 dans des publications éminentes comme la *New York Times Book Review*, la *New York Review of Books* et la *New Republic*. En 1983, l'œuvre de Serge a été étudiée dans un article de fond de *Village Voice* et en 1986, Serge était le thème d'une table ronde à la conférence des universitaires socialistes de New York ².

Serge était connu antérieurement pour ses écrits politiques et surtout son activité de journaliste. En outre, il était exclusivement lu et soutenu par de petits groupes trotskystes de New York et un petit cercle d'écrivains de New York originellement influencés par le trotskysme. A l'époque où Serge rencontra pour la première fois les intellectuels qui comprenaient cette "gauche antistalinienne", il découvrit qu'ils avaient en commun avec lui l'idée qu'une opposition marxiste authentique à la politique du groupe dirigeant en Union soviétique n'était pas authentique si elle ne comprenait une prise de position contre le capitalisme et pour le socialisme révolutionnaire. Comme l'a remarqué, quatre décennies plus tard, Daniel Singer, l'auteur de *The Road to Gdansk* (La Route vers Gdansk, 1982) : "Enterrer le stalinisme signifie réellement ressusciter l'idée du socialisme et commencer de nouveau sa construction, depuis le début, une perspective aussi

menaçante pour les vieux dirigeants du 'socialisme déjà existant' et pour les vieux maîtres capitalistes³".

En une décennie, cependant, les sentiments antistaliniens qui prévalaient chez la plupart des écrivains de New York l'emportèrent sur tous leurs autres soucis, y compris leur défense du socialisme. Assurant qu'il était impossible de développer un mouvement socialiste révolutionnaire indépendant, ils choisirent consciemment de s'allier à "l'Occident", comme le moindre des deux maux engagés dans le conflit de la "guerre froide". L'"Occident", bien entendu, était leur euphémisme pour l'impérialisme qui était devenu maintenant pour eux un allié acceptable contre ce qu'ils appelaient le "fascisme rouge". Nombre de ces écrivains ont accédé à des postes influents dans les milieux académiques et de l'édition et ont été connus plus tard comme "les intellectuels de New York"⁴".

De son exil parisien, à la fin des années trente, à sa fatale crise cardiaque, au Mexique le 18 novembre 1947, Serge s'engagea dans une correspondance soutenue avec plusieurs individus de ce milieu. Il était très proche de Dwight et Nancy Macdonald, mais parmi les autres avec lesquels il correspondit, se trouvaient Sidney Hook, Max Eastman, William Phillips et Irving Howe. Il collabora souvent également aux publications de New York *Partisan Review*, *Politics*, *Socialist Call* et surtout *New Leader* dont il fut correspondant au Mexique dans les dernières années de sa vie. Quand arriva la nouvelle de sa mort, *New Leader* et *Call* organisèrent une réunion mémoriale à New York à l'École Rand des sciences sociales le 23 décembre 1947⁵.

Quelques articles de Serge parurent aussi dans *New International*, jusqu'en 1940 revue théorique du Socialist Workers Party, et dans *New Essays*, une publication "communiste des conseils" de Paul Mattick⁶. Après sa mort, en 1948-1949, des fragments de *L'An I de la Révolution russe* parurent en feuilleton dans *New International* qui était devenue entre temps la revue du Workers Party de Max Shachtman⁷. Le Workers Party s'était séparé du Socialist Workers Party au printemps 1940 et se distinguait par l'idée que l'Union soviétique était une société "collectiviste bureaucratique". Contre lui, Léon Trotsky avait défendu l'idée que le système de domination soviétique était une forme dégénérée de la dictature du prolétariat dans laquelle le pouvoir politique des ouvriers avait été usurpé. Entre 1949 et 1950, *New International* reproduit aussi sept extraits des journaux de Serge qui sont restés jusqu'à présent des traductions anglaises de ces matériaux⁸. En 1947, son nom figurait parmi les collaborateurs internationaux de la *Modern Review*, une revue d'orientation pro-menchevique, largement financée par l'International Ladies Garment Workers Union. Bien qu'elle ait publié une nécrologie de lui, il ne semble pas qu'il lui ait donné d'article⁹.

Les liaisons de Serge avec la gauche-stalinienne de New York étaient importantes. Combinée et, d'une certaine façon, complétant sa participation aux cercles politiques d'exilés au Mexique, son association avec les intellectuels anti-staliniens de New York constituait une préoccupation po-

litique majeure. De sa maison du Mexique, Serge étudia et participa activement aux débats des New Yorkais sur l'avenir du socialisme, la signification de la deuxième guerre mondiale et le caractère politique de l'Union soviétique. Les articles qu'il publiait au Mexique étaient traduits en anglais et ceux qui paraissaient dans la presse des États-Unis étaient traduits en espagnol. Les idées politiques que Serge formulait dans ses longues lettres à Dwight Macdonald étaient également exprimées dans les débats qui animaient *Socialismo y Libertad*, l'organisation de réfugiés de gauche fondée par Serge au Mexique et son journal *Mundo*. Le thème majeur qui préoccupait Serge et ses équivalents new yorkais était un thème qui demeure central à notre propre temps : comment construire un mouvement socialiste révolutionnaire étant donné la caricature de socialisme que le stalinisme a imposée à l'Union soviétique ?

Une étude des relations de Serge avec la gauche anti-stalinienne de New York nous aidera à remplir un chapitre crucial de la bibliographie de Serge, pas couvert par ses *Mémoires d'un révolutionnaire*, qui racontent l'histoire de Serge jusque près de l'époque de son arrivée au Mexique en 1941. Elle peut aussi enrichir la compréhension de l'important débat sur l'héritage du stalinisme, tâche centrale pour qui souhaite empêcher la répétition des erreurs passées. Mais on ne peut aborder ce sujet en espérant recevoir des réponses claires, sans ambiguïté et définitives.

L'évolution politique même de Serge a déjà été l'objet d'une controverse considérable. Peter Sedgwick s'était cru obligé d'ajouter à sa traduction de 1963 des *Mémoires d'un Révolutionnaire*, dans laquelle il s'efforçait, peut-être de façon non satisfaisante, d'expliquer le retentissante déclaration de 1947 de Serge, dans une lettre personnelle à Charles de Gaulle, apportant son soutien du réactionnaire Rassemblement du peuple français (R.P.F.)¹⁰. En 1982, Richard Greeman a publié un essai sur "Victor Serge et Léon Trotsky : rapports 1936-1940", dans lequel il affirmait de façon surprenante que les sérieuses divergences apparues entre les deux hommes n'étaient pas réelles, mais avant tout dues à des malentendus¹¹. Après le tragique suicide de Sedgwick en 1983, on découvrit un manuscrit écrit antérieurement et on le publia : il y affirmait que les vieux écrits de Serge étaient en contradiction aiguë avec les idées sur le bolchevisme telles qu'il les exposa dans ses mémoires appréciés¹². On ne parviendra pas à une appréciation définitive avant qu'un chercheur publie une biographie très politique qui évalue les écrits d'après la deuxième guerre mondiale de Serge, en Europe, au Mexique et aux États-Unis.

Comme les énigmes de la carrière de Serge, les évaluations portées sur la gauche antistalinienne de New York ont souffert de beaucoup de confusion et d'incompréhension et son héritage a continué d'être un terrain ambigu disputé par les marxistes révolutionnaires et les social-démocrates aussi bien que les libéraux et les néo-conservateurs. De façon générale, le groupe de New York, dans les années entre les procès de Moscou et la guerre froide, a

traversé un processus profond de déradicalisation, passant d'un soutien presque trotskyste du léninisme à la défense des diverses formes de la social-démocratie. Finalement la majorité d'entre eux en vint à épouser un libéralisme anti-communiste. Telle fut la route suivie par Sidney Hook, Lionel Trilling, Diana Trilling, Clement Greenberg et William Phillips.

Mais d'autres effectuèrent ce transit à des rythmes et avec des itinéraires différents. Dwight Macdonald, par exemple, resta un trotskyste indépendant jusqu'en 1948 où il devint anarcho-pacifiste. James Burnham se transforma du jour au lendemain, de théoricien dirigeant du mouvement trotskyste américain, en partisan de Vilfredo Pareto et finit, avec Max Eastman et John Dos Passos, au comité de rédaction de la réactionnaire *National Review*. Meyer Schapiro, Lewis Coser et Irving Howe (les deux derniers bien plus jeunes que la plupart des autres) sont restés des trotskystes ardents, bien qu'idiosyncratiques, jusqu'à la fin des années 1940, avant de tourner tranquillement vers la nuance radicale de la social-démocratie défendue par *Dissent* au début des années 1950¹³.

Ce que la plupart avaient en commun était la répudiation progressive de toute forme de léninisme : cette particulière apostasie politique devint la condition *sine qua non* pour survivre dans le monde intellectuel à l'ère McCarthyste. Ainsi la plupart évoluèrent, d'anti-staliniens authentiques, c'est-à-dire de communistes révolutionnaires opposés à la théorie et la pratique de Staline, à des anti-staliniens *ersatz*, à savoir des anti-communistes opposés sous toutes ses formes (comme engendrant le totalitarisme), mais qui continuaient à s'instituer "anti-staliniens" pour des raisons d'efficacité. Dans la dernière phase, nombre d'entre eux ont succombé à des degrés divers devant une idéologie anticommuniste vulgaire qui associe tous les mouvements pour un changement social fondamental aux crimes du régime stalinien¹⁴.

Victor Serge cependant n'a jamais répudié le léninisme, bien qu'il ait affirmé avec force que certaines des pratiques de Lénine avaient involontairement aidé à la montée du stalinisme. Serge soutenait aussi l'idée troublante que le processus de dégénérescence qui avait conduit au stalinisme avait commencé moins d'un an après la prise du pouvoir par les bolcheviks, avec l'établissement de la police secrète. En général cependant, il défendait fermement la révolution d'Octobre et la prise du pouvoir par les bolcheviks au détriment du Gouvernement provisoire qui les avait précédés. Pourtant, au milieu des années quarante, l'association de Serge avec le *New Leader* pro-menchevique était devenue si intime que Macdonald, désespéré, lui écrivit le 27 février 1946 :

"Nos idées politiques, mon cher Victor semblent diverger rapidement [...] Je suis [...] tout à fait désolé de voir que vous collaborez régulièrement au *New Leader* qui est d'un journal tout à fait droitier, d'un bas niveau intellectuel et qui est devenu l'organe des anciens gauchistes épuisés et embourgeoisés comme Max Eastman et Sidney Hook [...] Le *New Leader* n'a ni idées politiques ni principes

en dehors de l'anti-stalinisme. L'unique raison que je puisse voir pour que quelqu'un comme vous, avec votre passé et votre sensibilité morale et intellectuelle aiguë aux besoins et intérêts réels des masses, accepte un pareil milieu politique est que l'anti-stalinisme devient votre propre principe de base politique"¹⁵.

Les relations de Serge avec la gauche des E.U. étaient dues initialement à ses liaisons avec l'Opposition de gauche de Trotsky. En 1937, quand les trotskystes étaient une fraction dans le parti socialiste, ils lancèrent deux livres de Serge étudiant en détail la dégénérescence de la révolution russe et opposant les pratiques de Staline et celles de Lénine et Trotsky. L'un était un pamphlet traduit par Ralph Mannheim et publié par Pioneer Publishers, la maison d'édition trotskyste, appelé *From Lenin to Stalin* (De Lénine à Staline). En fait le premier signe d'intérêt pour les écrits de Serge dans la presse des E.U. fut un compte rendu par le romancier et sympathisant trotskyste James T. Farrell, qui parut dans *Beacon* (Le Phare)¹⁶.

L'autre ouvrage fut un livre de 298 pages, *Russia after Twenty Years* (publié en France sous le titre *Destin d'une Révolution*), traduit par Max Shachtman et publié par Hillman-Curl, Inc. Dans ces deux publications, l'analyse politique des causes du stalinisme et les remèdes nécessaires pour l'éliminer ou l'empêcher étaient virtuellement identiques à ceux que proposait Léon Trotsky dans *The Revolution betrayed. What is the Soviet Union and Where is it going* (La Révolution trahie, ce qu'est l'U.R.S.S. et où elle va), publié la même année. Les trotskystes des E.U., indiscutablement, considéraient Serge comme l'un des leurs.

Les auteurs de comptes rendus interprétèrent bien sûr *Russia after Twenty Years* selon leurs propres inclinations politiques. Dans une longue et riche critique de *New Internationalist*, Maurice Spector, le fondateur du trotskysme canadien, jugea la théorisation de Serge sur le processus de dégénérescence beaucoup plus convaincante que les interprétations suggérées par Eugene Lyons et autres dans des livres récents¹⁷. Dans *Nation*, Edmund Wilson, grand admirateur de Trotsky, célébra *Russia after Twenty Years* "comme l'un des plus importants ouvrages qui aient été publiés jusqu'à maintenant sur l'Union soviétique". Wilson semblait partager l'idée de Trotsky (et de Serge) que les conquêtes socio-économiques de la révolution russe demeuraient, en dépit de son épouvantable dégénérescence politique¹⁸. Eugene Lyons, passé brutalement lui-même d'une position pro-communiste à l'anti-stalinisme pur et simple, loua Serge dans *Saturday Review*, sans mentionner qu'une telle distinction était centrale dans l'argumentation de Serge¹⁹. A l'opposé, Matthew Josephson, partisan du parti communiste des E.U., écrivait dans *New Republic*, décrivit le livre de Serge comme le travail d'un "partisan trotskyste", ajoutant qu'il contenait un "terrible catalogue des destins qui avaient été donnés à ses amis et camarades comploteurs" par un auteur qui "n'abandonnait pas son espoir de nouvelles violences"²⁰.

Mais la collaboration amicale de Serge avec les trotskystes américains ne dura pas. En fait, en 1936, il avait quitté l'Opposition de gauche internationale de Trotsky, précurseur de la IVe Internationale, pour rejoindre le P.O.U.M. espagnol que les trotskystes tenaient pour un parti centriste. Bien que Serge ait proclamé son intention de rester en bons termes avec ses anciens camarades, les conflits avec eux s'aggravèrent. En juillet 1938, Serge publia une lettre dans *New International* qui faisait l'éloge de la revue mais insinuait aussi que Trotsky avait utilisé des méthodes stalinienne de discussion en faisant l'amalgame avec les idées de Serge sur l'insurrection de Cronstadt en 1921 et les idées anti-bolcheviques des mencheviks et autres. Serge avait critiqué les bolcheviks pour n'avoir pas fait tous les efforts pour négocier avec les marins de Cronstadt avant d'écraser leur soulèvement²¹. Une seconde communication de Serge, publiée en février 1939 dans *New International* était plus favorable à l'interprétation de Trotsky sur Cronstadt et comportait aussi une défense du bolchevisme contre les critiques d'Anton Ciliga, dirigeant communiste yougoslave qui avait été emprisonné par Staline au milieu des années trente. Serge cependant se livrait dans les paragraphes suivants à une défense provocante de la politique du P.O.U.M.²²

Bien que les rédacteurs de la revue, Max Shachtman et James Burnham aient, dans ces deux occasions, répondu à Serge avec tact et diplomatie, les rapports entre les trotskystes et Serge atteignirent leur nadir avec la publication de l'essai de juin 1939 de Trotsky intitulé "Les Moralistes et les Sycophantes contre le Marxisme". Dans cette polémique au vitriol, Trotsky accusait Serge - peut-être sur la base d'une information insuffisante sur les idées de Serge - d'infester le mouvement révolutionnaire avec un "moralisme" qui conduirait finalement à la réaction²³.

Les liens de Serge avec le courant littéraire qui allait devenir les intellectuels de New York commencèrent réellement à la fin de 1938 avec la publication de "Le Marxisme à notre époque" traduit par Dwight et Nancy Macdonald. Cette défense ardente, mais non sectaire, du marxisme classique parut dans les pages de *Partisan Review*, qui avait rompu avec le mouvement communiste et évolué vers une position presque trotskyste une année plus tôt. Dwight Macdonald, membre du comité de rédaction de *Partisan Review*, écrivit à Serge en décembre 1938 lui demandant la permission de publier une traduction d'une partie de *La Ville conquise*. L'affinité naturelle entre les deux hommes, qui se révéla instantanément, n'était pas accidentelle, car Macdonald, bien qu'il fût en train de se diriger vers le trotskysme et rejoignit le S.W.P. à l'automne 1939, avait aussi mis en question les idées de Trotsky sur Cronstadt dans une lettre de 1938 à *New International*²⁴.

Avec l'invasion allemande de la France du printemps de 1940, les Macdonald se lancèrent tout entiers dans le secours aux réfugiés politiques en essayant d'obtenir des visas permettant à des antifascistes de quitter

l'Europe pour les Etats-Unis et l'Amérique latine. Les Macdonald s'intéressaient particulièrement à des hommes qui, comme Serge, avaient été liés aux tendances socialistes révolutionnaires trotskystes et autres non stalinienne, qui étaient rejetés par les organisations de réfugiés influencées par les libéraux et les communistes. Baptisant leur groupe le Fonds pour les écrivains européens, les Macdonald collaborèrent avec l'Emergency Rescue Committee, une organisation plus large qui envoya en Europe Varian Fry comme son représentant²⁵. A Paris, Serge était encore associé avec le milieu trotskyste. Il collaborait, par exemple avec la F.I.A.R.I. (Fédération internationale de l'Art révolutionnaire indépendant) qui avait été inspirée par un manifeste signé André Breton et Diego Rivera et avait été rédigé par Breton et Trotsky, et il était employé comme assistant de recherche par le journaliste trotskyste américain correspondant du *Time Magazine*, Sherry Mangan. Mais Serge était - et c'est compréhensible - rendu furieux par la critique de Trotsky contre lui dans "Moraliste et sycophantes" et protestait qu'il avait été très mal représenté²⁶.

Les Macdonald travaillèrent sans relâche à obtenir un visa des Etats-Unis pour Serge et ses enfants. Sa femme, Lioubov Kibaltchitch, était à l'époque internée dans un hôpital psychiatrique à Neuilly-sur-Marne en France. Malgré des signes initiaux pleins d'espoirs, leurs efforts furent bloqués par la décision de George Warren, de la commission consultative du président sur les réfugiés politiques, de faire passer la demande de visa au Département d'Etat : Warren croyait que le Département d'Etat considèrerait Serge comme un agent soviétique potentiel²⁷. De nombreux partisans intellectuels de la gauche des E.U. - James T. Farrell, Sidney Hook, Max Eastman, Meyer Schapiro, Herbert Solow - adressèrent des lettres protestant contre cette décision²⁸. Tandis que le gouvernement des E.U. continuait à caractériser Serge comme un "communiste anti-stalinien", Macdonald et autres protestaient qu'il était simplement un ennemi de Hitler et de Staline²⁹. Finalement les Macdonald furent capables de permettre que Serge et son fils de vingt et un ans, Vladimir, aillent au Mexique, par Cuba et la Martinique, à l'été de 1941. Ils furent rapidement suivis par sa fille de six ans, Jeannine, et par Laura Séjourné, une Italienne de trente ans, de l'industrie du film, qui allait devenir la seconde femme de Serge.

Pendant tout cette épreuve, les Macdonald écrivirent à Serge presque toutes les semaines, persuadés qu'ils étaient qu'il était capital de lui donner sans cesse de l'espoir. Ils lui envoyèrent aussi d'importantes sommes d'argent. Quand il fut installé au Mexique, Dwight aida Serge à publier dans diverses revues des E.U. et à faire circuler ses manuscrits d'ouvrages tant aux E.U. qu'en Angleterre. Nancy et lui traduisirent nombre d'écrits de Serge et c'est Dwight qui proposa à Serge d'écrire ses mémoires et plus tard fit d'inlassables efforts pour les faire imprimer³⁰.

Les débuts de Serge dans *Partisan Review*, "Le marxisme à notre époque", introduisirent le thème pour lequel sa pensée politique ultérieure

est avant tout appréciée : une critique de la perte de la démocratie en U.R.S.S. du point de vue de la défense des buts originaux de la révolution elle-même. Son idée fondamentale ne changea jamais. Il pensait que la dure politique nécessaire pour sauver la révolution assiégée conduisit plus tard à la confiscation des droits de la classe ouvrière à travers un processus de centralisation du pouvoir et de répression des "hérésies" ³¹. Le même thème fut dramatisé dans les sélections de *La Ville conquise*, traduites par Gertrude Buckman, première femme du poète Delmore Schwartz, qui parut dans *Partisan Review* deux ans plus tard ³². Tout en étant quelque peu plus critique de la tradition bolchevique que Trotsky - entre autres choses, Serge affirmait que l'Opposition de gauche avait eu tort de ne pas demander dans sa plate-forme la légalisation des partis d'opposition -, les catégories et les perspectives fondamentales de Serge restèrent trotskystes jusqu'au début de la deuxième guerre mondiale.

A l'automne 1941, quelques changements dans les idées de Serge apparurent déjà quand il participa à une discussion de *Partisan Review*, à laquelle prirent part aussi James Burnham et Macdonald, sur la nature du fascisme et de la deuxième guerre mondiale. Là, Serge réfuta vigoureusement les arguments en faveur de l'identification fondamentale des monstruosité de l'hitlérisme et du stalinisme en dépit de leurs ressemblances superficielles, mais il appliqua aussi en passant le terme de "collectivisme bureaucratique" à l'Union soviétique, indiquant qu'il soutenait désormais qu'elle avait abouti à une nouvelle forme de société de classe. Serge prédisait aussi encore, comme le faisait la IV^e Internationale trotskyste, que des soulèvements révolutionnaires de masse détruiraient toutes les formes de capitalisme global et de stalinisme dans le cours de la guerre.

De façon plus significative, du point de vue de l'attitude de Serge à l'égard de la deuxième guerre mondiale, ses idées, telles qu'elles étaient exprimées dans l'article, étaient un hybride de celles que propageaient les partisans de James P. Cannon dans le S.W.P. et ceux de Sidney Hook. Le Workers Party de Max Shachtman, comme Macdonald, défendait une stratégie en deux étapes qui appelait à une transformation socialiste des Etats-Unis avant de déclencher une guerre contre Hitler. Cependant, le S.W.P. prétendait que, du fait de l'échec du développement d'un mouvement révolutionnaire avant l'éclatement de la guerre, la lutte antifasciste et anticapitaliste devaient être télescopées ; ainsi ses membres participaient sans perturber à l'effort de guerre quand ils étaient mobilisés comme soldats, tandis que la presse du parti continuait à dénoncer les objectifs impérialistes des E.U. et à soutenir les luttes en cours pour la justice économique et sociale des syndicats et des Afro-Américains. Hook, d'un point de vue d'une perspective social-démocrate, défendait un "soutien critique" ouvert de la guerre.

Les écrits de Serge, qui ne furent jamais parfaitement clairs, répudiaient la stratégie des deux étapes, mais utilisaient une formulation plus

faible de résistance à la politique impérialiste que celle du S.W.P. Au lieu de déclarer une opposition ouverte aux efforts alliés, il disait, en termes semblables à ceux qu'aurait pu utiliser Hook, que "le régime Churchill combat *malgré lui* pour la révolution européenne, la défaite des nazis en étant la précondition". Il ajoutait alors une déclaration selon laquelle à un certain niveau, on devrait retirer "le soutien critique" aux Alliés :

"Nous avons autre chose à faire que d'aider des gouvernements qui sont subjectivement réactionnaires, c'est-à-dire complices de l'ennemi, et objectivement les jouets de nécessités historiques qu'ils ne comprennent pas. Nous avons nos propres tâches et c'est en les accomplissant sans compromis que nous contribuons à la chute des nazis - et jamais en devenant conformistes" ³³.

Parmi les autres articles que Serge publia dans *Partisan Review* se trouvait un résumé de la situation des écrivains français en 1941, des souvenirs sur son départ de France et un vibrant hommage à Trotsky à la suite de l'assassinat de ce dernier en août 1940 ³⁴. Mais ce n'est pas avant la publication de son essai sur les perspectives d'après-guerre en France que Serge révéla qu'il était dans une étape tout à fait nouvelle de son évolution politique. Le texte était centré presque entièrement sur les dangers du stalinisme, maintenant dépouillé de tout trait progressiste quel qu'il soit. Bien que Serge soutînt la nécessité d'une révolution en France dans l'abstrait, il exclut virtuellement un effort pratique dans cette direction :

"Aucun mouvement politique important ne peut se faire connaître sans le soutien du parti communiste totalitaire ; et s'il se fait connaître par ce parti, il ne peut pas ne pas tomber sous sa direction" ³⁵.

La dernière contribution de Serge à *Partisan Review*, une contribution à un symposium sur "L'Avenir du socialisme", qu'il intitula "L'Impératif socialiste", parut seulement quelques semaines avant sa mort. Là, il défend le socialisme sur la base du fait qu'aucune autre idéologie n'a rien réussi de mieux. Le bilan de la révolution russe, assurait-il, s'est terminé sur "un épouvantable déficit" ? Plus, il concluait que "la prise du pouvoir à travers une guerre civile est une charge pour les vainqueurs eux-mêmes et conduit à une dictature opposée par nature à la réalisation de l'humanisme socialiste". Le contrôle ouvrier est devenu compliqué du fait du développement de nouvelles techniques que seuls des spécialistes peuvent maîtriser. Plus important, le stalinisme est maintenant l'ennemi principal. L'espoir en le socialisme repose sur "des aspirations vers l'organisation rationnelle de la société pour la réalisation d'une dignité humaine plus élevée"...³⁶

Bien qu'il fût formellement un partisan de Lénine et un défenseur du legs de la révolution bolchevique d'Octobre 1917, la politique pratique de Serge dans les années quarante oscilla entre la gauche et la droite de la social-démocratie. Ses contributions au *Socialist Call* reflétaient la première et celles au *New Leader* la seconde. Son premier texte dans *Call*, le 7 mai

1943, était un essai sur la deuxième guerre mondiale, qui avait été à l'origine accepté par l'éditeur à tendances de gauche de *New Leader*, Daniel Bell, mais, ensuite, avait été écarté par les anciens de Bell, parce que soulignant trop la nécessité du socialisme³⁷. Serge était dépeint dans le *Call* comme un ancien trotskyste devenu un "champion du socialisme démocratique révolutionnaire"³⁸.

Les articles ultérieurs de Serge dans *Call* demandaient aux radicaux des E.U. de considérer les dissidents persécutés dans les prisons fascistes et stalinienne d'Europe comme l'espoir de l'avenir, analysaient la stratégie soviétique de la guerre, notaient le caractère central de la démocratie dans le socialisme, parlaient avec optimisme de la capacité des peuples de l'U.R.S.S. de se libérer eux-mêmes³⁹. Une nécrologie émouvante de Lewis Coser (sous le pseudonyme de Louis Clair) insistait que le fait que "Serge nous a enseigné qu'on peut haïr l'oppression stalinienne sans être à ce point imprégné de haine qu'on en oublie les nombreux maux du monde, n'y voyant qu'un grand mal"⁴⁰.

La remarque de Coser était un coup direct contre la politique exprimée dans le *New Leader* où les essais de Serge dénonçant les divers crimes du stalinisme, à l'intérieur et hors de l'U.R.S.S., étaient devenus un trait régulier avec les textes occasionnels sur les activités des socialistes espagnols en exil. Plus de vingt articles de ce genre ont été publiés dans le *New Leader* hebdomadaire entre 1943 et 1947, surtout entre 1944 et 1945. Le premier était une description à la une de l'attaque stalinienne contre une réunion mémoriale pour Carlo Tresca, Viktor Alter et Henrik Ehrlich à Mexico⁴¹. Dans la nécrologie du *New Leader* pour Serge, il était décrit en terme tout à fait agréables pour le *New Leader* :

"A sa mort, M. Serge était un socialiste démocratique confirmé, opposé au totalitarisme de toute espèce. Il disait souvent que sa désillusion au sujet de l'espèce bolchevique du totalitarisme commença en 1921 avec la brutale répression de la révolte des marins de Cronstadt par les bolcheviks"⁴².

Bien qu'il fût en désaccord avec la position quelque peu puriste de Dwight Macdonald à l'égard de la deuxième guerre mondiale, Serge se rangea au côté de Macdonald lors de la rupture de ce dernier, en 1943, avec *Partisan Review*, surtout parce qu'il sentait que *Partisan Review* abandonnait la discussion politique⁴³. Les contributions de Serge à la nouvelle revue de Macdonald, *Politics*, commencèrent dans la veine de ses textes du *Socialist Call* et dérivèrent graduellement vers le contenu de ses écrits du *New Leader*. En janvier 1945, par exemple, Serge critiqua *Politics* comme trop douce envers l'influence "communiste-totalitaire" dans la Résistance française. Pourtant, Serge rendait périodiquement son dû à la révolution russe d'une façon qui n'aurait pas été tolérée dans le *New Leader*. Par exemple, dans un commentaire qu'il publia sur le fameux essai de Macdonald "La Responsabilité des Peuples", Serge discuta la

longue histoire des pogroms en Russie, y compris le massacre de 200 000 Juifs par les forces tsaristes et nationalistes en Ukraine et en Biélorussie pendant la guerre civile russe. Il concluait fermement que "la victoire de la révolution avait finalement mis fin à ces horreurs"⁴⁴. Néanmoins, sa dernière contribution à *Politics* au printemps de 1947, dénonçait un texte de George Padmore sur l'Indochine qui ne dénonçait pas Ho Chi Minh comme un instrument communiste du Kremlin. Par une telle critique, Serge impliquait que la lutte pour la libération nationale en Indochine était simplement une partie de la campagne mondiale dirigée par Moscou pour établir sa domination totalitaire. Serge concluait que la lutte en Indochine "pose à nous tous - libéraux, socialistes, radicaux également - cette question : devons-nous sympathiser avec des révoltes coloniales quand leur véritable sens est l'expansion du totalitarisme ?"⁴⁵

En somme, les rapports de Serge avec la gauche anti-stalinienne de New York entre 1937 et 1947 étaient divisés en trois éléments constitutifs centraux. Avec les socialistes révolutionnaires du S.W.P. et du W.P., Serge partageait un désir de préserver les réalisations de la révolution d'Octobre russe. Typique était à cet égard sa déclaration à Macdonald en 1941 :

"Nous devons recommencer exactement, afin de préserver l'essence d'octobre 1917 et l'expérience qui a suivi"⁴⁶.

Serge partageait aussi une version un peu hyperbolisée de la prédiction erronée de Trotsky sur la certitude de soulèvement sociaux après-guerre qui allaient révolutionner l'Europe et abattre le règne totalitaire du stalinisme en U.R.S.S. Comme il l'écrivait à Macdonald en 1942 :

"Je vois de plus en plus cette guerre comme un appel à changer la face du monde. J'ai le sentiment que l'importance des changements qui se produisent et de ceux qui vont venir, dépassera tout ce que nous avons imaginé à quelque niveau que ce soit"⁴⁷.

Avec les social-démocrates de gauche, cependant, Serge niait l'importance de quelques mouvements léninistes que ce soit, considérant même les trotskystes comme les résidus d'un mouvement moribond dans l'histoire⁴⁸.

Finalement, avec les social-démocrates de droite avec lesquels il fut de plus en plus associé en 1944-1945, Serge partagea l'idée que la participation de communistes à des luttes ostensiblement démocratiques ou de libération nationale les condamnait à être dominées par le Kremlin, justifiant ainsi "un soutien critique" du capitalisme et de l'impérialisme. Ce fut tout à fait évident au début de 1945 quand Serge se rangea du côté d'une série d'attaques dans *New Leader* d'Eastman et Liston Oak contre Macdonald comme dupe du stalinisme grec :

"Penser que les communistes peuvent être vaincus ou que, dans la situation présente, ils peuvent être débordés par les masses, c'est ne pas comprendre la puissance d'un formidable appareil qui est *tout-puissant*. Je défendrais la formule du

moindre mal que nous avons souvent utilisée de façon stupide et négligée. En s'échappant du Paris nazi, on acceptait le moindre mal de la France de Vichy et cela sauva les vies de milliers d'entre nous. Le destin des socialistes authentiques à Athènes sous le régime de Plastiras n'est pas enviable [...] Mais ils survivront ou du moins ont une bonne chance de survivre. Sous un régime communiste camouflé, ils n'auraient eu aucune chance de survivre" 49

Au centre de l'évolution politique de Serge, il y avait un seul fait objectif : le fait que les montées révolutionnaires d'après-guerre n'avaient pas renversé le capitalisme ni brisé en U.R.S.S. le joug du stalinisme. Mais cela ne rend pas compte de façon satisfaisante de la migration générale de Serge, de trotskyste à socialiste du "troisième camp" ou "partisan du moindre mal" non révolutionnaire. Après tout, il était clair que les forces de l'impérialisme s'étaient embarquées vers la forme la plus intense de leur domination et le "monolithe" stalinien allait craquer juste deux ans après la mort de Serge, avec le schisme Tito-Staline. On peut dire que Serge était politiquement désorienté. C'était dû en partie à la situation au Mexique où le stalinisme avait grandi considérablement. Serge et ses associés de "Socialismo y Libertad" étaient soumis à de basses attaques personnelles aussi bien qu'à la violence physique. D'un côté, le résultat fut, de la part de Serge, une peur justifiée de la brutalité stalinienne, mais aussi une certaine mesure de paranoïa. Cette dernière apparut dans la conviction de Serge que Robert Sheldon Harte, le garde de Trotsky assassiné, avait été en réalité un agent de Staline et dans l'idée nullement étayée qu'Arkadi Maslow, ancien dirigeant des communistes allemands, qui était mort à Cuba, avait été en réalité assassiné par Staline 50. En outre, il connaissait personnellement Walter Krivitsky, l'officier de renseignements soviétique qui fit défection en 1937 et il fut sérieusement affecté par sa mort dans de mystérieuses circonstances en 1941 51.

Pourtant une étude attentive de la correspondance de Serge atteste qu'il ne réussit pas entrer confortablement dans une orthodoxie, y compris celle de la social-démocratie de droite. Par exemple, en dépit de lettres étonnamment cordiales à Max Eastman dont la transformation réactionnaire était indiscutable, Serge s'abstint de rejoindre Eastman dans sa célébration de la "liberté" américaine 52. Il pouvait écrire à Sidney Hook pour louer le déboulochage par Hook des "lois" du matérialisme dialectique mais en même temps il insistait sur la valeur pratique de la méthode dialectique 53. En d'autres termes, même alors que Serge allait clairement à droite, ses profonds liens émotionnels avec la révolution russe et son expérience du léninisme sous la direction de Lénine, et de l'Opposition de gauche furent suffisamment forts pour le faire reculer d'une façon ou d'une autre d'acquiescer complètement à cet anticommunisme vulgaire qui engouffrait aux Etats-Unis la vie intellectuelle. En rendant compte des *Mémoires d'un Révolutionnaire* après la mort de Serge, Stanley Plastrik et Irving Howe, autrefois dirigeants du Workers Party, soulignèrent tous deux avec insistance

que Serge n'était jamais devenu un "anti-bolchevik professionnel" mais qu'il se tint fermement jusqu'à la fin sur la terrain de la révolution russe 54.

Que penser de Victor Serge ? D'abord, on doit reconnaître, que, bien que n'ayant pas été un théoricien marxiste ou un dirigeant politique de grande stature, c'était un homme d'une intelligence, d'une intégrité et d'une sensibilité extraordinaires. L'évolution politique de Victor Serge dans les années quarante ne témoigne pas de ses faiblesses personnelles, mais du poids des pressions adverses pendant la Guerre mondiale - pressions intensifiées par la continuation des horreurs du stalinisme et l'incapacité du trotskysme à offrir une alternative crédible. Quiconque balaie à la légère les changements d'idées d'anciens révolutionnaires comme Serge et les traite de "vendus" méjuge naïvement le sérieux des problèmes posés à sa génération.

Par ailleurs, la dégénérescence de Serge, du marxisme révolutionnaire - d'une opposition également intransigeante à la fois à l'impérialisme et au stalinisme - était authentique et ne devrait pas être tenue pour négligeable par ses admirateurs qui souhaitent récupérer l'intégrité de son héritage pour le mouvement socialiste révolutionnaire contemporain. Serge, de toute évidence, sous-estima les horreurs de l'impérialisme et surestima l'omnipotence du stalinisme. De même que le monde était plus complexe que ne l'avaient imaginé ou anticipé Lénine et Trotsky. Il en était aussi ainsi pour Victor Serge.

Peut-être le plus important est-il la signification du programme politique de Serge tel qu'il l'énonça à la fin des années trente. Il appelait à repenser le socialisme, à un nouveau langage socialiste et de nouvelles idées, à une nouvelle définition de la liberté et un accent nouveau sur le caractère central de la démocratie dans le projet socialiste. Qui pouvait être contre ? Et pourtant, en dépit de ces admirables objectifs, il apparaît que la politique pratique de Serge n'allait pas au-delà du léninisme, mais en fait représentait une régression au type de politique qui *précéda* le léninisme même, qu'une autre partie de son intelligence tenait pour une réalisation valable et profonde pour la libération humaine !

Ce que l'on peut apprendre de l'association de Serge avec la gauche anti-stalinienne de New York est ceci : si Serge aspirait à défendre une position marxiste révolutionnaire, il aurait pu être justifié dans sa rupture avec l'Opposition de gauche internationale ; "Socialismo y Libertad" aussi bien que le P.O.U.M. et autres groupes avec qui il s'associa ultérieurement, se révélèrent ultérieurement également déchirés de fractionnisme et même plus impuissants encore que les trotskystes. Les groupes qui descendaient de l'Opposition de gauche internationale, pourrait-on dire, était les seules organisations marxistes qui aient accordé beaucoup de considération à la question centrale qui absorba Serge jusqu'à sa mort : une explication léniniste de la détérioration du léninisme en stalinisme 55.

Serge se trompa également dans sa confiance en *New Leader*. Il croyait que cette revue permettait une pluralité d'idées que le mouvement

trotskyiste ne permettait pas. Il avait peut-être raison dans la mesure où les Etats-Unis et peut-être quelques autres mouvements trotskystes étaient concernés. Mais à coup sûr, il se trompait dans l'estimation de la signification politique du *New Leader*. Il ne peut y avoir de doute qu'il s'agit d'une des grandes revues de la culture américaine au XXe siècle, mais elle l'est devenue précisément parce qu'elle fut le véhicule essentiel au moyen duquel une génération de rebelles contre le capitalisme, le nationalisme et l'impérialisme se réconcilièrent avec le statu quo. Serge serait-il devenu l'un de ces apostats ? Il n'y a pas de réponse sûre. Quelques collaborateurs périphériques du *New Leader*, comme Paul Goodman, Dwight Macdonald au début des années cinquante, et C. Wright Mills, ont tourné à gauche sous l'impact de la révolution cubaine, de la guerre du Vietnam et du mouvement américain des droits civils. Serge n'aurait certainement jamais été à son aise dans la célébration du "siècle américain" qui suivit les années quarante tant qu'il continua à rejeter la formule simpliste selon laquelle le léninisme conduit au stalinisme.

En vérité, les objectifs généraux du programme de Serge pour la reconstruction du socialisme ne soulèvent aucune objection en tant qu'idéaux, mais exigent un contenu bien plus précis avant qu'on puisse déterminer si la forme particulière dans laquelle ils sont mobilisés comme cri de ralliement conduira à un progrès ou une régression du mouvement socialiste révolutionnaire.

Je suis reconnaissant à Daniel Bell, George Breitman, Albert Glotzer, Richard Greeman et Susan Weissman pour avoir partagé avec moi information et matériaux et à Vladimir Kibaltchitch, la Yale University Library et la Tamiment Library à New York University pour l'utilisation de leurs documents. Comme toujours, je dois à Patrick Quinn sa lecture attentive d'un projet du manuscrit et de pénétrants défis à mes suppositions et preuves. Johanna Misnik et Claudine Raynaud ont aidé aux traductions de la correspondance et des documents inédits de Serge. Les traductions et une partie de la recherche ont été rendues possibles par une aide de l'Université du Michigan.

NOTES

1. Greeman n'est pas seulement le traducteur le plus capable de Serge, mais aussi son critique le plus astucieux. Voir les articles suivants : "Victor Serge et la tradition révolutionnaire en littérature", *Triquarterly* 8 (Winter 1967), 39-60 ; "Les Lois brûlent ; réalisme littéraire et révolutionnaire chez Victor Serge", *Yale French Studies*, 39 (1967) : 146-59 ; "L'affaire Toulaïev de Victor Serge", *Minnesota Review* 15 (Fall 1980) : 61-79 ; "Messages : Victor Serge et la persistance de l'idéal socialiste", *Massachusetts Review*, 22, n°3 (Autumn 1981) : 553-68.
2. Voir les comptes rendus suivants : Walter Goodman, "Ville conquise", *New York Times Books Review*, 28 décembre 1975, p.14 ; James Walt, "La vie et la Mort de Léon Trotsky", *New Republic*, 10 avril 1976, pp.25-26 ; Neal Axcherson, "Les communistes

- exclus", *New York Review of Books*, vol. 15, 13 août, 1970, p.11 ; et John Leonard "Minuit dans le siècle", *New York Times*, 4 décembre 1982, p.C19. Voir aussi J. Hoberman, "Qui est Victor Serge et pourquoi faut-il poser la question ?", *Village Voice Literary Supplement*, n°30 (novembre 1984), pp.1, 12-17.
3. Daniel Singer, *The Road to Gdansk. Poland and the U.R.S.S.* (New York Monthly Review, 1981), p.18.
 4. Pour une étude d'ensemble de ce phénomène, voir Alan Wald, *The New York Intellectuals. The Rise and Decline of the Anti-Stalinism Left from the 1930s to the 1980s* (Chapel Hill, North Carolina, University of North Carolina Press, 1987).
 5. L'annonce de meeting apparut dans *Socialist Call* 14, n°46 (28 novembre 1947), p.2.
 6. Les lettres de *New International* de juillet 1938 et de février 1939 sont réimprimées dans V.I.Lénine et Léon Trotsky, *Kronstadt* (New York : Monad, 1979), pp.123-7, 135-9. Voir aussi le compte rendu de Serge dans Erich Fromm, *Escape from Freedom. New Essays*, 6, n°3 (Spring 1943) ; 74-5.
 7. Voir les numéros suivants de *New International* : 14, n°3 (mars 1948) : 83-90 ; 14, n°4 (avril 1948) : 123-126 ; 14, n°5 (juillet 1948) : 155-158 ; 14, n°6 (août 1948) : 187-90 ; 14, n°7 (septembre 1948) : 220-21 ; 14 n°8 (octobre 1948) : 252-255 ; 14 n°9 (novembre 1948) : 282-286 ; 15, n°1 (janvier 1949) : 30-33 ; 15 n°2 (février 1949) : 60-62.
 8. Voir les numéros suivants de *New International* : 15, 10 septembre 1949) : 214-218 ; 16, n°1-2 (janvier-février 1950) : 51-57 ; 16, n°3-4 (mars-avril 1950) : 115-121 ; 16, n°5-6 (mai-juin 1950) : 177-179 ; 16, n°7-8 (juillet-août 1950) : 249-251 ; 16, n°9-10 (septembre-octobre 1950) : 309-313 ; 16, n°11-12 (novembre-décembre 1950) 368-371.
 9. Cf "In Memoriam : Victor Serge", *Modern Review* 2, n°1 (janvier 1948) : 7.
 10. "Appendice : Victor Serge et le gaullisme", *Memoirs of a Revolutionary* (New York : Oxford University Press, 1975), pp. 383-386.
 11. Je suis reconnaissant à Richard Greeman pour sa version anglaise de "Victor Serge et Léon Trotsky. reports 1936-1940" qui a paru dans *Vuelta* (Mexico) 6, n°63 (février 1982).
 12. Peter Sedgwick "Le malheureux élitiste : le premier bolchevisme de Victor Serge", *History Workshop* n° 17 (Spring 1984) : 150-156.
 13. Bien qu'aujourd'hui non-marxiste et non-léniniste avoué, Irving Howe dans *Leon Trotsky* (New York, Viking Press, 1978) révèle à l'égard du bolchevisme une attitude ouverte semblable à bien des égards à celle de Serge.
 14. Voir Ralph Milliband et Marcel Liebman, "Réflexions sur l'anti-communisme", dans *Socialist Register 1984. The Uses of Anti-Communism* (New York : Monthly Review, 1984, pp.1-22).
 15. Dwight Macdonald à Victor Serge, 27 février 1945, Yale University Library.
 16. James T. Farrell "Les Généraux meurent à l'aube", *Beacon* I (juillet 1937) : 19-21.
 17. Voir *New International* 4, n°1 (janvier 1938) : 29-30.
 18. Voir *Nation*, 145, n°534 (13 novembre 1937) : 531-535.
 19. Voir *Saturday Review* 17, n°10 (30 octobre 1937) : 1.
 20. Voir *New Republic*, 95, n°105 (1er décembre 1937) : 105-108.
 21. La lettre est reproduite dans V.I.Lénine et L.Trotsky, *Kronstadt* (New York : Monad, 1979) : pp. 124-127.
 22. *Ibid.*, 135-139.
 23. Le texte de Trotsky a été réimprimé dans L. Trotsky ; J. Dewey et G.Novack, *Their Morals and Ours* (New York : Pathfinder, 1937) : pp.55-66.
 24. La lettre de Macdonald est reproduite dans *Kronstadt*, pp.127-31.
 25. Voir Nancy Macdonald à Victor Serge, 1er septembre 1940, Yale University Library. Voir aussi les références à Serge dans Varian Fry, *Surrender on Demand* (New York : Random House, 1945).
 26. Voir Victor Serge à Dwight Macdonald, 1er mars 1939 et 29 octobre 1939, Yale University Press, et Alan Wald, *The Revolutionary Imagination. The Poetry and Poli-*

- tics of John Wheelwright and Sherry Mangan* (Chapel Hill, North Carolina ; University of North Carolina Press, 1983), p.184.
27. Voir Nancy Macdonald à Victor Serge, 8 octobre 1940, Yale University Library.
 28. Voir Nancy Macdonald à Victor Serge, 19 octobre 1940, *ibid.*
 29. Voir Nancy Macdonald à Victor Serge, 1er septembre 1940, *ib.*
 30. Voir Dwight Macdonald à Victor Serge, 6 juillet 1942, *ibidem.*
 31. Voir "Le Marxisme à notre époque", *Partisan Review* 5, n°3 (août-septembre 1938) : 26-32.
 32. "La Conquête de la Ville", *ibid.* 8, n°1 (janvier 1940) : 3-17.
 33. "Qu'est-ce que le fascisme ? La discussion continue", *Partisan Review* 8, n°5 (septembre-octobre 1941) : 418-430.
 34. "Ecrivains français, été 1941", *ibid.* 8, n°5 (septembre-octobre 1941) : 387-388 ; "A la veille", *ibid.* n°1 (janvier-février 1942) : 23-33 ; "En souvenir : L.D.Trotsky", *ibid.*, n°4 (juillet-août 1942) : 388-391.
 35. "Perspectives françaises", *ibid.* 12, n°2 (printemps 1945) : 232-239.
 36. "L'impératif socialiste", *ibid.* 14, n°5 (septembre-octobre 1947) : 511-517.
 37. Dwight Macdonald à Victor Serge, 22 février 1943, Yale University Library.
 38. "La Guerre et la résurgence du socialisme - une approche optimiste", *Socialist Call*, 7 mai 1943, p.2.
 39. Voir les suivants de *Socialist Call* : "Confiance dans les antifascistes des prisons d'Europe", 12 mai 1944, p.8 ; "Le 'Mystère' derrière la politique russe", 1er septembre 1944, p.8 ; id. part 2, 8 septembre 1944, p.8 ; "le stalinisme durera-t-il ?", 14 mai 1945, p.6 ; Le Peuple russe a gagné le droit à une pleine démocratie", 20 mai 1946, p.5.
 40. Louis Clair (Lewis Coser), "Sa vie a été un monument vivant à l'intégrité et à la vérité socialistes", *ibid.*, 28 novembre 1947, p.2.
 41. Voir "Gorkin poignardé quand le P.C. mexicain sabote le meeting Ehrlich Tresca", *New Leader* 26, n°16, pp.1&7 ; et "Jackson, assassin privilégié", *ibid.* 30, n°14 (5 avril 1947) : 5.
 42. "Mort de Victor Serge", *ibid.* 30, n°47 (22 novembre 1947), p.12.
 43. Victor Serge à Dwight Macdonald, 4 octobre 1943, Yale University Library.
 44. Voir "Le Stalinisme et la Résistance", *Politics*, 2, n°2 (janvier 1945) : 61-62 ; et "Les Responsabilités des peuples - une lettre de Victor Serge", *ibid.* 2, n°8, (août 1945) : 252.
 45. "Les Communistes et le Vietnam", *ibid.* 4, n°2 (mars-avril 1947) : 78.
 46. Victor Serge à Dwight Macdonald, 18 septembre 1941, Yale University.
 47. Victor Serge à Dwight Macdonald, 28 octobre 1942, *ibidem.*
 48. Victor Serge à Dwight Macdonald, 18 septembre 1941, *ibidem.*
 49. Victor Serge à Dwight Macdonald, 19 mars 1945, *ibidem.*
 50. Voir les lettres suivantes de Victor Serge à Dwight Macdonald, *ibidem.*, 14 septembre 1941 & 25 novembre 1941.
 51. Victor Serge à Dwight Macdonald, 13 février 1941, *ibidem.*
 52. Victor Serge à Max Eastman, 6 août 1943, Papiers Vladimir Serge, Mexico.
 53. Victor Serge à Sidney Hook, 10 juillet 1943, *ibidem.*
 54. Henry Judd (Stanley Plastrik), "Les Mémoires de Serge", *New International* 17, n°5 (septembre-octobre 1951) : 309-310 ; Irving Howe, "Les Européens comme révolutionnaires", *Steady Work* (New York, Harcourt, Brace & World, 1966) : pp.258-262.
 55. La littérature de la IV^e Internationale sur ce sujet est immense, mais l'analyse la plus complète est contenue dans "Démocratie socialiste et Dictature du prolétariat", 1979. *World Congress of the Fourth International : Major Resolutions and Reports* (New York : Special Supplement to *Intercontinental Press Combined with Inprecor*, 1980), pp. 210-225.

Serge Denis

Le "Socialist Workers Party" et la question de l'organisation politique ouvrière aux U.S.A. en 1938 ¹

Depuis le début des années 1930, les trotskystes américains s'étaient opposés au mot d'ordre d'un "Labor party" pour les Etats-Unis. En fait, bien que ce mot d'ordre eût été adopté par le Workers' Party ² entre 1920 et 1922 après discussion au sein de l'Internationale communiste, les partisans de l'Opposition de Gauche l'avaient abandonné dès avant le krach de 1929. Ainsi, une résolution du Comité national du S.W.P. expliquait-elle en 1938 que,

"Avant la crise de 1929, et même après, jusqu'à l'apparition du C.I.O., nous pouvions espérer que le parti révolutionnaire, c'est-à-dire le parti bolchevique, se développerait aux Etats-Unis parallèlement à la radicalisation de la classe ouvrière et réussirait éventuellement à en prendre la tête".³

A la fin des années 1920, les syndicats de l'A.F.L. ne représentaient plus un pôle organisateur de masse pour la classe ouvrière des Etats-Unis. On pouvait envisager que celle-ci se remettrait en mouvement sur un terrain partiellement vierge, axant éventuellement sa reconstitution sur le double plan économique et politique. La direction de l'A.F.L. n'avait ni la volonté ni la capacité d'organiser le combat de classe ; en conséquence, la riposte ouvrière se chercherait de nouveaux canaux d'expression. Il était possible que la reconstruction du mouvement syndical américain se réalise en conjonction avec la construction du véritable parti du socialisme, du parti révolutionnaire, puisque seuls ceux qui se réclamaient du bolchevisme étaient en mesure d'apparaître comme une direction alternative à celle de Green.⁴

En 1932, Léon Trotsky tire la conclusion logique de cette analyse. Il écrit que, même aux Etats-Unis, il est impossible de prétendre à l'avance qu'un "Labor party" serait un pas en avant, un phénomène de nature progressiste dans la lutte du prolétariat. En effet, il se peut fort bien, écrit-il, que

"La création d'un "Labor party" ne se réalise que devant la pression d'un mouvement révolutionnaire puissant des masses ouvrières et devant la menace

croissante du communisme. Dans ces conditions, il ne fait pas de doute que le "Labor party" serait non pas un "pas progressiste" mais un obstacle à la marche en avant de la classe ouvrière".⁵

Le travaillisme se présenterait comme une ultime tentative de la part de la bureaucratie syndicale pour préserver le fossé entre les travailleurs et le socialisme, et protéger le lien du mouvement ouvrier avec la société bourgeoise.

Rien n'est figé dans la théorie ni dans la pratique. Si l'Internationale avait appuyé la lutte pour un parti de type travailliste aux U.S.A. et au Canada au début des années 1920, c'était précisément parce que la masse de la classe ouvrière se reconnaissait dans les trade-unions. Elle cherchait à s'y rassembler, et pouvait très concrètement se servir d'elles pour faire son entrée autonome sur la scène politique. Au début des années 1930, les choses sont différentes. Les actions initiales de la remontée ouvrière se feront d'ailleurs avec le Communist Party, le Socialist Party, puis la Communist League of America trotskyste, les musteites, etc., en dehors du syndicalisme "officiel". Un parti politique fondé sur l'A.F.L., explique alors Trotsky, ne servirait pas d'abord à séparer les masses américaines des démocrates et des républicains, mais à les éloigner de ceux qui se réclament du socialisme. C'est en ce sens qu'il s'agirait d'un obstacle supplémentaire à la maturation politique de la classe ouvrière.

Trotsky poursuivait en émettant l'hypothèse, que la bureaucratie de l'A.F.L. pourrait même créer un parti de ce type avant que le mouvement révolutionnaire devienne trop menaçant. Elle pourrait prendre les devants pour mieux contrôler des développements qu'elle craignait. La variante lui paraissait peu probable, "vu l'approche empirique, tâtonnante, l'étroitesse provinciale de la bureaucratie et de l'aristocratie ouvrières américaines".⁶ Mais une certaine perspicacité pourrait lui venir de ses conseillers social-démocrates et démocrates de gauche. Dès les premiers pas d'un "Labor party" de cette nature, le devoir des révolutionnaires serait d'en montrer les insuffisances, les ambiguïtés, le rôle historique véritable aussi, et non pas son supposé caractère "progressiste".

C'est pourquoi, au début des années 1930, les trotskystes des Etats-Unis n'avaient pas retenu le mot d'ordre d'un "Labor party". Ils estimaient que le parti ouvrier pourrait se constituer d'emblée sous la forme du parti révolutionnaire d'avant-garde, les "bolcheviks" étant présents comme tels dès le départ du mouvement de reconstruction des organisations ouvrières. En 1933, avec l'appel à la IVe Internationale et à de nouveaux partis dans chaque pays, ils entreprirent de s'édifier sans médiation comme direction révolutionnaire. C'est dans ce but qu'ils fusionnèrent avec l'American Workers' Party de Muste en décembre 1934. Eux-mêmes venaient de diriger les grandes grèves des Teamsters, et les musteites avaient sonné le réveil dans l'industrie automobile. Pourtant, l'explication justifiant l'opposition au "Labor party" devenait de plus en plus dogmatique, non

dialectique. Désormais, on refusait un tel parti parce que "des révolutionnaires ne peuvent lutter pour la création d'un parti réformiste", et parce que la position de ce type de parti sur la question de l'Etat bourgeois n'est jamais marxiste.⁷ On reprenait quasi mot à mot l'argumentation rejetée par Lénine et qui avait eu cours chez les communistes américains de 1919 à 1921. Cette argumentation s'opposait par principe à l'intervention en faveur de partis ouvriers fondés sur les syndicats, alors que l'I.C. avait abordé la question sous l'angle de la tactique, dans la poursuite de l'objectif (principal) de création de l'organisation politique de classe. Selon les circonstances, on pouvait ou non presser la formation d'un "labor party", participer ou non à un parti de cette nature.

La formule maintenant employée était d'une rigidité telle que la discussion sera particulièrement ardue lorsqu'un réexamen s'imposera. En 1936, le Workers' Party of the U.S., né de la fusion des trotskystes et des musteites, jugea qu'il n'était pas en mesure de se développer comme pôle politique de référence de la remontée ouvrière, et il décida d'entrer au Socialist Party. Il visait à faire du S.P. un "revolutionary Socialist Party", soit que cela s'avère possible par une transformation qualitative du parti (peu probable, quoique la Old Guard⁸ était déjà partie), soit en convaincant de cette nécessité un nombre aussi grand que possible de membres du S.P., et donc, à terme, en envisageant la création d'un nouveau parti.

Quant apparut l'American Labor Party⁹ de New York, après l'éclosion d'une multitude d'autres cercles et groupes dits "Farmer-Labor", l'orientation de ce courant confirma, pour les trotskystes, leur appréciation antérieure. Dans la situation d'alors, un "Labor party" ne pouvait signifier que le maintien du lien avec la société bourgeoise (avec Roosevelt en l'occurrence), la volonté délibérée d'éviter le rapprochement avec le socialisme. L'analyse d'ensemble semblait juste. A ceci près que la formation de l'A.L.P. ne visait pas seulement l'alignement des électeurs socialistes sur le New Deal. Elle visait plus généralement à interdire toute candidature qui exprimerait, d'une façon ou d'une autre, l'indépendance politique de classe. La précision est importante, notamment pour la clarté de l'appréciation. L'American Labor Party, malgré son nom et sa base première d'organisation, n'est pas un parti ouvrier, ni même un parti ouvrier-bourgeois (réformiste). Il s'agit d'un parti bourgeois, qui présente des candidats bourgeois (l'opération lui est facilitée par le régime électoral américain très particulier), qui a été fondé à l'instigation de Roosevelt et sous l'égide du New Deal. Son existence et son activité justifient certes l'analyse élaborée au début des années 1930 sur la bureaucratie syndicale, mais portent à confondre des types de partis différents. Pour ceux qui se réclament du marxisme, il y a une différence de nature entre un parti ouvrier, même ultra-réformiste, et un parti bourgeois. Vers la fin de l'année 1937, cette réalité est finalement reconnue dans un article de Shachtman pour la *Socialist Review*, vive polémique contre l'aile Thomas et le Clarity Caucus

de S.P.¹⁰ Mais comme le prouvent les discussions internes au S.W.P. en 1938, l'explication n'est pas véritablement assimilée. La majorité des trotskystes a tendance à rester sur la position simpliste selon laquelle "les révolutionnaires ne se battent pas pour un parti réformiste", et à rejeter l'A.L.P. en le confondant avec le travaillisme.

Il y a pourtant un autre élément qui empêche le groupe de Cannon de saisir pleinement le sens des développements politiques. Les partisans de la IVe Internationale aux U.S.A. ont été incapables depuis 1935 d'évaluer à leur juste mesure la création du C.I.O. et le rythme fulgurant de sa construction. D'abord, parce qu'ils n'ont pas cru Lewis sincère lorsqu'il affirmait vouloir l'organisation industrielle de masse. Ensuite, parce que, logiquement, ils n'ont pas envisagé comme possible l'expansion même du Committee for Industrial Organisation. On ne peut leur reprocher leur scepticisme devant Lewis : il était apparemment justifié, et en tout cas partagé par toute la gauche américaine. Cependant, à partir du moment où le cadre du C.I.O. est effectivement fourni à la remontée ouvrière, l'élaboration des trotskystes retarde de toute évidence sur les événements. Si on avait pu envisager depuis 1929 que la reconstruction du mouvement ouvrier pourrait s'effectuer en même temps aux niveaux politique et économique,¹¹ la création du C.I.O. fait que l'axe premier de ce renouveau sera celui de l'organisation syndicale. Cela ne veut pas dire que la politique soit automatiquement éjectée des développements. On sait quels moyens Lewis doit employer pour éviter l'apparition d'un parti de classe. Mais cela veut dire que la question de l'organisation politique ne se pose plus et ne pourra plus se poser dans les mêmes termes.

Lewis n'a pas encore d'appareil solidement établi au sein du C.I.O., mais c'est lui qui s'impose comme véritable leader de la remontée ouvrière, pas les révolutionnaires américains. L'axe principal de reconstitution du mouvement ouvrier est devenu celui des unions industrielles, sous la direction (même précaire) de Lewis. Aucune perspective de percée sur la scène politique ne peut ignorer cette évolution. Cannon dira que son groupe a bien fait d'aller au S.P., mais que, finalement, il a trop accordé d'importance aux débats internes et à la lutte de fractions dans ce parti, alors que se construisait le C.I.O. Le mouvement de la classe ouvrière passait d'abord par la formation des unions industrielles. C'est pour cette raison, d'après nous, que la mise sur pied d'un véritable "Labor party" en 1936-1937, même si elle n'avait pas conduit à la réalisation de toutes les potentialités de la période, n'aurait pas eu l'unique signification envisagée par Trotsky avant 1935. Si le C.I.O. de Lewis, à travers lequel la tempête sociale cherchait à s'exprimer, avait été forcé de projeter sur la scène politique une organisation propre au mouvement ouvrier, l'équilibre institutionnel du pays en aurait été bouleversé. Le C.I.O. de 1936-1937 n'est en rien comparable à l'A.F.L. décrépie de 1927-1935, d'autant plus qu'il n'a pas d'appareil dirigeant solidement installé. Le mouvement de la

classe ouvrière se reconnaît en son existence. C'est pour cela qu'on ne crée pas l'A.L.P. en tant que parti véritablement indépendant des démocrates et des républicains. Si tel avait été le cas, et malgré une volonté évidente de collaboration avec le New Deal, la dynamique aurait risqué de déborder sur le champ le cadre de la politique traditionnelle du pays. Les trotskystes américains avaient maintenu inchangée leur analyse de 1932¹² parce qu'ils n'appréciaient pas correctement, depuis 1935, la portée du C.I.O.

Il faut néanmoins revenir sur le fait que la perspective du "Labor party" n'épuisait pas, à l'époque, les possibilités soulevées par les développements. Les enseignements d'Engels et ceux de l'Internationale communiste entre 1919 et 1922 montraient que, dans certaines conditions, la formation d'un parti de type travailliste constituerait la route la plus directe vers le socialisme. Même si ledit parti ne s'érigeait pas immédiatement sur un programme d'expropriation du capital. Le but poursuivi, cependant, restait toujours le rassemblement de l'avant-garde autour du programme socialiste, indépendamment de la démarche jugée la meilleure pour y parvenir. C'est ainsi que la formation du Labour Party anglais, qui n'inscrit pas à l'origine l'appropriation collective des moyens de production à son programme, signifiait quand même aux yeux de Lénine,

"Le premier pas des véritables organisations prolétariennes de Grande Bretagne vers une politique de classe consciente et vers un parti socialiste ouvrier... Les trade unions britanniques, insulaires, aristocratiques, philistinement suffisantes, et hostiles au socialisme, qui ont produit un grand nombre de véritables traîtres à la classe ouvrière, qui se sont vendues à la bourgeoisie pour des postes ministériels... n'en ont pas moins commencé à s'avancer vers le socialisme, de façon hésitante, inconsistante, en zigzag, mais quand même en direction du socialisme".¹³

Lénine expliquait que la formation du Labour Party (sur un programme non socialiste) pouvait constituer le premier pas du mouvement ouvrier anglais vers un véritable parti socialiste ouvrier. En créant le L.P., les trade unions britanniques, hostiles au socialisme, s'étaient de fait et malgré tout engagées dans la direction du socialisme. L'analyse voulait tenir compte des conditions particulières à chaque pays et à chaque période. Pour le marxisme, la reconnaissance par la classe ouvrière du programme socialiste comme programme de classe n'est possible que dans le cadre d'une mise en mouvement politique autonome des masses travailleuses. Même si les premiers pas de cette mise en mouvement ne se réalisent pas sur une base de conscience socialiste, ils peuvent être nécessaires à la lutte pour le socialisme.

C'est en référence, pourtant, à cette exigence, que nous pensons pouvoir affirmer qu'entre 1935 et le début 1938, la lutte pour un "Labor party" national aux Etats-Unis n'épuisait pas les possibilités de la période. Pour ceux qui se réclamaient du marxisme, elle ne permettait pas, dans les conditions

d'alors, de marcher le plus vite au parti de masse du socialisme. Avec la formation du C.I.O., on ne pouvait prétendre se construire sans transition et se présenter comme l'avant-garde de la remontée ouvrière. C'est-à-dire envisager la création du parti ouvrier aux U.S.A. sous la forme directe du parti révolutionnaire marxiste, sans mot d'ordre et pôles de regroupement politiques de médiation. Mais nous pensons que ce pôle, la forme organisationnelle d'évolution vers le parti du socialisme, pouvait être plus avancé, avoir un contenu politique plus élaboré que celui du travaillisme.

La montée ouvrière se développait de plus en plus nettement en construction de l'organisation syndicale. Le passage au parti de classe ne pouvait être envisagé en dehors de cette réalité ; pour être réel, il devait apparaître, d'une manière ou d'une autre, comme projection politique de la force qui se constituait au niveau économique. Par ailleurs, les instances du C.I.O. n'étaient pas suffisamment assises ou même mises en place pour représenter partout, de soi, la seule avenue matérielle de regroupement ouvrier. D'un point de vue marxiste, la forme transitoire d'une avancée vers le parti du socialisme, dans ces circonstances, aurait été (d'après nous) celle de la mise en avant du mot d'ordre de candidatures "socialistes-syndicales", "socialist-labor", telles que les suggère James Weinstein.¹⁴ Certainement pas avant la création du C.I.O., et même ses premiers mois d'existence significative, où la perspective aurait porté à faux. Et certainement plus à partir de 1938, comme nous le verrons. Mais entre ces deux moments, le type de candidatures voulant associer le militantisme syndical (la dynamique de l'axe maintenant principal de la remontée ouvrière), au programme du socialisme (même si ce dernier n'aurait pu être complètement défini), représentait la forme la plus progressiste d'évolution vers le parti de classe. Pas un "Labor party", parce que la formation du C.I.O. n'était pas achevée et qu'une telle perspective aurait paru s'en remettre à Lewis, quand de nombreux syndicalistes membres du S.P., du C.P., du W.P... étaient essentiels au mouvement.¹⁵ Mais pas non plus la simple promotion du but final qu'est la mise en place du parti révolutionnaire, parce que ces mêmes syndicalistes n'occupaient pas à eux seuls un espace suffisant pour que la prétention ait maintenant quelque chance de réalisation.

Pour Weinstein, ce type de candidatures aurait eu toutes les chances de succès s'il avait été défendu par le Communist Party. Mais ce dernier préféra se situer du côté des candidatures "liberal-labour" de la Labor's Non-Partisan League,¹⁶ puis directement dans le Parti démocrate. De fait, il ne restait plus que les militants du Clarity Caucus et de la gauche (trotskyste) du S.P. à lutter consciemment pour l'éclosion du parti de classe. Les partisans de la IVe Internationale réussirent à rassembler autour d'eux la majorité des membres S.P. qui ne suivaient pas Thomas, mais leur mot d'ordre sur la question du parti ouvrier ne connut pas de débouché important, par exemple au sein du C.I.O... Dans les conditions d'alors, il ne pouvait plus s'adresser qu'à des initiés ; les trotskystes américains

n'avaient pas de perspective politique immédiate dirigée vers l'ensemble des travailleurs du pays. Personne ne défendit l'objectif de candidatures "socialist-labor". Celui du parti révolutionnaire, mis en avant face à l'orientation de Lewis, prenait obligatoirement des allures "fantastiques" (Trotsky) et insaisissables.

Lors de la formation du Socialist Workers Party, au début janvier 1938, on reprit les mêmes positions. Les trotskystes américains se contentèrent à nouveau de souligner que "les révolutionnaires n'ont pas à se battre pour la création d'un parti réformiste". Ils entreprirent de s'édifier comme avant-garde révolutionnaire dirigeante, sans mot d'ordre de transition. Ils allaient cependant revoir bientôt l'ensemble de leur point de vue, reprendre en profondeur cette question. L'année 1938 est celle de la proclamation de la IVe Internationale, dont le S.W.P. sera la section aux Etats-Unis. Nous ne pouvons revenir sur l'histoire de la IVe Internationale. Aussi nous contenterons-nous d'expliquer que les débats internes au S.W.P. sur la méthode de construction du parti de masse du socialisme aux Etats-Unis refirent surface à l'occasion de la discussion générale sur le programme proposé de la nouvelle Internationale. Ce programme s'intitule *l'Agonie du capitalisme et les tâches de la Quatrième Internationale* ; en sous-titre, il porte l'appellation de "programme de transition". Ce programme ne traite pas spécifiquement de la question du parti ouvrier aux Etats-Unis. Néanmoins, Trotsky voulut montrer que l'adoption de la méthode qui en sous-tendait l'élaboration enseignait que, dans les conditions ayant dorénavant cours aux U.S.A., les marxistes devaient lutter pour la formation d'un parti fondé sur les syndicats. C'était là le moyen d'amener les travailleurs à rompre politiquement avec les partis traditionnels.¹⁷

Nous avons exposé pourquoi les trotskystes américains s'opposaient au mot d'ordre de "Labor party" avant 1938. Nous aimerions rappeler brièvement les principaux points de l'analyse qui justifiait maintenant le changement de tactique proposé.

Farrell Dobbs, dans son livre *Teamster Politics*, résume adéquatement cette analyse.¹⁸ Il explique d'abord que la mise en place du C.I.O. s'est faite par une vague de luttes sociales sans précédent dans l'histoire américaine. Mais, pour diverses raisons, des bureaucrates issus de l'A.F.L. ont réussi à garantir leur domination sur ces développements. Un peu moins, dit-il, dans l'industrie automobile en 1936-1937, ce qui permit les grandes victoires que l'on connaît. Tout à fait dans l'industrie de l'acier, ce qui provoqua entre autres la sanglante défaite du "Little Steel".¹⁹ Les militants révolutionnaires ne furent pas assez nombreux pour capitaliser sur ces événements au compte de la construction du parti d'avant-garde, cependant que l'appareil de Lewis acheva de se constituer comme bureaucratie au sein du C.I.O... D'un côté, la domination de cet appareil expliquait la défaite du "Little Steel" ; de l'autre, cette défaite, à cause précisément de la faible présence des militants révolutionnaires, amenait un recul du mou-

vement ouvrier qui favorisait en réaction l'affermissement de l'équipe Lewis.

Dobbs poursuit en montrant que les chances perdues en Espagne et en France contribuèrent à accentuer ce recul. De plus, toutes choses égales, la capacité même de l'économie américaine de céder à des revendications aida à ralentir le rythme de la montée ouvrière.

D'une manière générale, il faut voir malgré tout que le C.I.O. s'est formé très vite, à une "vitesse américaine" ainsi que disait Trotsky. Les militants de la IVe Internationale n'ont pu y être suffisamment présents pour édifier leur parti comme émanation politique du mouvement vivant. Une fois le C.I.O. créé, la situation était nouvelle, entièrement différente. Dorénavant, le premier pas à favoriser était celui de la rupture avec les partis capitalistes par la forme du "Labor party", parce que le mouvement ouvrier de masse existait à nouveau aux U.S.A., et qu'il prenait d'abord les contours de l'organisation syndicale (au premier chef du C.I.O.). C'est par les trade unions, maintenant, que pouvaient s'envisager concrètement les regroupements de classe des travailleurs américains, y compris au niveau politique. En conséquence, le Socialist Workers Party décida bientôt d'adopter le mot d'ordre du "Labor party", en veillant à poser dans ce cadre la question du programme politique. Mais il n'avait pas l'intention de faire de ce programme une condition de l'appui à un éventuel parti lancé par les syndicats. Car la création d'un tel parti, "représenterait de soi un développement anticapitaliste implicite"²⁰ — dans les conditions nouvelles.

De façon concentrée, Dobbs résume ainsi les raisons essentielles du changement de ligne tactique, telles que les discussions avec Trotsky et les débats internes au S.W.P. les firent apparaître.

Trotsky ajouta certaines considérations complémentaires. "Personne parmi nous, dit-il, n'avait prévu à l'époque une apparition si rapide du C.I.O., et avec une telle force". Nous avons surestimé la possibilité de développement de "notre parti au détriment des staliniens... et nous n'avons pas vu... le déclin rapide du capitalisme américain".²¹ Sur ce dernier sujet, il allait revenir longuement en mai et juin 1938, prenant sur lui le blâme principal pour cette appréciation incorrecte. Or, l'analyse de la situation économique et sociale conditionne directement l'élaboration des mots d'ordre :

"... Sur la force du capitalisme américain, certains d'entre nous, et moi en particulier, pensions que la capacité du capitalisme américain de résister à ses propres contradictions... destructives serait plus grande, et que, pendant une certaine période, le capitalisme américain utiliserait le déclin du capital européen pour jouir d'une période de prospérité, avant son propre déclin. Combien de temps durerait cette période ? Certains auraient pu dire dix ou trente ans ? Peu importe, je ne me rendais personnellement pas compte que cette crise aiguë ou cette série de crises commenceraient dans la prochaine période et s'approfondiraient de plus en plus.

Voilà pourquoi, il y a quelques années, [...] j'étais très prudent [...] Si cette période critique commençait dans dix ou quinze ans, alors nous, organisation révolutionnaire, pourrions devenir une force considérable, influençant directement les syndicats et devenant la force dirigeante. Voilà pourquoi cela aurait été absolument prétentieux, abstrait et artificiel de proclamer la nécessité du "Labor party" en 1930, et ce mot d'ordre abstrait aurait été un handicap à notre propre parti [...].

Maintenant, nous ne devons pas tabler sur nos pronostics d'hier, mais sur la situation d'aujourd'hui. Le capitalisme américain est très puissant, mais ses contradictions sont plus puissantes que le capitalisme lui-même.

Le rythme du déclin [...] crée une nouvelle situation pour les syndicats, bien plus pour le C.I.O. que pour l'A.F.L. [...], car l'A.F.L. est capable de plus de résistance étant donné sa base aristocratique. Nous devons changer notre programme, car la situation objective est totalement différente de nos premiers pronostics.

[...] Le déclin du capitalisme se développe dix, cent fois plus vite que le rythme de notre parti. C'est un nouvel écart [...] La nécessité d'un parti politique pour les travailleurs est dictée par les conditions objectives, mais notre parti est trop petit, a trop peu d'autorité pour organiser les travailleurs dans nos propres rangs. Voilà pourquoi nous devons dire aux travailleurs, aux masses : "vous devez avoir un parti".

Mais nous ne pouvons pas dire immédiatement à ces masses : "Vous devez rejoindre notre parti".²²

Autrement dit : l'écart entre les exigences de la situation objective et l'état d'organisation politique du prolétariat était énorme, béant. Même conclusion en ce qui avait trait à l'écart entre les méthodes extrêmement dures (révolutionnaires, disait le S.W.P.) de lutte économique et l'arriération politique, le fait que les travailleurs américains divisaient toujours leurs votes entre les seuls partis bourgeois. Selon l'image de Trotsky, il fallait construire un pont permettant aux masses laborieuses de franchir ce fossé. Ce pont devenait parfaitement saisissable (parce que réalisable à court terme concrètement) par le mot d'ordre de l'organisation politique indépendante des syndicats. Il fallait que la volonté de lutte ressentie au niveau économique se traduise au plan politique, y trouve un débouché et un corollaire. Cela pouvait s'envisager par l'action des syndicats, regroupements massifs et de classe des travailleurs américains.²³

Pourtant, Trotsky dut aller beaucoup plus loin dans l'explication. La façon toute métaphysique par laquelle avait été saisie la position antérieure prédisposait mal à la discussion sur le mot d'ordre proposé. Ceux qui se disaient hostiles expliquaient tout de go qu'on devait rejeter un "Labor party" parce que la crise du capitalisme exigeait des solutions révolutionnaires. Ledit parti serait forcément opportuniste et réformiste. D'autres, des opposants comme des partisans du tournant projeté, considéraient qu'avec l'adoption de ce nouveau mot d'ordre, on en viendrait à appuyer des partis du type de l'A.L.P. new-yorkais. La majorité de la direction du S.W.P. expliquait, sans plus de précision, que la formation de la L.N.P.L. était "symptomatique" de la pression des masses en faveur d'un "Labor party" ; ce à quoi la

minorité répondait que ce genre d'organisation avait spécifiquement pour but de dévoyer la marche au parti de classe. Dans ce cadre, des partisans de la résolution majoritaire disaient qu'il fallait distinguer entre le "mouvement de masse" en faveur d'un tel parti et la direction des courants existants qui se présentaient comme "Labor" ou "Farmer-Labor". La minorité tenait au contraire à souligner que la signification de ces courants était donnée par leur orientation officielle, qui était une orientation pro-New Deal. Etc.²⁴

Albert Goldman, par exemple, écrivit dans l'organe théorique *New International* que la formulation ayant servi à présenter l'ancienne position était erronée, "trop rigide".

"Notre énoncé, voulant qu'un parti révolutionnaire n'aide pas à la formation d'un "Labor party", ne pouvait donner de bons résultats que dans une période où il n'existait pas de mouvement important en faveur d'un tel parti. Mais notre formulation se voulait valable en tout temps et en toutes circonstances".²⁵

Or maintenant, disait Goldman, les choses ont changé. Un mouvement de base existe réellement en faveur de la formation d'un parti de type travailliste. Les trotskystes doivent donc faire leur cette aspiration. La minorité s'employa alors à démontrer qu'un tel mouvement était au contraire pratiquement absent des syndicats, si ce n'est en des endroits fort limités, et le plus souvent en lien suivi avec le New Deal.

De fait, d'un point de vue marxiste, ce type de discussion pouvait tourner à vide. Par exemple, en 1922, l'Internationale communiste avait précisément amené les communistes américains à adopter une résolution disant qu'ils emploieraient la totalité de leurs énergies "à faire naître un tel sentiment" là où il n'existait pas. La question de l'existence ou non "d'un mouvement de masse" en faveur d'un "Labor party" n'était pas, en dernière analyse, déterminante pour le choix de ce mot d'ordre. Trotsky revint sur ce problème, rejoignant les enseignements que l'I.C. avait élaborés au début des années 1920.

Il chercha d'abord à mieux cadrer les débats. Marx avait déjà établi qu'au niveau international et historique, c'est l'union des forces réalisée par les luttes économiques qui a permis l'évolution du prolétariat vers sa constitution en puissance politique.²⁶ De son côté, Léon Trotsky rappela quelques exemples nationaux spécifiques des relations d'apparition entre partis et syndicats. Il reprit l'explication fondamentale suivante :

"... On trouve différentes sortes de développement de la classe ouvrière dans différents pays ...

En Autriche et en Russie, en particulier, le mouvement ouvrier commença comme un mouvement politique, un mouvement de parti. Tel fut le premier pas... Une longue période de prospérité s'écoula et la social-démocratie fut contrainte d'organiser des syndicats. Dans des pays tels que l'Allemagne, l'Autriche et particulièrement la Russie, où les syndicats étaient inconnus, ils furent suscités, construits et guidés par un parti politique, la social-démocratie.

Un autre type de développement : celui qui vit le jour dans les pays latins, en France et, particulièrement en Espagne. Là, le mouvement du parti et celui des syndicats sont quasiment indépendants l'un de l'autre [...], ils sont même, jusqu'à un certain point, antagonistes l'un à l'autre. Le parti est une machine parlementaire. Les syndicats sont, d'une certaine façon, en France, et plus encore en Espagne, sous la direction des anarchistes.

On trouvera le troisième type de développement en Grande Bretagne, aux Etats-Unis et, plus ou moins, dans les dominions. L'Angleterre est le pays classique des syndicats. On commença à y construire des syndicats à la fin du 18e siècle [...] Ce n'est qu'environ cent ans après que les syndicats commencèrent à construire un parti politique. Ceci est totalement à l'opposé du cas de l'Allemagne et de l'Autriche. Là, le parti fit prendre conscience à la classe ouvrière et il construisit les syndicats. En Angleterre, les syndicats [...] furent obligés de construire un parti politique [...] ²⁷.

Ils y furent obligés parce que le brusque déclin du capitalisme anglais à la fin du 19e siècle restreignit les concessions que la bourgeoisie pouvait accorder aux trade unions, et l'amena à vouloir faire refluer leur puissance sociale. L'action politique, dit Trotsky en reprenant Lénine, est la généralisation de l'action économique. Les syndicats anglais furent entraînés sur le chemin de l'action politique parce qu'il n'y avait plus moyen d'améliorer par les seules méthodes traditionnelles la situation des travailleurs. A des problèmes généraux correspondit une volonté de réponse générale. On peut établir le rapport avec ce qui existe dorénavant aux U.S.A. Le début du déclin du capitalisme américain a amené la naissance du C.I.O. ; auparavant, le véritable syndicalisme n'existait pas aux Etats-Unis. Or, sitôt créées, les unions industrielles doivent affronter une nouvelle phase du déclin capitaliste. Logiquement, elles suivront la même évolution que les syndicats anglais et seront obligées de recourir à l'action politique. La situation "est que la classe ouvrière a besoin de son propre parti. C'est le premier pas de l'éducation politique".²⁸ Maintenant que le C.I.O. existe, cela va tendre à se faire, comme en Angleterre, à partir des organisations qui constituent déjà les travailleurs en une force sociale particulière, à partir des syndicats.

En résumé, le déclin du capitalisme américain a amené d'abord le C.I.O., puis la nécessité de l'organisation politique indépendante. Comme les syndicats de masse sont maintenant formés, on peut envisager que le passage au parti ouvrier va se faire par leur biais, grâce au pôle de regroupement (concret) qu'ils représentent. Il ne s'agit pas d'un choix ni d'une décision des révolutionnaires. Il faut voir comment le mouvement ouvrier s'est réellement développé et, à partir de là et sur la base de l'expérience historique, comment on peut envisager son évolution future. Le S.W.P. ne peut se présenter aujourd'hui comme le centre de l'opposition politique au régime. Ses militants doivent toujours expliquer qu'ils jugent essentielle la formation du parti révolutionnaire et obligatoires l'expropriation du capital comme l'instauration de l'Etat des Soviets. Mais la façon d'y marcher, c'est

d'être présents avec leur classe dans les pas qu'elle peut matériellement accomplir en cette direction. Ce sont aujourd'hui les instances de l'organisation économique qui lui permettent de se mettre en mouvement. D'où le mot d'ordre de "Labor party", du combat pour la formation d'un parti fondé sur ces instances.

En ce sens, poursuivait Trotsky, il n'est finalement pas décisif de savoir "à quel point les dirigeants des syndicats ou la base sont prêts ou tentent à construire un parti politique".

"Il est très difficile d'établir des renseignements objectifs. Nous n'avons pas de machine pour faire un référendum. On ne peut mesurer l'état d'esprit que par l'action, et si le mot d'ordre est mis à l'ordre du jour. Mais ce que nous pouvons dire est que la situation objective est absolument décisive... et notre travail est de confronter les matériaux arriérés des masses avec les tâches qui sont déterminées par des faits objectifs, et non par la psychologie".²⁹

De plus, il est faux de prétendre à l'avance que le "Labor party" sera réformiste ou opportuniste. Cela peut arriver. Mais tout dépend des développements de la lutte des classes vivante, disait Trotsky. Il faut comprendre qu'en oeuvrant pour la création d'un parti fondé sur les syndicats, nous ne chercherons pas la formation d'un parti réformiste. Nous interviendrons pour que la classe ouvrière américaine réalise ce pas fondamental qu'est son apparition comme force autonome sur la scène politique, dans les formes où elle peut le faire et par lesquelles elle peut saisir, aujourd'hui, ce que cela signifie. Ce serait du sectarisme que de s'opposer à la démarche concrète qu'elle peut engager.

Le mot d'ordre du "Labor party" n'était pas vu non plus, devons-nous ajouter, comme un mot d'ordre "étapiste". On s'en souvient, Trotsky avait expliqué que ce mot d'ordre procédait en Amérique de la méthode qui sous-tendait l'ensemble du programme de transition. Or, qu'est-ce que cette méthode ? A l'époque où le capitalisme recéléait des possibilités de progrès, au 19^e siècle, les partis socialistes divisaient leurs objectifs en un Programme minimum (série de réformes réalisables sous le capitalisme) et un Programme maximum (instauration ultime du socialisme). Cette façon de procéder correspondait à une situation réelle. Les victoires ouvrières et les grandes réformes étaient possibles dans le cadre d'une reproduction élargie du capitalisme. La situation était radicalement différente en 1938. L'économie capitaliste, y compris aux Etats-Unis, était entrée définitivement dans sa phase de déclin. Sa survie ne permettait plus de véritables concessions ni de réformes durables. La bourgeoisie cherche continuellement à reprendre deux fois de la main droite ce qu'elle a dû céder de la main gauche, disait Trotsky. Dans une telle situation, la lutte pour l'emploi, les grèves, les revendications tendent, par leur propre mouvement, à poser la question du régime économique et politique. Il ne serait donc plus logique de procéder par Programme minimum et Programme maximum.

D'un côté, les revendications ne peuvent être durablement satisfaites en dehors du socialisme ; de l'autre, il est vrai que les travailleurs ne sont pas tous acquis à la nécessité du socialisme lorsqu'ils se mobilisent en leur faveur. Il y a donc nécessité de mettre en avant des revendications — dites revendications transitoires — qui permettent de faire le pont entre l'état d'esprit actuel et la question du régime et du gouvernement. C'est la méthode du programme de transition.

Trotsky donnait comme exemple d'une revendication transitoire celle de l'échelle mobile des heures de travail pour lutter contre le chômage ; l'ouverture, aussi, des livres de compte des compagnies devant les organisations ouvrières ;³⁰ la formation de comités de défense ouvrière (milices ouvrières) pour contrer les attaques des polices patronales et des bandes d'extrême-droite qui faisaient leur apparition ; etc. Ce sont là des revendications qui créent un pont entre le socialisme et la manière dont les problèmes et les solutions peuvent être saisis aujourd'hui. Or, poursuivait Trotsky, ces revendications exigent que la classe ouvrière soit dotée de son propre organe de combat politique, de son parti de classe. Lequel, actuellement, peut le mieux s'envisager comme création des organisations économiques des travailleurs américains.

C'est pour cela qu'en Amérique l'adoption du programme de transition signifiait également, dans les conditions de 1938, l'adoption du mot d'ordre de "Labor party". Ce mot d'ordre n'était donc pas réformiste, mais transitoire. Il permettait de faire le pont entre la situation présente et le socialisme, entre l'état d'inorganisation politique et l'organisation consciente, dans le parti du socialisme. Il ne s'agissait pas d'une "étape", mais de l'articulation concrète de la marche à l'indépendance politique de classe.

Le couronnement du programme des revendications transitoires, c'est la constitution du gouvernement ouvrier. Dans le contexte américain nouveau, cette constitution pouvait s'envisager à partir du parti politique du travail lancé par les syndicats. Dès lors, l'expression et la manifestation les plus avancées du mot d'ordre de "Labor party" étaient celles du gouvernement des travailleurs sous l'égide de ce parti. L'Internationale communiste avait montré ce que pouvait être un tel gouvernement. Il n'était pas encore la dictature du prolétariat, mais il y menait.³¹ Cela devenait une raison supplémentaire pour affirmer que la perspective du "Labor party" n'était pas "réformiste". Le gouvernement dudit parti pourrait être "ouvrier", selon la définition élaborée par l'I.C. Il pourrait donc conduire au socialisme.

C'était là un aspect qui ne devait pas passer inaperçu. Les trotskystes américains avaient eu nettement tendance à opposer en principe diverses catégories d'organisation politique, notamment celles du "Labor party" et du parti révolutionnaire. L'une des difficultés de la discussion en 1938 provenait justement de la dichotomie absolue posée entre ces catégories. Or, Trotsky voulait montrer que la construction du "parti d'avant-garde de la classe révolutionnaire" (Lénine) ne pouvait s'envisager en dehors du

mouvement propre de cette classe, et des déterminations concrètes de ce mouvement. Si la formation du parti fondé sur les syndicats s'avérait nécessaire à la classe ouvrière, elle l'était également au développement de l'avant-garde. C'était, par exemple, en se faisant les meilleurs promoteurs du "Labor party" que les révolutionnaires pouvaient le plus directement oeuvrer à convaincre de leur programme. C'était, aussi, de cette manière que leur combat contre la collaboration de la bureaucratie syndicale avec la bourgeoisie devenait le plus palpable (parce que l'alternative politique était envisageable tout de suite). Non seulement le "Labor party" ne s'opposait plus au travail de construction du "parti socialiste révolutionnaire", mais il en devenait la voie tactique privilégiée.

En 1938, devant les nouvelles conditions de l'organisation de classe aux Etats-Unis, Léon Trotsky renouait donc avec le mot d'ordre du "Labor party". C'était, pensons-nous, une orientation extrêmement importante, pratiquement la seule possible, que Trotsky rappelait maintenant au S.W.P... Mais, c'était aussi la reconnaissance, l'aveu, les premiers en date, que toute une période était terminée : celle de la reconstruction du mouvement ouvrier américain. Cette reconstruction s'était faite sur un nouvel axe économique, celui de l'unionisme industriel. En même temps, elle s'était faite sur l'axe politique traditionnel du syndicalisme des Etats-Unis, celui du lien avec les partis bourgeois, et avec le bipartisme établi. Tout n'était pas figé. Mais Trotsky tirait la conclusion qu'une évolution était terminée, sans que l'avant-garde ait pu se développer comme direction reconnue. Une page de l'histoire sociale des Etats-Unis était tournée.

Dorénavant, le mouvement unioniste moderne existait, et il était dirigé par un appareil lié aux groupes politiques dominants. La façon d'aborder la marche à l'organisation politique indépendante ne pouvait plus être la même que celle dégagée depuis 1929, et même, ajouterions-nous, que celle envisagée par nous pour les années 1935-1937. Une nouvelle phase s'ouvrait, celle où le pays capitaliste le plus avancé avait donné naissance aux syndicats de masse, mais pas au parti de classe. Celui-ci se construirait peut-être, comme les syndicats, à "une vitesse américaine", mais pour l'instant il n'existait pas. Toute remontée ouvrière ne se déroulerait plus, désormais, sur un terrain "ouvert". Elle partirait de ce qui avait déjà été gagné, des syndicats industriels.

A ce niveau, la crise avait accouché d'un bouleversement social radical, que le passage des ans ne doit pas faire sous-estimer. Mais ce bouleversement, en fin de décennie, apparaissait comme intégré à la société américaine. Les années 1930, années de remise en cause des valeurs traditionnelles, d'ébranlement matériel et idéologique du capitalisme, d'actions de masse répétées et de grande envergure, se terminaient sans que ne soit apparue d'alternative politique ouvrière aux vieux partis. Il y avait là quelque chose d'étonnant, qui ne peut s'expliquer prioritairement par des conditions objectives particulières. Des différences de conditions existent

entre les U.S.A. et les autres pays. Mais ce ne sont pas elles qui rendent alors principalement compte des développements qu'on connaît. Elles favorisent ces développements, mais n'en sont pas les causes déterminantes.

En 1938, non seulement la percée syndicale de la grande entreprise a eu lieu, mais le C.I.O. se trouve sous la gouverne d'un appareil dirigeant constitué. La situation est entièrement nouvelle, le pari de Lewis, si risqué aux yeux de tous, a été gagné. Le mouvement syndical des Etats-Unis, en plein 20e siècle, a été reconstitué hors des cadres politiques du socialisme, et même du travaillisme. La situation débouche dès lors sur le paradoxe que tous peuvent constater aujourd'hui. Le prolétariat américain est le prolétariat le plus nombreux du monde capitaliste, et, en 1987, celui qui possède en chiffres absolus les plus grandes organisations économiques. Comment se fait-il qu'il ait été incapable, malgré cette puissance, de faire son entrée autonome sur la scène politique ? Répondre à cette question, c'est indiquer en même temps d'où provient, et comment peut s'expliquer, la base sociale relativement stable de l'électorat démocrate actuel. Nous trouvons la solution à cette interrogation dans le cours des événements des années 1930, notamment de la deuxième moitié de la décennie. Essentiellement, estimons-nous, à partir de l'activité conjuguée du Président Roosevelt et surtout de John L. Lewis, des organisations mises sur pied par ce dernier. Et de l'activité politiquement complémentaire de tous les courants "progressive", social-démocrate de droite, "farmer-laborite" et avant tout, sur ce plan, de l'orientation "front populaire" du Communist Party.

Les multiples élaborations théoriques et idéologiques, comme les nombreuses constructions temporaires (ex. de l'A.L.P. et de la L.N.P.L.) ont servi de canaux matériels à la constitution de cette base électorale du Parti démocrate. Et donc, à la non-éclosion de l'organisation politique autonome de la classe ouvrière. Encore en 1976, lors de l'élection de Jimmy Carter à la Maison Blanche, 80% de l'électorat démocrate était composé d'ouvriers syndiqués, de Noirs et de pauvres des villes du nord. Ce serait là, on le voit empiriquement, la clientèle-cible du tout parti ouvrier aux Etats-Unis.

NOTES

1. Cet article est tiré du chapitre XXIII de notre thèse *Le mouvement ouvrier américain et l'action politique, de 1929 à 1938*, dirigée par Pierre Broué et soutenue à Grenoble en 1981 ; on en retrouvera une version partielle et modifiée dans le chapitre XXI de *Un syndicalisme pur et simple : mouvements ouvriers et pouvoir politique aux Etats-Unis, 1919-1939*, Boréal, Montréal, 1986, 512 pages.
2. Il s'agit du parti des communistes américains au début des années 1920.
3. *Internal Bulletin* N°7, Socialist Workers Party, août 1938, p. 30.
4. William Green, 1873-1952, président de l'AFL de la mort de Gompers en 1924 jusqu'à son propre décès.

5. Léon Trotsky, *On the Labor Party in the U.S.*, Merit Publishers, N.Y., 1969, p.7.
6. *Ibidem*.
7. James Burnham, "For a Revolutionary Socialist Party", *Socialist Appeal*, septembre 1936, p.8.
8. Old Guard (vieille garde), surnom de la droite du Socialist Party, dirigée par ceux qui s'étaient opposés à l'entrée dans l'I.C. en 1919-1920 ; avec le développement de courants de gauche au sein du S.P. dans les années 1930, l'opposition entre la Old Guard et ses jeunes adversaires devint féroce. La Old Guard, qui avait perdu la majorité, scissionna en mai 1936 pour former la Social-Democratic Federation, pro-Roosevelt.
9. American Labor Party (ALP) de New York : formé en juillet 1936 par des sections importantes du syndicalisme new-yorkais, notamment par les unions du vêtement à direction traditionnellement socialiste, ce parti était pro-New Deal et présentait sur ses listes une majorité de candidats démocrates et républicains, dont les votes ainsi obtenus étaient additionnés à ceux qu'ils rassemblaient sur les listes de leurs propres partis, selon la réglementation électorale en vigueur.
10. L'article de Shachtman est paru dans le Vol.6, n°2 (septembre 1937) de la *Socialist Review* ; Norman Thomas (1884-1968) était alors le principal dirigeant du S.P. et son candidat aux élections présidentielles ; il avait combattu la Old Guard, mais évoluait vers des positions qui s'en rapprochaient ; le Clarity Caucus occupait une position en quelque sorte intermédiaire entre l'aile Thomas et les trotskystes au sein du parti.
11. Par le rassemblement politique de l'avant-garde en conjonction avec la (re)mise sur pied de syndicats de masse.
12. Notamment face au nouvel A.L.P., qu'ils considéraient comme un "Labor party" ouvrier réformiste.
13. Lenin, *Collected Works*, Vol.15, pp.233-237 ; notre traduction.
14. James Weinstein, *Ambiguous Legacy*, New Viewpoints, N.Y., 1975, pp. 83-84.
15. Et reconnus comme tels.
16. La Labor's Non-Partisan League (LNPL) fut créée en avril 1936 par les principaux dirigeants du CIO, naissant comme véhicule d'action politique des syndicats. Elle ne visait pas la création d'un parti indépendant, mais plutôt à engager les énergies militantes dans une orientation de pression sur le système bipartite traditionnel, d'abord par l'intervention au sein du Parti démocrate, notamment en cherchant à obtenir l'investiture du parti pour des candidats syndicalistes lors des primaires (d'où l'appellation "liberal-labour", qu'utilise aussi Weinstein). L'A.L.P. était la section de la LNPL dans l'Etat de New York.
17. S.W.P., *Internal Bulletin*, n°7, août 1938, p.4.
18. Farrell Dobbs, *Teamster Politics*, Monad Press Book, N.Y., 1975, pp.114-126, et 163.
19. En mai 1937, le syndicat en formation des métallurgistes du CIO, après avoir notamment signé un premier contrat avec la plus importante aciérie des Etats-Unis, l'US Steel (surnommée "Big Steel"), fit face au refus de négocier de cinq de ses concurrentes plus modestes ("Little Steel"). La grève unanime des 75 000 travailleurs de quatre compagnies du "Little Steel" fut battue par une violente répression patronale et publique, contre laquelle les dirigeants syndicaux ne surent organiser aucune riposte effective, ainsi, que le rapporte Art Preis (*Labor's Giant Step*, Pathfinder, pp. 66-71).
20. Farrell Dobbs, *Teamster Politics*, *op. cit.*, p.123.
21. Conversation d'avril 1938 de dirigeants du S.W.P. avec Trotsky à Mexico, rapportée in Leon Trotsky, *On the Labor party in the U.S.*, *op. cit.*, p.14.
22. Entretien du 31 mai 1938, *ibidem*, p.25.
23. Entretien du 20 juillet 1938, *ibidem*, pp.29-30.
24. Voir discussion dans les *Internal Bulletin*, S.W.P., n°2 et 7, 1938.
25. Albert Goldman, "Labor party and Progress", *New International*, septembre 1938, Vol.4, n°9, p.279.
26. Voir notamment les considérants de la proposition de Marx et Engels à la Conférence de Londres de 1871 de l'Association Internationale des Travailleurs in K. Marx, *Textes*, Editions Sociales, Paris, 1966, p.485.

27. S.W.P., *Internal Bulletin*, n°2, pp.40-41, repris dans Léon Trotsky, *On the Labor Party in the U.S.*, *op. cit.*, pp.21-22.
28. S.W.P., *Internal Bulletin*, n°7, p.3. L'expression "nouvelle phase du déclin capitaliste" fait référence à la rechute économique de 1937-38, après la reprise partielle de 1933-1937.
29. S.W.P., *Internal Bulletin*, n°2, p.42.
30. Afin que les travailleurs puissent vérifier, en cette période de crise, les finances secrètes du régime ; pour Trotsky, cette revendication traçait concrètement la voie au contrôle ouvrier sur l'industrie et l'économie, de même qu'à l'expropriation du capital.
31. Dans sa résolution sur la tactique de 1922, elle avait notamment expliqué :
 "A la coalition, ouverte ou masquée, bourgeoise et social-démocrate, les communistes opposent le front unique de tous les ouvriers et la coalition politique et économique de tous les partis ouvriers contre le pouvoir bourgeois pour le renversement définitif de ce dernier. Dans la lutte commune de tous les ouvriers contre la bourgeoisie, tout l'appareil d'Etat devra tomber dans les mains du gouvernement ouvrier, et les positions de la classe ouvrière en seront renforcées.
 Le programme le plus élémentaire d'un gouvernement ouvrier doit consister à armer le prolétariat, à désarmer les organisations bourgeoises contre-révolutionnaires, à instaurer le contrôle de la production, à faire tomber sur les riches le principal fardeau des impôts et à briser la résistance de la bourgeoisie contre-révolutionnaire...
 Un gouvernement de ce genre n'est possible que s'il naît dans la lutte des masses mêmes, [...] Un gouvernement ouvrier résultant d'une combinaison parlementaire peut aussi fournir l'occasion de ranimer le mouvement ouvrier révolutionnaire [...]"

("Résolution sur la tactique de l'I.C.", IVe Congrès de l'I.C., *ibidem*, p.158).

Mordecai Donald Bubis

Débat sur la question russe en 1937

Dans tout le répertoire des écrits classiques du mouvement trotskyste américain, deux livres retiennent l'attention : le premier, une collection des textes de Trotsky, a été publié après la mort de l'auteur sous le titre *Défense du marxisme* ; le second, une collection des écrits de James P. Cannon, a pour titre *The Struggle for a Proletarian Party*.¹ Les deux ouvrages contiennent une foule de renseignements importants sur ce qui est maintenant reconnu comme le débat idéologique le plus célèbre au sein du mouvement trotskyste américain. Ce débat, qui a eu lieu durant les années 1939 et 1940, avait pour objet la question russe. Il a, de fait, créé une scission au sein de la direction et des membres du Socialist Workers Party (S.W.P.), plaçant Cannon et ses adeptes, que Trotsky appuyait entièrement, face à une fraction nouvellement formée, dirigée par plusieurs personnalités importantes du Parti, dont Max Shachtman et James Burnham. Plusieurs points étaient en débat dans cette lutte fractionnelle : certaines questions portant strictement sur l'organisation interne, d'autres concernant l'orientation politique que le mouvement trotskyste devrait adopter vis-à-vis l'URSS pendant la période suivant immédiatement la signature du Pacte germano-soviétique, finalement une discussion quant à la nature socio-économique précise de l'Union soviétique. Ce sont toutes ces questions qui, réunies, forment la trame du grand débat idéologique des années 1939-1940.

Cependant, la version la plus communément acceptée de ce combat fractionnel est presque entièrement conforme à celle de Trotsky et de Cannon, exposée dans les deux volumes précités. Ceux-ci considèrent Shachtman et Burnham comme des "petits bourgeois" sans principes, un groupe d'"intellectuels en retraite" qui s'éloigne de la tradition marxiste révolutionnaire.² Shachtman, Burnham et leurs adhérents y sont représentés comme un groupe qui, poussé par un point de vue libéral et sous la pression de l'opinion publique, cherche à réviser certains principes fondamentaux de l'idéologie trotskyste traditionnelle. Certains événements internationaux, comme la signature du acte germano-soviétique, l'absorption par l'URSS des Etats baltes, le partage de la Pologne et la guerre de Finlande, auraient notamment incité la fraction dissidente à s'opposer à la définition traditionnelle du caractère socio-économique de l'URSS, et à la

politique de "défense inconditionnelle" qui en découle. Bref, c'est parce que les cercles bourgeois et libéraux-démocrates voyaient d'un très mauvais oeil la participation de la bureaucratie stalinienne à ces événements internationaux que la fraction minoritaire avait cherché à réviser les perspectives et analyses trotskystes traditionnelles, afin de se conformer au point de vue et à l'opinion bourgeoise et libérale-démocrate.

L'interprétation de la lutte fractionnelle de 1939-1940 susmentionnée a été principalement répandue par les efforts de Cannon et de ses adeptes à l'intérieur du S.W.P. Toutefois, il serait maintenant temps d'indiquer que cette interprétation contient certains traits mythiques qui, même si ils ont servi à stimuler la continuité et l'orthodoxie révolutionnaire chez Cannon et au sein du S.W.P. après l'assassinat de Trotsky, ont néanmoins masqué le fait que, dès sa naissance, le S.W.P. a été marqué de désaccords et de controverses à propos de la nature du régime stalinien et de l'orientation du S.W.P. à son égard. Il serait en effet fort simpliste de considérer l'aile Shachtman-Burnham de 1939-1940 comme une excroissance apparue "spontanément" au moment où entrait en vigueur l'acte germano-soviétique, puisque la fraction tirait ses origines idéologiques d'une série d'analyses critiques divergentes sur la question russe. Ces analyses avaient vu le jour au sein du mouvement américain sous forme de discussions et de débats qui ont pris place pendant les quatre mois précédant la formation officielle du S.W.P., à la fin de l'année 1937.

Cette recherche a précisément pour but d'étudier le débat de 1937 sur la question russe. Souvent négligé dans les discussions sur les orientations des trotskystes vis-à-vis de l'Union soviétique et le stalinisme, ce débat est en fait d'une importance considérable, et ce, pour plusieurs raisons. Premièrement, il aide à comprendre pleinement le contexte dans lequel s'est déroulé le débat, plus célèbre, de 1939-1940, qui a engendré la scission au sein du mouvement américain. Deuxièmement, les différentes positions adoptées au cours du débat de 1937 annoncent l'ensemble des analyses socio-économiques et des orientations politiques au sujet de l'Union soviétique et du stalinisme qui ont continué de diviser le mouvement trotskyste jusqu'à ce jour. Finalement, et c'est la raison la plus importante, le débat de 1937 reflète, dans son ensemble, la tension théorique qui existait entre les niveaux "économique" et "politique" du travail novateur de Trotsky sur le phénomène du stalinisme.

Ce dernier point est d'une importance considérable pour mieux comprendre l'histoire des discussions engagées dans le mouvement trotskyste sur la question russe. L'argument selon lequel la théorie marxiste renferme une tension interne et est incapable d'intégrer les éléments "politiques" et "économiques" d'une formation sociale n'est nouveau pour personne. Bien que cette critique soit fréquemment formulée par des anti-marxistes, les marxistes eux-mêmes devraient être en mesure d'en reconnaître la validité fondamentale.

Traditionnellement, les marxistes ont fondé leurs recherches, soit sur un modèle "base-superstructure" simplifié, d'après lequel l'élément politique se réduit à un simple épiphénomène de la base économique, soit sur une conception de la "totalité sociale", suivant laquelle l'élément politique se voit octroyer divers degrés "d'autonomie" ou "d'autonomie relative" vis-à-vis de l'élément économique de la totalité sociale. Le fait que ces deux approches aient coexisté au sein de la tradition marxiste pendant la majeure partie du XXe siècle est, en soi, indicatif de la tension existant entre les catégories "économique" et "politique" de la théorie marxiste. Dans le cas de l'approche "base-superstructure", il existe simplement une tendance à rejeter la particularité du niveau politique d'une formation sociale, tandis que dans le cas de l'approche "totalité sociale", il est très difficile de percevoir ce que signifie précisément l'autonomie de l'élément politique vis-à-vis de l'élément économique, et quel en est exactement le degré.

Différentes solutions ont été apportées afin de régler cette tension théorique entre les niveaux économique et politique de la théorie marxiste. Toutefois, la résolution de cette tension résidera toujours, en définitive, dans une solution établissant une priorité fixe ou une relation hiérarchique entre les deux niveaux d'analyse. Prenons, par exemple, l'analyse trotskyste de l'Union soviétique et du stalinisme qui était, sans contredit, basée sur une approche accordant la primauté au niveau économique sur le niveau politique. Il serait possible, sans vraiment simplifier à l'extrême, de considérer le modèle fondamental de l'Union soviétique décrit par Trotsky comme une version quelque peu sophistiquée du modèle base-superstructure. Trotsky formule d'ailleurs explicitement ses vues selon ce modèle dans plusieurs documents, mais c'est peut-être la partie de l'ouvrage *La Révolution trahie* (1936), où se trouvent résumées les contradictions primordiales et secondaires de la formation sociale soviétique, qui illustre le mieux son approche fondamentale.³

L'argument selon lequel l'analyse de Trotsky est basée sur une approche base-superstructure n'a pas pour objectif de critiquer et de mettre en doute le mérite considérable de son travail innovateur, soit l'élaboration d'une interprétation marxiste critique du phénomène stalinien. Contrairement à la méthode employée par d'autres marxistes, celle de Trotsky pouvait facilement s'adapter aux spécificités d'une formation sociale distincte. Cependant, cette méthode ne semblait correspondre qu'inégalement avec une partie très importante de l'analyse sur l'Union soviétique, et ce parce que, tout en donnant la primauté aux nouveaux fondements économiques de l'Union soviétique, l'analyse complète de Trotsky mettait surtout l'accent sur le caractère absolument unique, spécifique et autonome du régime politique de Staline. Elle décrivait un système bureaucratique stalinien semblant avoir trouvé en lui-même, dans une large mesure, les principes de son propre mouvement. bref, le système bureaucratique stalinien apparaissait, non seulement en contradiction avec

les nouveaux fondements économiques du pays, mais aussi très autonome par rapport à eux.

L'analyse de Trotsky suggérait donc à la fois des relations d'interdépendance et d'autonomie entre les niveaux économique et politique de la formation sociale existant en URSS. C'est précisément ces relations doubles qui ont contribué à la subtilité, à la complexité et à l'originalité de l'analyse de Trotsky. Pourtant, elles ont également engendré une gamme de révisions possibles du travail original de Trotsky sur le stalinisme. Ces relations d'interdépendance et d'autonomie ouvraient en effet la porte à deux possibilités de contestation révisionniste de la définition trotskyste de l'Union soviétique comme étant un "Etat ouvrier dégénéré transitoire entre le capitalisme et le socialisme". Une des révisions possibles consistait à insister fortement sur le niveau économique du système social soviétique, mais ce procédé était dangereux parce qu'il risquait de mener à une simple apologie du régime stalinien. Quant à l'autre révision possible, elle consistait à mettre l'accent sur l'autonomie considérable du niveau politique - l'Etat bureaucratique stalinien - par rapport aux fondements économiques de l'URSS. C'est le plus souvent ce dernier genre de révision, une révision soulignant le caractère dominant et, occasionnellement, déterminant du niveau politique, qui a réellement caractérisé et, dans une large mesure, unifié presque toutes les premières contestations de l'analyse de Trotsky qui sont apparues dans les différentes sections nationales de la Quatrième Internationale.

Premières critiques de l'analyse de Trotsky

La discussion et le débat qui ont pris place au sein du mouvement américain en 1937 reflètent clairement la tension inhérente à l'analyse originale de Trotsky. Même si, tout au long de cette période de discussion, la grande majorité de l'"Appeal Tendency" * (qui devait devenir le S.W.P. au début de 1938) a adopté une position sur le stalinisme et l'URSS qui était incontestablement conforme aux écrits de Trotsky, il existait néanmoins un nombre plutôt élevé d'analyses contestant directement, ou cherchant tout au moins à amender, les positions traditionnelles du mouvement, comme en témoignent les articles du *Bulletin intérieur* de novembre 1937 publié par le Comité d'organisation du Congrès du Parti socialiste.⁴ On y trouve non seulement la résolution proposée par la majorité sur la question russe, qui reprend essentiellement la position de Trotsky, mais également quatre perspectives différentes, dont la plus importante est l'amendement à la résolution majoritaire proposé par James Burnham et Joseph Carter (Joseph Friedman). Cet amendement présentait une ambiguïté fondamentale que

* Qui était le nom de la tendance trotskyste au sein du Socialist Party, tendance regroupée autour de son journal *Socialist Appeal*.

Trotsky a adroitement utilisée dans le titre d'un article qu'il a écrit pendant la période de débat.⁵ Les trois autres perspectives compensaient toutefois largement pour le manque de clarté dont faisaient preuve Burnham et Carter dans leur contestation de l'analyse traditionnelle du mouvement. Leurs auteurs n'hésitaient pas à fournir trois nouvelles définitions de l'Union soviétique et du stalinisme, ne se contentant plus de la définition traditionnelle de l'Union soviétique comme "un Etat ouvrier dégénéré" : la première qualifiait le régime soviétique de "fasciste", la deuxième de société "capitaliste monopoliste d'Etat", et la troisième laissait entendre que l'Union soviétique était plus près de la "féodalité" que du capitalisme ou du socialisme⁶.

Les perspectives précitées avaient un point commun : elles insistaient toutes sur le fait que, puisque les travailleurs ne pouvaient exercer ce contrôle démocratique sur les moyens de production en URSS, il devenait impossible de considérer le pays comme un "Etat ouvrier" dans quelque sens que ce soit. Cet argument oppositionnel est exprimé dans le *Bulletin intérieur* de novembre par une nouvelle "Résolution sur la question russe" qui représentait, pour ses vingt-deux signataires, un accord minimum commun. Voici ce que, de façon simple et schématique, ces derniers déclaraient :

"Le caractère essentiel d'une société est déterminé par les rapports de production. L'usufruit, la possession et la propriété des moyens de production est l'attribut principal de la classe au pouvoir. Les divers modes d'usufruit, de possession et de propriété sont caractérisés par le contrôle qui s'exerce sur les moyens de production et le droit de disposer du profit qui peut en être tiré. Le droit d'usufruit, de possession et de propriété des moyens de production dépourvu de ce contrôle et du droit d'en prélever le profit n'est que fiction légale et n'entre pas en ligne de compte lorsqu'il s'agit de définir la nature réelle d'une société. Les propriétaires fonciers s'arrogent ce droit sur les moyens de production dans une société féodale, la bourgeoisie l'exerce sur les moyens de production dans une société capitaliste et les ouvriers doivent s'appropriier les moyens de production dans une société socialiste. Sans le contrôle démocratique des moyens de production par la classe ouvrière, il ne peut y avoir d'économie ouvrière, de pouvoir ouvrier et ni d'Etat ouvrier. Puisque le contrôle démocratique des moyens de production par la classe ouvrière n'existe pas en Russie, il ne saurait être question d'Etat ouvrier⁷."

Au delà de ce consensus minimum, les divers partisans de la résolution n'avaient pas tous, bien sûr, le même point de vue. Certains de ceux qui avaient apposé leur signature au bas de la résolution qualifiaient, dans leurs propos ou leurs écrits individuels, l'Union soviétique de société fasciste, capitaliste monopoliste d'Etat ou féodale.

Cependant, de toutes les analyses avancées au cours de la discussion de 1937, celle de J. Attilio Saleme et Karl Joeger, militants qui ont quitté l'Appeal group en novembre pour former la "Revolutionary Marxist League" (petite fraction sectaire), est, de loin, la plus critique et la plus sévère-

re. Dans leur article intitulé "L'URSS et le stalinisme", Salemme et Joerger déclarent que l'URSS est dirigée par un groupe contre-révolutionnaire qui agit dans l'intérêt d'une nouvelle bourgeoisie soviétique. L'Union soviétique est, selon eux, capitaliste et fasciste, sans toutefois être catégoriquement impérialiste. Mais ce n'est qu'une question de temps, soulignent-ils, avant que le régime stalinien ne s'engage dans une expansion territoriale impérialiste. Ils concluent donc que le mouvement trotskyste devrait développer une orientation "défaitiste révolutionnaire" envers l'Union soviétique, comme il le ferait envers toute autre nation impérialiste.⁸

Par cette déclaration, Salemme et Joerger récusent définitivement l'analyse centrale du mouvement trotskyste. Puisque Trotsky voyait en l'Union soviétique un "Etat ouvrier", quoiqu'engagé dans un processus de dégénérescence, et qu'en découlait nécessairement à ses yeux l'adoption d'une politique de "défense inconditionnelle de l'URSS", Salemme et Joerger envisageaient que le trotskysme déclinerait en tant qu'opposition ferme au stalinisme. Le mouvement officiel leur semblait dorénavant incapable de mener un combat cohérent contre le stalinisme et au cours de la prochaine guerre, la position de Trotsky serait contre-révolutionnaire, en raison de son soutien à l'armée bourgeoise soviétique.⁹

Reprenant les premiers écrits de Trotsky sur le stalinisme, ils concluaient que le trotskysme était devenu "un adversaire centriste de la bourgeoisie stalinienne".¹⁰

Alors que Salemme et Joerger choisissaient comme tactique de s'en prendre directement à la position de Trotsky, ne laissant que peu de doute sur l'impossibilité de leur avenir au sein du mouvement américain, d'autres critiquèrent avec plus de tact la position officielle, au cours de la discussion précédant la formation du S.W.P. Une déclaration d'opposition parue dans le *Bulletin intérieur* de novembre, signée par cinq personnes ayant à leur tête Martin Glee, souligne d'abord le lien réciproque entre le socialisme et la démocratie dans les écrits classiques du marxisme. L'absence d'une démocratie ouvrière, y lit-on dès les premières lignes, signifie simplement l'inexistence d'un Etat ouvrier. Lénine lui-même, poursuivent les auteurs, a reconnu que, durant la période de la Nouvelle politique économique (N.E.P.), la Russie soviétique était loin d'être un Etat ouvrier. La N.E.P. constituait un "recul" nécessaire après la guerre civile. "Mais ce recul", aux dires de Glee et de ses amis, "n'a jamais été endigué - il a seulement été transformé" à partir "de relations de propriété petites-bourgeoises que Lénine n'hésitait pas à qualifier de capitalisme d'Etat en un capitalisme monopoliste d'Etat".¹¹

L'article de Glee partageait plusieurs caractéristiques de base avec la déclaration de Salemme et Joerger. Bien que présenté de façon beaucoup plus implicite, il était lui aussi favorable à l'orientation du défaitisme révolutionnaire. De plus, à l'instar de la déclaration de Salemme et Joerger, ceux qui appuyaient la perspective du "capitalisme monopoliste d'Etat" re-

connaissaient de toute évidence la nécessité d'une deuxième révolution sociale en URSS, afin de revenir à la transition socialiste. L'existence de relations économiques capitalistes, admise tant par Salemme et Joerger que par Glee, dictait une révolution sociale plutôt que politique (telle que prônée par Trotsky).¹²

C'est précisément l'assertion au sujet de l'existence de relations économiques capitalistes en URSS qui n'était absolument pas démontrée dans leurs analyses, qui négligeaient de préciser, de façon structurale, comment le capitalisme et, plus précisément, la loi de la valeur, fonctionnaient en URSS. De toute évidence, il n'existait pas d'économie capitaliste "pure", de "laisser-faire" dans les rapports commerciaux entre les unités individuelles du capital. Cependant, le fait d'adjoindre au terme capitalisme le qualificatif "d'Etat" ou de "monopolisme d'Etat", supposant une réglementation étatique des capitaux privés ou une identité de l'Etat avec un nombre limité d'unités de capital privées, ne réglait pas le problème de la définition socio-économique. Car le "capitalisme d'Etat" sous-entendait encore essentiellement la production de marchandises : l'existence de la propriété privée qui, sous forme d'unités individuelles de capital, permettraient de réaliser une plus-value au moyen de l'échange sur le marché national ou international. Il était pratiquement impossible de démontrer de façon empirique comment la loi de la valeur pouvait fonctionner tant soit peu au niveau national ou international. En 1937, il était évident que seule une faible portion des intérêts agricoles soviétiques étaient entre les mains de secteur privé, alors que l'industrie était totalement nationalisée et prise en charge par l'Etat. Il était donc absurde de parler d'importantes unités de capital se livrant concurrence sur le marché intérieur. En outre, il était impossible de discerner le fonctionnement de la loi de la valeur au niveau international, puisque le commerce extérieur, au cours du premier et du deuxième plan quinquennal (1929-1937) n'excédait généralement pas un demi pour cent du revenu national de l'Union soviétique.¹³

Cette faiblesse fondamentale des analyses de Salemme et Joerger et de Glee, soit l'assertion injustifiée de l'existence de relations économiques capitalistes en URSS, n'était pas un élément de la troisième position dissidente élaborée au cours de la discussion de 1937 sur la question russe. Cette perspective, selon laquelle l'Union soviétique tenait davantage du féodalisme que du capitalisme ou du socialisme, était particulière du fait qu'elle tentait de donner une définition socio-économique de l'URSS en faisant ressortir ses liens avec la Russie tsariste d'avant la révolution.

Dans un article intitulé "No Workers State Without Workers Control", Dan Eastman et Eleonora Deren soutenaient que l'économie soviétique, en l'absence d'une véritable démocratie ouvrière, était à la fois administrative-ment et socialement inférieure au capitalisme. Chacun des aspects essentiels de l'économie soviétique considérés comme progressifs par Trotsky, soit le monopole du commerce extérieur, la collectivisation des terres, la

nationalisation de l'industrie, devait être interprété, selon eux, à partir d'une perspective totalement différente. Ainsi, le monopole du commerce extérieur n'était qu'un moyen de garder en vie une économie inférieure, dans le contexte d'un système impérialiste d'Etats capitalistes concurrentiels, fournissant "la condition d'existence d'un Etat tellement proche du féodalisme qu'il avait besoin d'une telle protection". De même, "la collectivisation était à la fois socialement et administrativement inférieure à l'agriculture libre du capitalisme ; exploitant davantage et produisant moins". Enfin, la nationalisation de l'industrie dans la société soviétique signifiait, en réalité, l'expropriation ou "la nationalisation de la classe ouvrière soviétique", ce qui, encore une fois, démontrait l'infériorité de l'économie russe par rapport au capitalisme avancé.¹⁴

L'argument d'Eastman et de Deren semblait être une critique directe de la plupart des éléments décisifs de l'analyse de Trotsky. Il défiait l'usage que faisait Trotsky de la notion marxiste de l'économie politique, c'est-à-dire la perception de l'Union soviétique comme une société en transition entre le capitalisme et le socialisme et la position selon laquelle la nationalisation de l'industrie et le monopole du commerce extérieur servaient nécessairement à assurer la supériorité d'une économie socialiste par rapport à une économie capitaliste. Mais l'aspect peut-être le plus intéressant de l'argument d'Eastman et de Deren, c'est qu'il était fondé sur deux facteurs essentiellement empiriques : le degré élevé d'exploitation et la faible productivité de la main-d'œuvre ouvrière soviétique, ce que Trotsky avait toujours mis en évidence dans ses propres analyses. En fait, Trotsky avait consacré une grande partie de son ouvrage *La Révolution trahie* précisément au problème de productivité de la main-d'œuvre en Union soviétique.¹⁵ Mais il y avait maintenu que, bien que la productivité de la main-d'œuvre soit le facteur le plus important dans la comparaison entre la croissance et le développement de l'économie soviétique et des économies capitalistes avancées, ce facteur devait néanmoins être compris dans le contexte de l'arriération économique léguée à la Russie et de son isolement relatif au niveau international.

Il semble que Trotsky n'ait pas jugé nécessaire de répondre directement aux positions avancées au sein du mouvement américain faisant de l'URSS une formation sociale capitaliste ou pré-capitaliste. Près de dix ans plus tôt, il avait énoncé ses critiques de base de la notion de capitalisme d'Etat, et son point de vue n'avait pas changé depuis lors.¹⁶ De plus, il est probable que, quel que fût le mérite que Trotsky pouvait trouver à certains aspects de la thèse d'Eastman et Deren, cela n'était pas suffisant pour lui faire réévaluer ce qui, à son avis, représentait des progrès économiques importants réalisés par l'Union soviétique depuis l'époque tsariste.

Trotsky n'a jugé nécessaire d'intervenir que sur un seul point de ces différentes analyses afin d'orienter le mouvement américain. Il s'agit du point que toutes les critiques dissidentes données ci-dessus avaient, expli-

citement ou implicitement, en commun : une orientation défaitiste révolutionnaire envers l'Union soviétique. Il avait, à ce sujet, écrit instamment à ses camarades américains, peu de temps avant le congrès de fondation du S.W.P. :

"La prise de position de principe est évidente à prime abord : *la défense et le défaitisme sont tout aussi incompatibles que l'eau et le feu*. Il importe d'affirmer ce principe en premier lieu. Cette vérité doit être enseignée à tous les membres du parti. Il faut convoquer une conférence sur la base de ce principe. Il faut inscrire cette idée dans la résolution même de la conférence¹⁷."

Cependant, le fait d'établir clairement ce principe ne signifiait pas qu'il fallait pour autant rejeter du mouvement tous ceux qui défendaient le défaitisme révolutionnaire. Il fallait maintenir l'unité au sein du mouvement et la clarté du programme politique. Trotsky allait réitérer ce thème dans le contexte de la lutte fractionnelle déclenchée dans le S.W.P. à l'automne de 1939. Les conséquences d'une scission possible du mouvement en 1939 devaient cependant s'avérer beaucoup plus dommageables qu'on ne le prévoyait à l'automne de 1937. car, en 1937, à peine quelques personnes adoptaient la position du défaitisme révolutionnaire, alors qu'en 1939, près de la moitié des membres du parti allaient se ranger du côté de l'opposition prônant une telle position.

L'amendement Burnham-Carter

Il est fort probable que l'opposition de 1939 a pris naissance au cours de la discussion de 1937 sur la question russe. Néanmoins, il serait imprécis d'attribuer l'origine de la fraction minoritaire de 1939 à l'une ou l'autre des perspectives dissidentes déjà mentionnées au sein du mouvement américain. C'est plutôt la perspective idéologique présentée tout d'abord par Burnham et Carter au cours du débat de 1937 qui en est la cause. Il est peut-être important de noter ici que Trotsky lui-même a dû se rendre compte du potentiel d'opposition que pouvait soulever la perspective Burnham-Carter, puisque c'est uniquement leur intervention lors du débat de 1937 qu'il choisit d'analyser et de critiquer directement dans un long article consacré uniquement à cette question.¹⁸

La position Burnham-Carter a été énoncée, tel que mentionné plus haut, sous forme d'un amendement à la résolution sur la question russe, préparé par la tendance majoritaire au sein du mouvement américain.¹⁹ En général, leur amendement semble être une critique des plus indirectes de la réaffirmation de l'analyse fondamentale de Trotsky par la résolution majoritaire. Bien que la majorité semble avoir reconnu et condamné le caractère réactionnaire de la bureaucratie stalinienne, Burnham et Carter voient dans ces déclarations une certaine équivoque. Demeurer fidèle aux premières analyses faites par Trotsky sur l'Union soviétique au cours de la

première période de son exil, où il était encore possible de parler de politiques à la fois "progressistes" et "réactionnaires" ("zigzags") de la bureaucratie stalinienne n'est plus selon eux, pertinent aujourd'hui²⁰. A ce sujet, ils déclarent succinctement :

"Le caractère double de la bureaucratie - à la fois réactionnaire et progressif - n'existe plus. La bureaucratie, si on la juge dans son ensemble, n'agit plus que comme une force réactionnaire. Elle n'exprime plus, même dans sa manifestation dénaturée, les intérêts du prolétariat. Au contraire, elle défend des intérêts qui vont à l'encontre de ceux de la classe ouvrière, de fait des intérêts bourgeois, les intérêts des couches privilégiées de la société soviétique qui sont en voie de se transformer en une nouvelle classe bourgeoise dominante. La bureaucratie défend aussi les intérêts des représentants de la bourgeoisie internationale qui sont compatibles avec le stalinisme²¹."

Les événements jusqu'en 1937, affirment-ils, ont confirmé cette évolution de la bureaucratie stalinienne. A titre d'exemple, ils citent dans leur amendement la différence entre la politique extérieure de l'Union soviétique envers la Chine en 1926-1927 et la politique extérieure actuelle envers l'Espagne (1936-1937), c'est-à-dire "la différence entre une entrave et un obstacle et une contre-révolution historiquement implicite, d'une part, et une contre-révolution directe et explicite, d'autre part"²².

Dans leur amendement, Burnham et Carter critiquent ensuite l'équation qui est faite entre le concept d'Etat ouvrier et la prédominance de facteurs économiques, tel celui d'une économie nationalisée. Le concept de la dictature du prolétariat (ou Etat ouvrier), écrivent-ils, n'est pas une catégorie essentiellement économique, mais principalement politique :

"L'exercice du pouvoir par le prolétariat en tant que classe, peu en importe les modalités, que ce soit par l'entremise d'une démocratie soviétique à part entière, d'un parti révolutionnaire ou encore par le biais d'une bureaucratie prolétaire [...] demeure la dimension fondamentale d'un Etat ouvrier si on veut que l'usage de ce concept retienne son plein sens politique et historique".²³

La suite logique de cette prémisse semble être que, si "les formes, les organes et les institutions de l'hégémonie du prolétariat sont maintenant tous détruits", on ne peut plus parler d'Etat ouvrier.

C'est dans cette partie de l'amendement que l'on discerne une similitude évidente entre la position de Burnham et de Carter et les autres, précitées, selon lesquelles l'Union soviétique est un type de société capitaliste. Bien qu'il s'agisse quelque peu d'une caricature de leur théorie, il semble juste de dire que Burnham et Carter soutiennent jusqu'ici que l'Etat ouvrier a été détruit, une fois pour toutes, et que la bureaucratie stalinienne est en train de se transformer en une nouvelle classe capitaliste. Pourtant, c'est à cet instant même que Burnham et Carter choisissent de s'éloigner de cet argument théorique. Revenant à la résolution majoritaire, ils poursuivent leur critique des conceptions "économistes" de l'Etat ouvrier en déclarant

que les couches sociales privilégiées de l'Union soviétique "ne constituent pas encore une classe au sens socio-économique du terme, et qu'il serait une erreur menant à une désorientation politique, que de considérer leur consolidation comme une classe déjà pleinement constituée".²⁴ L'erreur, à leur avis, consisterait à ne pas reconnaître que l'économie nationalisée demeure le fondement économique d'un Etat ouvrier et que la continuité de l'existence d'une telle économie est d'une importance vitale pour la révolution mondiale. Cette erreur mènerait, à son tour, à la "désorientation politique", faisant en sorte que les révolutionnaires ne jugeraient plus nécessaire de maintenir une position de défense inconditionnelle de l'URSS.

Dans l'ensemble, l'amendement Burnham-Carter conteste, puis accepte, l'analyse trotskyste traditionnelle de la société russe. Au début, Burnham et Carter s'attaquent à la notion de dualité que Trotsky avait utilisée pour analyser la bureaucratie stalinienne, ensuite ils affirment que la bureaucratie russe est en train de devenir une nouvelle classe capitaliste et enfin soutiennent que la notion d'Etat ouvrier doit être prise au sens politique et non économique. C'est ici que Burnham et Carter semblent trahir la logique de leur propre analyse. Tout en affirmant qu'une économie étatisée doit être un préalable à l'Etat ouvrier, ils maintiennent que cette économie étatisée existe encore en Union soviétique et que, en conséquence, la "défense inconditionnelle" de l'URSS doit demeurer l'orientation politique du mouvement trotskyste.

L'amendement Burnham-Carter vise à corriger l'ambiguïté apparente de l'analyse trotskyste concernant la double vocation de la bureaucratie stalinienne, mais il ne fait qu'ajouter un autre élément théorique tout aussi ambivalent. En effet, on peut s'interroger longuement sur le sens des propos de Burnham et Carter. Si, comme l'affirment ceux-ci, la bureaucratie soviétique est en train de devenir une nouvelle classe capitaliste, n'est-ce pas possible qu'il y ait une restauration des relations économiques capitalistes dans un avenir plus ou moins rapproché ? Le cas échéant, pourquoi tant insister sur le fait que la bureaucratie soviétique n'est pas encore une classe dirigeante, puisqu'elle est de toute évidence en voie de le devenir ? Ces questions ont dû surgir dans l'esprit de bon nombre de ceux qui ont réfléchi à l'amendement. D'autres également. Par exemple, concevoir l'Etat ouvrier comme une entité politique, n'est-ce pas s'éloigner du marxisme ? Un tel concept n'engendre-t-il pas une scission entre les catégories politique et économique de l'analyse marxiste, au lieu de faire ressortir le plus clairement possible le rapport entre les deux ? Pour trouver une réponse à toutes ces questions, une grande partie du mouvement américain devait se fier à l'article de Trotsky, paru le 25 novembre, et intitulé : "Ni un Etat ouvrier ni un Etat bourgeois".

L'article de Trotsky se distinguait par son ton polémique modéré. Il est certain que Trotsky ne traite pas les auteurs de l'amendement comme

des ultragauchistes verbeux en proie à l'émotion lorsqu'ils abordent la question russe. Bien au contraire, Trotsky note que Burnham et Carter font une mise au point importante "puisqu'ils rappellent la différence essentielle entre l'Union soviétique et l'Etat bourgeois traditionnel, c'est-à-dire cet essor des forces productives qui est le résultat d'un changement dans les formes d'appropriation".²⁵ Toutefois, il reste que, pour Trotsky, leur analyse de l'Union soviétique est erronée, contradictoire et peut même représenter un danger au plan politique.

Sur plusieurs points précis, en particulier celui qui a trait au rythme de l'expansion économique de l'URSS, Trotsky conteste les idées de Burnham et de Carter. Cependant, c'est leur méthode d'analyse qui préoccupe le plus Trotsky, puisque, d'après lui, elle tend à se fonder sur un "quasi idéal" plutôt qu'être véritablement marxiste. En d'autres mots, Trotsky semble indiquer qu'en tentant de redéfinir la nature socio-économique de l'URSS, Burnham et Carter n'examinent pas la réalité transitoire réelle de l'évolution historique du pays, mais se laissent plutôt guider par un a-priori idéal du socialisme.

La justesse du raisonnement de Trotsky mis à part, il importe tout de même de noter qu'en répliquant à Burnham et à Carter, Trotsky est allé jusqu'à nier tout rôle fondamental aux formes démocratiques d'organisation politique dans la marche au socialisme. Il adopte un ton radical et provocateur :

"B[urnham] et C[arter] observaient eux-mêmes en passant qu'en raison de sa dépendance envers des conditions objectives et subjectives, le pouvoir du prolétariat pouvait s'exercer sous différentes structures politiques. Pour être plus précis, ajoutons qu'il peut revêtir l'aspect d'une lutte ouverte entre les différents partis des soviets, celui du monopole d'un seul parti ou encore de la concentration, de fait, du pouvoir entre les mains d'un seul individu. Il va de soi qu'une dictature personnelle est le symptôme du plus grand danger qui puisse menacer le régime mais en même temps elle est, dans certaines circonstances, le seul moyen par lequel l'Etat puisse être sauvé. La nature de classe d'un Etat est donc en conséquence déterminée non pas par ses manifestations politiques mais par son contenu social, c'est-à-dire par la nature des formes de propriété et des rapports de production qu'un Etat protégera et défendra".²⁶

Fait étonnant, ce passage n'a pas soulevé de controverse, ni même semé de désaccord, au sein du mouvement américain en 1937. Par contre, implicitement, il met en relief cette tension entre les catégories politique et économique de l'analyse originale de Trotsky à ce stade. En effet, Trotsky reproche à Burnham et Carter de fonctionner à partir d'un idéal politique du socialisme auquel il oppose une analyse centrée presque exclusivement sur les formes d'appropriation et les rapports de production.

Une étude rétrospective de l'article de Trotsky révèle qu'il ne vise pas uniquement à réitérer sa théorie socio-économique développée au cours des dix années précédentes. Plus que tout, Trotsky s'inquiète des conclusions

stratégiques pouvant découler des diverses contestations révisionnistes de son analyse sur l'URSS. "La définition non marxiste de l'URSS, comme un Etat ni ouvrier ni bourgeois", écrit-il, "peut se prêter à toutes sortes de conclusions". A vrai dire, une telle définition peut aisément mener à une position de défaitisme à l'égard de l'URSS. Par contre, le fait même qu'il y ait nationalisation en Union soviétique, soutient Trotsky, place cet Etat en opposition directe avec le monde capitaliste. Ainsi, insiste-t-il, malgré les divers exploits contre-révolutionnaires de Staline, la bourgeoisie internationale continue à être hostile à l'Union soviétique. D'après lui, la bourgeoisie "a besoin d'une contre-révolution complète dans les rapports de propriété et quant à l'ouverture du marché russe. Sans quoi elle se considère comme une ennemie de l'Union soviétique. Et elle n'a pas tort".²⁷

Si Trotsky a choisi d'intervenir personnellement dans le débat américain pour signaler les dangers inhérents à la critique de l'analyse traditionnelle, il semble rétrospectivement qu'à court terme son intervention ait connu un succès certain. Au congrès de fondation du Socialist Workers' Party, la question russe fut débattue au cours de la soirée du 1er janvier et le lendemain. Trois positions sont avancées dans les débats. La première, adoptée à une très large majorité, est celle de Max Shachtman, la deuxième est celle de Burnham-Carter, suivie du "capitalisme monopoliste d'Etat" présenté par Martin Glee. Ces cent délégués participant au vote, deux seulement appuient Martin Glee. Ainsi, la seule tendance politique qui non seulement rejette l'analyse socio-économique de Trotsky, mais qui préconise également la stratégie du défaitisme révolutionnaire essuie un revers. La fraction de Burnham-Carter ne s'en tire pas tellement mieux, ne recevant que sept votes. Quant à la fraction majoritaire, elle est fermement appuyée par 88 délégués.²⁸

Même si Trotsky condamne la fraction de Burnham et Carter, cela ne les empêche pas de le critiquer à leur tour et de critiquer la majorité du S.W.P. Deux articles, un de Carter et l'autre de Burnham, poussent leur position encore un peu plus loin et sont publiés dans le *Bulletin intérieur* de l'Appeal Group peu avant le congrès de fondation du 1er janvier 1938. Ces articles ne semblent pas leur avoir gagné de nouveaux partisans au sein du mouvement américain, mais ils devaient avoir une influence par ailleurs. Car, bien qu'ils aient eu peu d'incidence sur les décisions prises au congrès, ils contiennent en germe les éléments qui provoqueront remises en question et changements au sein du S.W.P. après la signature du pacte germano-soviétique en août 1939.

Dans son article intitulé "The Class Nature of the Stalinist State", Carter tente de faire la distinction entre la position prise par la majorité du mouvement américain sur la question russe, et celle exposée par Trotsky.²⁹ D'après Carter, la résolution majoritaire du premier congrès emprunte une méthode d'analyse erronée qui adhère à une théorie marxiste primitive du "reflet", selon laquelle la base économique d'une société est l'élément totale-

ment et uniquement déterminant. D'après cette approche, l'Etat stalinien perd son caractère distinct et n'apparaît comme rien d'autre qu'une expression secondaire de la base économique de l'Etat ouvrier. Par contre, soutient Carter, la méthode d'analyse employée par Trotsky, tout comme celle utilisée par Burnham et lui-même, tient compte de la *relation* entre l'Etat et les rapports économiques de production. Toutefois, en dépit de leur similarité, les deux analyses comportent des différences importantes. Par exemple, demande Carter, peut-on encore parler de la double nature de la bureaucratie stalinienne ? Une question importante d'après lui, puisque la double nature de la bureaucratie de Staline ne peut exister qu'aussi longtemps qu'il y a dualité de pouvoir dans la société russe. C'est Trotsky qui avait soutenu cette thèse en 1931. Mais, depuis, ni Trotsky, ni le mouvement trotskyste international n'a réitéré une telle théorie. En fait, ni la classe ouvrière, ni la bourgeoisie ne détient le pouvoir politique depuis que la bureaucratie de Staline a effectué son Thermidor. C'est, selon Carter, ce que signifie l'acceptation par Trotsky, en 1935, de l'analogie de thermidor pour décrire la situation en Union soviétique.³⁰ Puisque cette situation de 'dualité' au niveau du pouvoir n'existe plus en URSS, comment peut-on véritablement encore parler du double caractère de la bureaucratie stalinienne ?

Tandis que Carter souligne les divergences entre la résolution majoritaire du S.W.P. et la méthode d'analyse de Trotsky, apparemment dans le but de rapprocher la position Burnham-Carter de celle de Trotsky, Burnham pour sa part, dans son article intitulé "From Formula to Reality", entreprend de signaler les divisions internes au sein de la fraction majoritaires.³¹ Contrairement à Carter, dont l'article traite la majorité comme un tout indivisible, Burnham maintient que l'ambiguïté et l'imprécision caractéristiques de la résolution adoptée sont signes de divergences importantes au sein de la majorité. Prenant comme point d'appui des entretiens qu'il a eu avec plusieurs leaders du groupe ainsi que divers documents internes, Burnham conclut que, sous le couvert de l'unanimité, se dissimule une pluralité d'opinions. Les partisans de la résolution, proclame Burnham, ne s'entendent en réalité absolument pas sur le sens de la formule "Etat ouvrier dégénéré" :

"Les camarades Cannon et Abern ont déclaré que le stalinisme est doté d'un caractère double alors que les camarades Weber et Shachtman affirment qu'il n'en a qu'un seul, à savoir un caractère réactionnaire et contre-révolutionnaire. Shachtman, Abern et Cannon ont affirmé que le rôle du stalinisme à l'étranger est identique à son rôle social interne. Weber, à qui se joint maintenant le camarade Trotsky, juge qu'à l'étranger, en Espagne par exemple, le stalinisme n'a plus qu'un rôle purement contre-révolutionnaire et n'agit plus qu'en fonction des intérêts de la bourgeoisie. Toutefois, le camarade Trotsky, lui, établit une distinction très nette entre son rôle en Espagne et son rôle au pays. Abern a déjà compris que la contre-révolution au pays ne prendra pas fin sans l'avènement d'une guerre civile de masse. Weber reconnaît qu'il s'agit là d'une possibilité réelle alors que Shachtman et Trotsky aussi, en autant que je le sache, ne se sont pas prononcés à ce sujet." ³²

Des diverses positions de la majorité, c'est celle de Max Shachtman qui semble intéresser le plus Burnham. Tout comme Burnham et Carter, Shachtman conçoit la bureaucratie stalinienne comme une force uniquement réactionnaire et semble par là même se contredire en défendant l'analyse trotskyste traditionnelle. Que Burnham l'ait su ou non, il touchait là le point faible de la position de Shachtman. De fait, Schatman lui-même, lors du débat de 1939-1940 sur la question russe, fait volte-face et se détache de la tradition trotskyste, préférant prendre une position semblable à celle de Burnham et Carter.

Dans les articles qu'ils rédigent en réponse à celui de Trotsky, "Ni un Etat ouvrier ni un Etat bourgeois", Burnham et Carter n'essaient pas plus l'un que l'autre de cacher les divergences qui existent dans le débat sur la question russe. Leur approche est toutefois légèrement différente. Tandis que Carter préconise une simple révision de l'analyse traditionnelle, tâche assez facile d'après lui, puisqu'il y a déjà une similarité entre la méthode d'analyse de Trotsky et celle qui sous-tend l'amendement Burnham et Carter, Burnham, quant à lui, tout en étant d'accord qu'une révision serait une solution adéquate pour le moment, ajoute qu'il peut y avoir des schismes à l'intérieur du mouvement américain (par exemple, Cannon et Abern d'un côté, et Max Shachtman de l'autre). Sans compter les événements sur la scène internationale qui risquent de déclencher une division à l'intérieur du parti. Tout comme la formule d'"Etat ouvrier", la notion de "défense inconditionnelle" de l'URSS lui paraît ambiguë, particulièrement dans le contexte de la politique internationale d'alors. A ce propos, il écrit :

"Notre position, à vrai dire, est d'endosser de manière absolue la défense de la révolution mais des *conditions* sont greffées à notre défense de l'Union soviétique. La première est celle de la lutte contre le stalinisme sans laquelle, à notre avis, la défense *révolutionnaire* est impossible. En deuxième lieu, il faut anticiper que l'Union soviétique puisse s'engager dans une guerre *réactionnaire*. Dans le cas d'une telle possibilité, nous ne pourrions plus ni l'appuyer, ni la défendre et serions obligés de nous *opposer* de manière inconditionnelle à une telle guerre. Ce n'est que lorsque la guerre sera progressiste, c'est-à-dire anti-impérialiste, que nous pourrions la défendre et notre appui sera alors *absolu*".³³

Burnham, ici, n'exprime pas seulement sa propre position. En fait, ses idées annoncent les débats ultérieurs sur la question russe. Car dans les débats de 1939-1940, Shachtman, leader d'une fraction importante de l'opposition, adoptera exactement la même position que Burnham en ce qui concerne la guerre de Finlande.

Conclusion

Au moment de la fondation du S.W.P., le 1er janvier 1938, personne, au sein du mouvement américain ne pouvait prévoir la discorde qui régne-

rait plus tard au sujet de la question russe, ni imaginer en détail l'allure des débats qui auraient lieu entre les fractions. Le débat de 1937 illustre néanmoins les paramètres généraux des discussions qui suivront pendant des années. Par exemple, l'opposition entre défaitisme et défense inconditionnelle, qui ne suscite pourtant pas un vif intérêt en 1937, reviendra à maintes reprises par la suite. Encore plus importante, la question de la définition socio-économique précise de l'URSS demeura fortement controversée et opposera entre elles les fractions. Essentiellement toutes les autres discussions à ce sujet se conformeront étroitement au débat de 1937. Ainsi, les révisionnistes qui entreprennent de critiquer l'analyse trotskyste traditionnelle s'inspireront principalement des approches qui mettent l'accent sur le rôle dominant du niveau politique de la formation sociale en Union soviétique. Ce fait apparaît clairement dans l'histoire subséquente des débats sur la question russe au sein du mouvement trotskyste américain et tout particulièrement dans la théorie du "collectivisme bureaucratique" adoptée par la tendance Shachtman au début des années 1940, qui, plus que toute autre, conteste la définition d'Etat ouvrier dégénéré. Cette dernière thèse compte alors toujours parmi ses partisans Cannon et ceux qui sont demeurés fidèles au S.W.P. après la scission 1940 dans le mouvement américain.

NOTES

1. Ce texte est inspiré de notre thèse de doctorat, qui a pour titre *The Soviet Union and Stalinism in the Ideological Debates of American Trotskyism, 1937-51*, dirigée par le professeur Schopflin à la London School of Economics et défendue en décembre 1985.
2. Voir I. Deutscher, *The Prophet Out cast-Trotsky, 1929-40*, (New York : Oxford University Press, 1963) p.472. Deutscher emploie le titre d'un essai "Intellectuals in Retreat", écrit par Burnham et Shachtman en 1938, pour sa critique des compagnons de route "libéraux de gauche" (*New International*, janvier 1939).
3. L. Trotsky, *Revolution Betrayed*, (London : New Park, 1973) p. 254-56.
4. *Internal Bulletin* ((Organizing Committee for the Socialist Workers Party Convention), N°2, November 1973. [Tamiment Archives]
5. L. Trotsky, "Not a Workers and Not a Bourgeois State", *Writings of Leon Trotsky 1937-38* (New York : Pathfinder, 1976), pp. 60-71. Cet article parut d'abord dans le *Internal Bulletin*, N°3, Dec. 1937, pp. 1-9.
6. "Resolution on the Russian Question", *Internal Bulletin*, N°2, p.24.
7. See M. Shachtman, "Footnote for Historians", *New International*, Dec. 1938 ; et *Bulletin of the Tamiment Library*, N°47, April 1971.
8. "The U.R.S.S. and Stalinism", *Internal Bulletin*, N°2, pp.25-27.
9. *Ibid.*, p.28.
10. *Ibid.*, Pour la caractérisation par Trotsky du stalinisme en tant que tendance centriste, voir *Writings of Leon Trotsky, 1929*, (New York : Pathfinder, 1975) p.48 and 82 ; and *Writings of Leon Trotsky, 1930-31* (New York : Pathfinder, 1973) pp. 66-69 et pp.219-20.
11. "On the Nature of the State", *Internal Bulletin*, N°2, p.31.
12. Sur ce point, voir L. Trotsky, *Revolution Betrayed*, p.288.
13. Calculs établis à partir des données rassemblées par A. Baykov, *The Development of the Soviet Economic System*, (Cambridge University Press, 1946), p.274 and 400.

14. "No Workers State Without Workers Control", *Internal Bulletin*, N°2, pp. 36-39.
15. Par exemple, L. Trotsky, *Revolution Betrayed*, pp.9-11 and pp.65-85.
16. Par exemple, les lettres de Trotsky au Leninbund, *Writings of Leon Trotsky, 1929*, pp.247-249 and pp.304-317. *Writings of Leon Trotsky, 1930* (New York : Pathfinder, 1975) pp.87-95.
17. *Writings of Leon Trotsky 1937-38*, p.86.
18. Voir aussi à ce sujet, *Writings of Leon Trotsky, 1937-38*, pp.87-88 and p.106.
19. "Amendment to Resolution", *Internal Bulletin*, N°2.
20. Par exemple, *Writings of Leon Trotsky 1929*, p.48 ; and *Writings of Leon Trotsky 1930-31*, pp.215-217.
21. "Amendment to Resolution", p.12.
22. *Ibid.*
23. *Ibid.*, p.13.
24. *Ibid.*
25. *Writings of Leon Trotsky 1937-38*, p.60.
26. *Ibid.*, p.61.
27. *Ibid.*, pp.69-70.
28. "Convention Minutes" (S.W.P.), Dec. 31, 1937-Jan. 3, 1938, [Tamiment Archives].
29. "The Class Nature of the Stalinist State", *Internal Bulletin*, N°5, Dec. 1937, pp.3-10a.
30. Voir l'essai de Trotsky, "The Workers State, Thermidor and Bonapartism", in *Writings of Leon Trotsky 1934-35*, pp. 166-84.
31. "From Formula to Reality : Notes on the Nature of the Soviet State", *Internal Bulletin*, N°5, pp.11-25.
32. *Ibid.*, p.12.
33. *Ibid.*, p.21.

Peter Katel

Trotsky au Mexique vu par la presse des Etats-Unis

Trois jours après l'assassinat de Léon Trotsky à Coyoacán, la plus importante agence télégraphique des Etats-Unis informa que son cerveau pesait trois livres et demie. C'était le cerveau le plus lourd jamais manipulé par les médecins mexicains, dit l'Associated Press.¹ Ce n'était toutefois pas le plus lourd cerveau connu, selon la revue d'information la plus influente des Etats-Unis, dans un bref rapport, deux semaines plus tard. *Time Magazine* dit que Tourgueniev et Byron, entre autres, avaient des cerveaux légèrement plus lourds. La revue indiqua également les poids des cendres de Trotsky et de son coeur.² Puis un lecteur éveillé releva que *Time* et sa publication-soeur *Life Magazine*, se contredisaient l'un l'autre sur le poids des cendres de Trotsky. La revue dut rectifier.³

Time et l'A.P. ne se bornèrent pas, en rendant compte de l'assassinat de Trotsky, à ces statistiques vitales. Mais l'accent mis sur ces faits demeure. Le journalisme américain manifestait son goût pour les faits quantifiables.

Il n'y en avait pas beaucoup dans l'histoire Trotsky. A sa mort, les éléments médicaux *post mortem* semblent avoir été les seuls faits de ce genre que les reporters purent obtenir. Même l'identité du tueur et son employeur ne purent être tout de suite établies avec certitude. Tout l'exil mexicain de Trotsky, en fait, présentait des incertitudes. La nature du conflit politique qui envoya Trotsky en exil n'était pas claire pour des journalistes peu familiers avec les complications de la politique soviétique. Plus proche de chez eux, les raisons du gouvernement mexicain de lui donner asile étaient ouvertes à interprétation.

Ignorer Trotsky n'était pas un choix. Ce n'était pas nier sa stature comme figure internationale : "L'exilé public numéro un du monde", l'appelait S.L.A. Marshall, de la North American Newspaper Alliance, dans une interview respectueuse.⁴ Il avait atteint quelque chose comme le statut de la célébrité. "Je ne suis pas une attraction touristique", dit-il, selon un reporter de l'United Press, après avoir essayé d'arranger une rencontre avec un groupe de touristes de Springfields, Massachusetts.⁵ Le nom de Trotsky et ses qualifications comme journaliste étaient en fait assez forts pour en faire un contributeur des jour-

naux américains. Ses commentaires furent publiés par les soins de la North American Newspaper Alliance et montés en épingle dans quelques journaux dirigeants des Etats-Unis, y compris le *New York Times*.

En outre, l'expulsion de Norvège de Trotsky et son acceptation par le Mexique, son défi aux procès de Moscou devant une commission dirigée par John Dewey, éminent philosophe américain, une attaque à la mitrailleuse contre sa maison, dans laquelle un jeune garde américain fut enlevé et ensuite assassiné - c'étaient là de dramatiques événements dont il fallait rendre compte.

La couverture fut importante. Les articles réunis pour cette étude sont plus d'une centaine et leur collection incomplète. On a accordé le plus d'attention au *New York Times*, le journal qui a la plus ancienne tradition d'informations de l'étranger ; l'Associated Press, la plus importante des agences de presse ; et le *New York Daily News*, un tabloïde écrit pour s'adresser aux travailleurs. Des articles du *New York Herald Tribune*, maintenant défunt, du *Baltimore Sun* et de l'United Press (fusionnée plus tard avec International News Service pour donner United Press International) ont été examinés, ainsi que *Time Magazine*.

La majorité des papiers sont des dépêches quotidiennes sur des événements ou des déclarations. Les journaux sérieux rendaient compte simplement des faits mais allaient rarement plus loin.

La nature même de la matière semblait encourager un traitement superficiel mais sûr. Staline pourrait utiliser des accusations fabriquées pour exterminer ses adversaires, disaient les journaux. Mais ils indiquaient aussi que les accusations pourraient être vraies. Après tout, Trotsky et les accusés des procès de Moscou étaient des communistes et des comploteurs de toute leur vie. "Staline n'a pas l'entraînement de conspirateur de ses adversaires", remarquait Clifford Raymond du *Chicago Tribune*.⁶

Il n'y eut pratiquement aucune tentative pour expliquer pourquoi Staline et Trotsky se combattaient l'un l'autre. En l'absence d'explications, la lutte pouvait être dépeinte comme un conflit de personnes. Dans le *New York Times*, elle devint une inimitié.⁷ Les journaux rapportaient des histoires sans voir l'histoire.

Néanmoins, le fait de s'en tenir aux simples faits se révéla supérieur à une autre approche. Le *New York Daily News*, qui essayait de son mieux de dépeindre Trotsky en exil comme le mauvais génie qui essayait de déchaîner la subversion sur le Mexique et le monde. Le *News* développa l'obsession de Trotsky comploteur. Au point que ce journal anticommuniste approuva Staline comme "homme d'Etat constructif conservateur".⁸ Plus que tout autre journal étudié, le *News* était convaincu que l'influence de Trotsky sur le Mexique était une histoire importante. Plus que tout autre journal, il laissa les préjugés dicter sa façon de couvrir.

Les journaux de toutes opinions semblent avoir été d'accord que l'histoire de Trotsky était un peu troublante pour des lecteurs relativement iso-

lés des affaires mondiales. Même les noms qu'on y lisait posaient un problème. Raymond, de *Chicago Tribune*, aborda la question en rendant compte des sessions de la commission Dewey. "On peut parler facilement de Lénine, Staline, Trotsky. Piatakov, Rataitchak, Sokolnikov et Sérébriakov sont des noms importants dans cette histoire, mais ils entravent les opérations". Raymond eut recours à un moment à des analogies avec une révolution dont il suppose que ses lecteurs sont plus au fait. "Si Aaron Burr, jugé pour trahison après six mois aux mains de la police secrète de M. Jefferson avait expliqué soigneusement, avec une richesse rhétorique de détails, au lieu de se défendre, comment lui et ses associés avaient préparé l'assassinat du Président, nous pourrions comprendre ce qui a été avoué dans le seul procès que Staline ait rendu public".⁹ Le *Daily News* a utilisé la même méthode.¹⁰

Les journaux n'étaient pas les seuls à suspecter que leurs lecteurs ne faisaient pas attention à l'histoire incarnée par Trotsky et Staline. John Dewey, annonçant les conclusions de sa commission que Staline avait fabriqué les accusations contre Trotsky, dut insister sur l'importance de ce qui se passait à Moscou et Mexico :

"Ce n'est pas un conflit de personnalités ou de fractions politiques que le public américain peut se permettre tranquillement d'ignorer".¹¹

Le manque de familiarité du public avec l'histoire a pu encourager les reportages irresponsables à grande échelle. L'arrivée de Trotsky au Mexique le 9 janvier 1937 semble avoir réuni tous les ingrédients pour enflammer l'hystérie de la presse : un révolutionnaire endurci s'installait la porte à côté des Etats-Unis, dans un pays en fermentation politique.

Pourtant, quand Trotsky naviguait vers le Mexique, l'accent était sur les dangers qui le menaçait. C'était le cas dans le *Daily News*, qui dans un titre révélateur, disait "Le Mexique reçoit Trotsky, l'humain le plus haï".¹² Le *New York Times* reproduisit une déclaration de Max Shachtman, collaborateur de Trotsky et dirigeant trotskyste aux E.U., que le gouvernement soviétique pourrait essayer de tuer le vieux bolchevik. La menace contre Trotsky demeura le thème de la couverture de son arrivée alors même que les dangers n'apparaissaient pas. "Bien que M. Rivera et ses compagnons aient chargé leurs revolvers [...] l'exilé n'a pas été remarqué, moins encore molesté", rapportait le *New York Times*, dans son histoire sur l'arrivée de Trotsky à la gare de Lecheria et son voyage en voiture à Coyoacán.¹³ Ce passage interprétait l'absence de menace visible et l'effectif réduit des forces de police comme une preuve de la capacité de Cárdenas de limiter l'opposition de la C.T.M. à la présence de Trotsky.¹⁴ Le *New York Herald Tribune* notait que Cárdenas avait obtenu de la C.T.M. la promesse de ne pas essayer de nuire à Trotsky.¹⁵

La semaine après l'arrivée de Trotsky, le *Times* aborda avec calme la question de savoir si Trotsky était venu au Mexique pour travailler à la révo-

lution. "Lénine et moi n'avons jamais cru au même type de révolution dans tous les pays", le journal donna cette citation de Trotsky. "Les soldats ne marchent pas toujours tout droit".¹⁶ La question cependant allait resurgir.

Tandis que les journaux couvraient sérieusement les périls encourus par Trotsky, leur couverture de ses ennemis tendait à la dérision. "Les attaques quotidiennes de Trotsky contre le gouvernement soviétique ont porté les éléments pro-soviétiques à un état d'hystérie rentrée", dit le *Times*.¹⁷ En fait, quelques jours après son arrivée, Trotsky avait accusé Staline de saboter la révolution espagnole et rendu possible la montée de Hitler au pouvoir.¹⁸

Pendant ce temps, il y avait des éléments pittoresques dans la nouvelle vie de Trotsky, dans la maison Kahlo-Rivera sur l'avenue de Londres à Coyoacán. Les reporters semblent avoir été un peu mystifiés pourtant par ses hôtes "De curieuses peintures de Madame Rivera sont pendues dans son atelier" observa l'A.P.¹⁹

La grande nouvelle fut la préparation par Trotsky de son affaire contre les procès de Moscou de ses camarades bolcheviques. Le *New York Times* plaça à la une la preuve faite par Trotsky qu'il n'avait pas rencontré à Paris le correspondant soviétique Vladimir Romm. S'appuyant sur un aveu de Romm, le gouvernement soviétique accusait les deux de s'être rencontrés pour les besoins d'une conspiration anti-soviétique. Manifestant un admirable état d'esprit beau joueur, le *Times* publia la réponse méprisante de Trotsky à son correspondant de Moscou, Walter Duranty. Ce dernier avait émis l'hypothèse que les "aveux" des accusés des procès de Moscou provenaient d'une impulsion à avouer inhérente à l'âme russe. Trotsky écrivait :

"Ces preuves sont plus convaincantes que les réflexions de M. Duranty sur l'âme russe".²⁰

En avril 1937, la commission Dewey ouvrit ses travaux dans la maison où Trotsky et ses collaborateurs s'étaient installés. United Press rapporta que des policiers gardaient les membres de la commission contre d'éventuelles tentatives d'assassinat par des communistes mexicains.²¹

La salle de tribunal de la commission "pouvait suggérer l'endroit d'une cour martiale dans un village occupé, écrivit Raymond dans le *Chicago Tribune*.²² Editorialiste qui avait autrefois couvert la Législature de l'Illinois, il s'était vu confier la mission de trouver "une explication de l'un des mystères de l'histoire actuelle", les procès de Moscou.²³

Raymond fit ouvertement l'éloge de Dewey - "Il défendrait le droit de Caïn à un procès équitable" - et fit de son mieux pour rendre le drame des travaux. Trotsky, utilisant une règle pour retracer son voyage à travers la France, étant la preuve qu'il ne pouvait avoir eu une rencontre à Paris pour comploter la chute de Staline. "Si je n'y étais pas, nous avons une révélation d'un calcul dictatorial aussi tortueux que les gouttes de poison

qu'on pouvait verser en secret dans le gobelet d'un hôte florentin²⁴". A la fin des sessions, Raymond obtint une des premières copies de la transcription et écrivit une autre série de longs articles dans lesquels il essayait de déterminer qui disait vrai. Il n'arriva pas à une conclusion définitive, mais le poids des preuves penchait du côté de Trotsky.²⁵

Au cours des mois suivants, Trotsky essaya sans beaucoup de succès d'intéresser la presse américaine à la signification du meurtre de l'espion soviétique Ignace Reiss qui avait fait défection et aux plans pour tuer sa veuve. Tous deux connaissaient dans le détail la manière dont Staline avait monté les procès de Moscou, dit Trotsky. Le *Times* écrivit un bref récit.²⁶ Peu de temps après, Trotsky réclama une enquête de la S.D.N. sur la "mafia" - le mot de Trotsky - terroriste soviétique opérant dans les pays étrangers. Le *Times* le fit également connaître.²⁷

A ce moment là, Dewey avait annoncé que sa commission avait conclu que Trotsky était innocent des accusations lancées à Moscou. Le *Times* publia la nouvelle en première page et donna beaucoup de détails.²⁸ Le *Daily News* releva que Corliss Lamont, philosophe comme Dewey et en revanche sympathisant soviétique, suivit Dewey sur une émission radio pour balayer cette décision comme "un blanchiment".²⁹

La signification de l'échange et du verdict de la commission en général, a pu échapper aux lecteurs qui n'avaient eu que les simples faits de l'affaire. De la même façon, le fait de rapporter simplement l'affirmation de Trotsky que le gouvernement soviétique avait organisé un réseau terroriste ne pouvait avoir fait beaucoup pour éclairer les lecteurs quant à la véracité de cette assertion.

La commission Dewey confirma pour l'essentiel les dénonciations par Trotsky de l'activité criminelle soviétique. Ce verdict peut avoir été un événement-clé dans l'histoire politique moderne et surtout pour son effet sur les libéraux occidentaux. Si cela semble avoir échappé au gros de la presse sérieuse, il y eut au moins un journaliste américain pour reconnaître l'importance de l'histoire telle qu'elle se produisit :

"Les penseurs progressistes avaient tacitement supposé qu'on pourrait apercevoir en Russie dans ses grandes lignes l'objectif désirable et inévitable de la réforme sociale", écrivait Walter Lippmann, l'éminent commentateur. La décision de la commission Dewey, disait-il, était la première preuve définitive de la réalité soviétique accessible aux occidentaux. "Ce rapport [...] pourrait bien marquer une étape dans l'émancipation des libéraux occidentaux de la domination que le communisme russe a sur leurs esprits".³⁰

Lippmann, qui était profondément anti-marxiste, était capable de partager le jugement de Trotsky sur l'immense importance des purges soviétiques sans partager sa politique. Les autres journalistes et leurs patrons étaient trop occupés à garder leurs distances à l'égard de la politique de Trotsky pour accepter aucun de ses raisonnements.

Le *Baltimore Sun* mettait en garde :

"Le public américain ferait bien de se souvenir que bien que Trotsky soit violemment anti-Staline, il n'est nullement anticommuniste, répondant ainsi à l'acceptation de Trotsky en 1940 de témoigner sur le stalinisme devant une commission du congrès des Etats-Unis (une apparition finalement annulée). "Il conçoit presque certainement comme un haut "devoir politique" d'utiliser toute tribune, toute caisse à résonance pour la propagation, du réel du vrai communisme, du communisme qui fait foi." ³¹

Collant une étiquette de mise en garde sur Trotsky, *Time* en fait écartait ses avertissements concernant le stalinisme.

Time minimise les idées de Trotsky en suggérant que sa vie au Mexique ne correspond pas à sa politique. United Press avait ouvert la voie dans un article en vedette pour le premier anniversaire de l'arrivée de Trotsky. Avec plus d'imagination que d'exactitude, l'histoire suggérait que Trotsky avait abandonné la révolution pour le confort en banlieue. "Un grand jardin contigu a été ajouté au domaine de site que Trotsky peut planter des fleurs et semer de l'herbe comme tout banlieusard".³² Deux ans plus tard, *Time* affina l'image. Trotsky était "un auteur à succès avec une femme qui l'adorait, une maison de banlieue et assez d'argent pour vivre dans un confort suffisant." La revue assurait "Une vie entière consacrée à la destruction de la bourgeoisie en a fait un de ses membres".³³ *Time* peut être pardonné pour son manque de familiarité avec les questions financières de Trotsky. On peut toutefois supposer que la rédaction de *Time* savait que la plupart des membres de la bourgeoisie américaine ne passaient pas leur temps à organiser des Internationales marxistes et à dénoncer Staline.

Curieusement, l'environnement de Trotsky sembla prendre un aspect très différent pour les journalistes intéressés par d'autres aspects. Henry J. Allen, rédacteur du *Topeka State Journal* et ancien gouverneur du Texas, trouva une signification immense aux conditions de pauvreté de la forteresse dans les murs de la maison Rivera-Kahlo. "L'endroit était dénué de confort. On entend dehors la pluie qui tombe tristement ; à l'intérieur, sous l'éclairage sommaire de la pièce principale, les visages paraissaient pâles et sans joie". Allen voulait dire ceci : "Si le Mexique essayait de donner à Trotsky un endroit qui suggère la Russie de la révolution, c'est un succès".³⁴

Ce décor conduisait à la principale conclusion d'Allen. Il était convaincu que la présence de Trotsky au Mexique avait un objectif sinistre. "Ce pays est en train d'exploser de révolution. La rapide avance de la tendance communiste sous Cárdenas a alerté les fascistes et enchanté les communistes", disait Allen. Il écrivait qu'un personnage-clé était Vicente Lombardo Toledano, qui armait ses partisans : "Toledano a passé quelque temps en Russie et c'est un partisan de Trotsky".³⁵

Les lecteurs de *Time*, du *Herald Tribune* et des dépêches d'A.P. auraient au moins suspecté la fausseté visible de cette affirmation. Mais le *Daily News* sauta sur le compte rendu non étayé de Henry Allen pour étayer sa propre thèse, que Trotsky était l'architecte des expropriations pétrolières de

Cárdenas. Avant la publication du texte d'Allen, un éditorial de *News* avait exprimé des soupçons sur "la coïncidence frappante" entre la présence de Trotsky et l'expropriation de Cárdenas. Puis le journal faisait des réserves : "Cárdenas ne s'est pas fait de bien en s'emparant de ces possessions pétrolières, que ce soit lui ou Trotsky qui aient imaginé la saisie".³⁶

Quand, quelques mois plus tard, Cárdenas annonça qu'il avait vendu du pétrole à l'Allemagne, *News* abandonna toute prudence. "Nous pensions, comme nous l'avons dit auparavant, que Léon Trotsky [...] est derrière tout ça".³⁷ Le mois suivant, le journal essayait dans des articles d'étayer ce qu'il avait déclaré dans ses éditoriaux. Dans la première d'une série en trois parties sur le Mexique titrées "Anarchie, les Rouges gouvernent le Mexique, l'Enquête montre" (l'enquête étant le reportage), le correspondant Fred Pasley observait sombrement : "Assis dans le fond de la scène, presque dans l'ombre du Capitole même, la fugitive figure de Léon Trotsky, exilé de la Russie stalinienne, le Mickey Mouse de l'intrigue internationale".³⁸

La troisième histoire de Pasley, la dernière, reproduisait les réponses écrites de Trotsky aux questions du reporter. Il citait Allen comme une source de ce que Trotsky était le cerveau, non seulement derrière Cárdenas, mais derrière Lombardo Toledano. "Mon curieux "partisan" répète systématiquement dans ses discours et articles que je prépare le renversement du gouvernement du général Cárdenas, écrivait Trotsky. Il disait en outre :

"Le programme de la IVe Internationale, que je soutiens, est très éloigné de celui du gouvernement mexicain. Le *News* n'a pas essayé de réfuter Trotsky. Il a présenté ses réponses sous un titre sceptique : "Cárdenas ? Jamais rencontré", insiste Trotsky. Et Pasley préfaçait questions et réponses avec un compte rendu indigné de la façon dont l'avaient traité Trotsky et ses collaborateurs. "Il a refusé une interview personnelle. Il ne le fait pas. Le Mickey Mouse de l'intrigue internationale n'a pas confiance dans la presse".³⁹

Au moins l'une des interviews que Trotsky a données à d'autres journaux semble avoir été d'ordre traditionnel, parlée. Même l'ex-gouverneur Allen a raconté avoir parlé brièvement avec Trotsky en se glissant dans un groupe d'Américains assistant à une conférence de Trotsky.

En tout cas, d'autres journaux n'ont pas considéré leurs soupçons contre Trotsky et Cárdenas comme suffisants pour lancer des accusations contre eux de conspiration pour amener au Mexique et finalement aux Etats-Unis le socialisme soviétique.

Une année après les séries du *Daily News*, le *New York Times* rapporta qu'un groupe de membres du P.C. mexicain étaient l'objet d'une enquête pour trotskysme. l'article relevait que Trotsky lui-même ne jouait aucun rôle dans ce conflit : "Il a toujours scrupuleusement évité de se mêler à la politique intérieure mexicaine".⁴⁰

En comparaison de l'approche du *News*, l'école des simples faits du journalisme brille. Une autre de ses limites apparaît pourtant quand l'expropriation pétrolière de Cárdenas a donné naissance à la peur d'une nouvelle révolution mexicaine.

Le *Baltimore Sun*, de son bureau de Washington, a rapporté le témoignage d'un enquêteur de la commission du congrès qui assurait que Trotsky était allié aux fascistes mexicains. Eux-mêmes conspiraient avec les nazis américains pour renverser les Etats-Unis. "Trotsky est derrière les mouvements des Chemises vertes", assurait l'enquêteur John C. Metcalfe en citant une source à lui à propos d'une organisation fasciste mexicaine : "Les Chemises vertes du Mexique ont environ 100 000 membres et se préparent à une révolution. Les troubles vont bientôt éclater. Après cela, viendront les troubles aux Etats-Unis".⁴¹

L'incapacité des journaux à rendre compte intelligemment de la politique de Trotsky peut avoir contribué à la création d'un climat où des absurdités comme le témoignage de Metcalfe ont pu être rapportées de façon non critique. En 1940, un sénateur Lee, de l'Oklahoma, déclara que les Etats-Unis devaient prendre garde à la subversion au Mexique. "Je ne crois pas que ce soit par hasard que Trotsky se trouve au Mexique", dit Lee. "C'est absurde. Staline n'exile pas ses ennemis politiques, il les liquide".⁴²

Deux mois plus tard, Cesar Ortiz, rédacteur en chef étranger du journal de la C.T.M., *EL Popular*, dit à un groupe d'enseignants américains que Trotsky était allié avec un opposant de droite, le général Juan Andrew Almazán.⁴³ L'article révèle une ombre de scepticisme de la part du reporter qui écrit qu'une partie de l'auditoire d'Ortiz ont été "étonnés" et ont "exprimé leur surprise" devant ces accusations. Mais ce n'était que la seule suggestion concernant le caractère suspect des déclarations d'Ortiz.

A ce moment en tout cas, la compétence en matière de rapports de police devenait de plus en plus importante dans la couverture de Trotsky. En mai, les journalistes américains couvrirent l'attaque à la mitrailleuse contre la maison de Trotsky, couvrant tous les angles. Le *New York Times* relevait que les attaquants avaient tiré pendant cinq minutes sans interruption, tirant quelques 300 balles dans la maison. Le journal citait Trotsky rejetant la responsabilité de l'attaque sur Staline.⁴⁴ L'Associated Press rapportait qu'une organisation de droite avait utilisé l'attaque pour épauler sa revendication de l'expulsion de Trotsky sur la base de danger qu'il provoquait.⁴⁵ Dans les semaines suivantes, les journaux rapportèrent les progrès de l'enquête de police et la découverte du corps de Bob Sheldon Harte, l'un des gardes de Trotsky.

Tandis que les reporters s'activaient à suivre l'attaque, Trotsky faisait lui-même la couverture politique. Trois jours avant que les forces de Hitler attaquent l'Union soviétique, le *New York Times* publia ce qui semble avoir été le dernier article de presse américain de Trotsky :

"En dépit des conquêtes territoriales du Kremlin, la position internationale de l'U.R.S.S. est aggravée à l'extrême [...] Les victoires allemandes à l'Ouest ne sont que la préparation à un mouvement gigantesque vers l'Est".⁴⁶

L'assassinat de Trotsky fut une grosse histoire pour les journaux des E.U. En l'absence d'une preuve définitive, la plupart des reporters ont eu tendance à accréditer la version de Trotsky mourant que Staline avait commandé son meurtre. L'Associated Press a inclus l'accusation dans le titre de son récit de la mort de Trotsky.⁴⁷

Il y avait là assez d'action, de mystère et d'intrigue pour conserver l'intérêt des journaux pendant des semaines. En plus du reste, comme le soulignait l'inimitable *Daily News*, il y avait "une belle blonde de Brooklyn, exacte occupation non définie".⁴⁸ Ce journal faisait allusion à Sylvia Ageloff, que l'assassin avait séduite pour se faciliter l'entrée dans la maison Trotsky.

La police mexicaine, dans les jours qui suivirent le meurtre, insistait sur le fait qu'elle l'avait aidé.⁴⁹ En même temps le Département d'Etat interdisait aux trotskystes américains d'amener aux Etats-Unis le corps de Trotsky pour une cérémonie.⁵⁰

Les journaux essayèrent avec énergie de couvrir les moindres recoins du meurtre de Trotsky. Pourtant ils ne firent à sa mort guère plus ce qu'ils avaient fait de son vivant pour explorer le conflit politique qui avait conduit à son assassinat.

La nécrologie de l'Associated Press faisait référence sans explication aux "ennemis" de Trotsky dans le gouvernement soviétique. Trotsky, disait l'A.P. "avait été en conflit" avec Staline avant d'être renvoyé de tous ses postes gouvernementaux.⁵¹

Le *Daily News* essayait, à sa manière, d'écrire sur la politique de Trotsky. Il utilisait simplement sa mort pour brandir une fois de plus sa théorie sur son rôle au Mexique.

"Nous sommes enclins à douter que Trotsky se soit arrêté de comploter après sa venue au Mexique" [...] Nous sommes aussi enclins à douter qu'il n'ait pris aucune part à l'application du programme diaboliquement intelligent du président Cárdenas".⁵²

Time Magazine au moins consacra deux phrases aux origines du conflit Trotsky-Staline : "Trotsky croyait encore que la révolte des ouvriers l'emporterait. La force de cette illusion a fait de lui un homme plus grand que Joseph Staline". Au bout du compte, dit *Time*, on se souviendra de Trotsky comme d'un écrivain, non d'un dirigeant politique. "La communauté déclinante des esprits civilisés a seulement réalisé qu'elle avait perdu l'un des maîtres de la prose de son temps".⁵³

Time semblait déclarer comme une politique une tendance qui marqua presque toute la couverture de Trotsky, vivant ou mort, dans la presse sérieuse, une catégorie qui exclut le *New York Daily News* et le *Topeka State*

Journal. D'autres journaux ou revues ont publié des histoires sur presque tout ce qui concernait Trotsky. C'étaient des articles sur les dangers qui le menaçaient, sur ses déclarations et discours, son environnement, sa prose. Certaines étaient valables et toutes se combinaient pour une excellente couverture des événements de l'exil de Trotsky. Presque tous les angles étaient couverts, en fait, sauf les origines de l'exil de Trotsky. Aucun journal ni revue ne publia grand chose sur la politique de Trotsky.

NOTES

1. *Associated Press*, 23 août 1940.
2. *Time Magazine*, 9 septembre 1940.
3. *Time Magazine*, 7 octobre 1940.
4. *Detroit News*, 25 avril 1938.
5. *United Press*, 9 janvier 1938.
6. *Chicago Daily Tribune*, 17 juin 1937.
7. *New York Times*, 6 décembre 1936.
8. *New York Daily News*, 29 octobre 1938.
9. *Chicago Daily Tribune*, 20 juin 1937.
10. *New York Daily News*, 26 janvier 1937.
11. *New York Times*, 15 janvier 1938.
12. *New York Daily News*, 3 janvier 1937.
13. *New York Times*, 11 janvier 1937.
14. *ibid.*
15. *New York Herald Tribune*, 11 janvier 1937.
16. *New York Times*, 16 janvier 1937.
17. *New York Times*, 14 février 1937.
18. *New York Times*, 13 janvier 1937.
19. *Associated Press*, 7 février 1937.
20. *New York Times*, 16 février 1937.
21. *United Press*, 8 avril 1937.
22. *Chicago Daily Tribune*, 11 avril 1937.
23. *Chicago Daily Tribune*, 9 avril 1937.
24. *Chicago Daily Tribune*, 13 avril 1937, 14 avril 1937.
25. *Chicago Daily Tribune*, 17 juin 1937, 20 juin 1937, 18 juillet 1937.
26. *New York Times*, 30 septembre 1937.
27. *New York Times*, 4 avril 1938.
28. *New York Times*, 15 janvier 1938.
29. *New York Daily News*, 14 décembre 1937.
30. *New York Herald Tribune*, 15 janvier 1938.
31. *Baltimore Sun*, 9 décembre 1939.
32. *United Press*, 9 janvier 1938.
33. *Time Magazine*, 2 septembre 1940.
34. *Topeka State Journal*, 29 août 1938. Reproduit dans le *New York Herald Tribune*, 29 août 1938.
35. *ibid.*
36. *New York Daily News*, 3 mai 1938.
37. *New York Daily News*, 10 décembre 1938.
38. *New York Daily News*, 6 janvier 1939.
39. *New York Daily News*, 8 janvier 1939.
40. *New York Times*, 26 janvier 1940.

41. *Baltimore Sun*, 8 octobre 1938.
42. *Associated Press*, 9 mai 1940.
43. *New York Herald Tribune*, 25 juillet 1940.
44. *New York Times*, 25 mai 1940.
45. *Associated Press*, 29 mai 1940.
46. *New York Times*, 19 juin 1940.
47. *Associated Press*, 22 août 1940.
48. *New York Daily News*, 22 août 1940.
49. *New York Times*, 23 août 1940.
50. *Chicago Daily Tribune*, 25 août 1940 ; *New York Times*, 26 août 1940.
51. *Associated Press*, 22 août 1940.
52. *New York Daily News*, 22 août 1940.
53. *Time Magazine*, 2 septembre 1940.

Milton Alvin

Trotskyiste aux Etats-Unis

Milton Genecin, plus connu sous son pseudonyme littéraire de militant de Milton Alvin, a confié aux Cahiers Léon Trotsky deux chapitres de ses mémoires, encore inédits. Né en Russie, en 1908, émigré aux Etats-Unis avec ses parents en 1913, il habita successivement Louisville, puis Minneapolis avant de rejoindre New York en 1919. Il fit des études secondaires et n'avait guère plus de vingt ans quand il trouva son premier emploi permanent important comme administrateur général d'une maison de change très importante. C'est en 1929 qu'il commença à se poser les premières questions concernant la société et la politique. De la réflexion, il passa à la lecture. Laissons-lui la parole dans un texte où nous n'avons pratiqué, pour des raisons de clarté, que de petites coupures.

Je me décidai à faire quelque chose pour les idées politiques que je venais récemment d'acquérir. J'étais tombé sur l'*Histoire de la Révolution russe* en trois volumes, qui m'avait fait une grosse impression. Les staliniens que je connaissais me traitaient parfois de "trotskard" quand nous discutons politique. Mais je n'avais pas la moindre idée de ce qu'ils voulaient dire.

Pourtant, après avoir lu les livres de Trotsky, je décidai que j'étais réellement "trotskyiste", sinon "trotskard". Je décidai de voir un peu ce qu'étaient les trotskystes, mais je n'avais aucune idée de l'endroit où les trouver. Mon frère connaissait deux gars de son école qui étaient membres de la Young People's Socialist League, l'organisation de jeunesse du Socialist Party. Il les amena chez nous pour que je parle avec eux. Ils me dirent que les trotskystes allaient rejoindre le Socialist Party et que, si je voulais les rencontrer, c'était ce que je devais faire aussi. Je ne me souviens pas d'avoir demandé pourquoi les trotskystes rejoignaient le P.S. Ils m'ont indiqué où aller pour adhérer et, peu de temps après, j'allai à une réunion de leur branche de Washington Heights qui était située à Amsterdam Avenue et 155e rue.

L'organisateur me souhaita la bienvenue et m'invita à rester pour la réunion. Il m'expliqua que, pour adhérer, je devais aller au bureau de ville

où ils auraient une entrevue avec moi et me feraient entrer. Il ne prévoyait aucune difficulté. L'après-midi du samedi suivant, je me rendis au bureau de ville, situé près d'Union Square et on me fit entrer dans un bureau. Un homme me posa un certain nombre de questions. Il me demanda si j'en savais beaucoup sur le socialisme et je dus admettre que mes connaissances étaient maigres. En réponse à la question sur les lectures que j'avais faites, je mentionnai le livre de Trotsky. Je ne pus pas m'empêcher de relever une certaine réaction, comme une brève hésitation de celui qui m'interrogeait, mais je n'avais aucune idée de ce qui se passait, notamment entre les trotskystes et le Socialist Party. J'étais tout à fait un "bleu".

Néanmoins, après quelques instants de conversation supplémentaire, je fus admis dans le Socialist Party et une carte d'adhérent fut établie à mon nom. Je fus affecté à la branche de Washington Heights. On était en novembre 1935. Je ne me doutais absolument pas que les dirigeants du P.S. avaient quelque appréhension concernant l'entrée prochaine des trotskystes dans leur parti. C'était la raison de l'hésitation momentanée de la part du responsable avec qui je parlais. Il pensa probablement que je faisais peut-être partie d'un contingent d'avant-garde qui cherchait à pénétrer dans le parti.

Je l'ignorais alors, mais les trotskystes étaient au milieu d'un vif combat intérieur sur la question de l'entrée dans le P.S. Il dura plusieurs mois et, quand une majorité se prononça pour l'entrée, une minorité qui y était opposée fit scission.¹ Mais je ne remarquai tout cela que des années plus tard. En réalité, les trotskystes entrèrent dans le Socialist Party en juin 1936, environ sept à huit mois après que j'eus rejoint ce parti à leur recherche. Une dizaine environ vinrent dans notre branche et je me souviens bien du premier soir où ils assistèrent à une réunion.

Ils devinrent immédiatement actifs dans le travail qui consistait essentiellement à tenir des meetings dans la rue, à vendre le journal du P.S., *The Call*, tenir les forums, etc. Je participais à ces activités. Les trotskystes étaient plutôt distants ; ils n'essayaient pas de me parler ou de m'inviter à partir avec eux après les réunions. Dans la période précédant leur arrivée, les autres membres du P.S. découvrirent que je savais me tenir à une table de jeu, et nous jouions une heure ou deux après les réunions. Dans ce domaine, c'était moi qui étais l'enseignant. Brendan Sexton, un membre de notre branche qui devint plus tard directeur de l'éducation au syndicat de l'automobile U.A.W., jouait avec nous.

Des années plus tard, j'appris que les trotskystes avaient été mis en garde par leurs dirigeants, lors de leur entrée dans le P.S., de ne pas sauter sur ses membres pour les convaincre des idées trotskystes, mais d'établir d'abord eux-mêmes qu'ils étaient les meilleurs constructeurs du parti. Cela expliquait leur flegme.

Mes six ou sept premiers mois comme membre d'une organisation socialiste n'ont pas été très fructueux. La branche du parti socialiste à laquelle

le j'appartenais n'avait pas de cours, ne recommandait aucune lecture en dehors de l'hebdo du parti et, de façon générale, négligeait l'éducation de ses membres. Ils n'avaient pas de maison d'édition et ne sortaient que peu de littérature. C'était surprenant, car la gauche du parti, à part les trotskystes qui n'étaient pas encore arrivés, se considéraient comme très radicaux, citaient quelquefois Lénine dans leurs conversations privées, et regardaient de haut le parti communiste en train de tourner brutalement à droite vers le Front populaire et la collaboration de classe avec les partis capitalistes.

Dans les derniers mois de 1935 et jusqu'en juin 1936, j'ai très peu appris, sauf la manière de tenir des réunions et peut-être une ou deux autres choses relativement sans importance. Et j'avais soif d'apprendre. Cette situation prit fin brusquement après l'arrivée des trotskystes. Ils étaient à peine arrivés dans le parti que la guerre civile éclata en Espagne. Cet événement attira l'attention et le soutien de radicaux partout, mais il n'y avait pas d'accord sur ce qu'il fallait exactement soutenir.

Le gouvernement loyaliste d'Espagne consistait en une coalition de politiciens capitalistes, le parti socialiste réformiste, diverses organisations anarchistes et le parti communiste. Beaucoup, dans le P.S. des E.U., voulaient soutenir politiquement ce gouvernement contre les fascistes. Mais les trotskystes ne lui accordaient de soutien que matériel et expliquaient que c'était une erreur de soutenir politiquement le bloc loyaliste, car il était pour le maintien du capitalisme et prendrait des mesures pour frapper le soulèvement ouvrier et paysan.

Au début de la guerre, c'étaient les organisations ouvrières qui s'étaient réunies pour s'opposer à Franco, avaient levé des bataillons armés, désarmé les troupes hostiles, pris leurs armes et arrêté les fascistes. Peu après, le gouvernement loyaliste commença à placer ces soldats sous son contrôle, à restituer les usines et autres entreprises saisies aux capitalistes et à annuler la saisie, par les paysans, de terres appartenant aux riches propriétaires. Ces mesures contre-révolutionnaires ne pouvaient être réalisées qu'avec le soutien et l'aide des socialistes réformistes, des anarchistes et des stalinien.

La guerre civile en Espagne éclipsa tous les autres développements internationaux et provoqua bien des discussions dans notre branche du P.S. Il y avait des divergences. Les trotskystes défendaient leur position de donner un soutien matériel aux forces antifascistes contre les idées des droitiers, dirigés par Norman Thomas² et un autre groupe qui s'appelait "Clartistes",³ entre les deux. Les deux derniers soutenaient politiquement le gouvernement loyaliste, plus ou moins. La plupart des débats sur la question espagnole étaient conduits à l'extérieur des réunions formelles de branche car les dirigeants du P.S. n'encourageaient pas les discussions dans le parti.

Mais en quelques occasions la question était soulevée dans la branche et discutée ouvertement. Je ne pris pas part aux discussions car je n'avais

pas d'expérience d'orateur et ne savais pas trop pour commencer. Dans les dernières années, j'ai appris que la première règle pour parler en public avec succès était de savoir ce dont on parlait. Peut-être est-ce mon instinct qui me dit de garder le silence tant que je n'en savais pas plus.

La branche tenait une réunion de travail toutes les deux semaines et les autres un forum ouvert, d'habitude avec un orateur invité. Dans une telle occasion, nous avons entendu un hôte qui était allé en Espagne pour voir de lui-même la situation exacte. C'était une figure dirigeante dans le P.S. et une sorte de dirigeant syndical. Son discours était un désastre en ce qui concernait les trotskystes. Il soutenait inconditionnellement le gouvernement loyaliste du Front populaire qui savait la révolution et affaiblissait ainsi la lutte contre les fascistes.

A la réunion de branche suivante, les trotskystes posèrent la question. Cela se passait plusieurs mois après le début de la guerre et alors qu'on pouvait voir clairement les principales tendances politiques en Espagne. Les trotskystes disaient que la ligne de l'orateur n'était pas celle du P.S. aux Etats-Unis. Il y eut une âpre discussion. Les Clartistes, qui n'hésitaient pas à citer Lénine et prendre des positions gauchistes, jouèrent un triste rôle pendant cet incident et s'effondrèrent sous les coups de la droite. En fait, le parti socialiste avait sur la guerre d'Espagne une position plutôt ambiguë. Lors du vote, je me rangeai du côté des trotskystes. Cela arriva souvent sur diverses questions. Mais, même voyant que je les soutenais, ils n'essayèrent pas de me contacter.

A peu près à cette époque, je fus abordé par un membre de la branche nommé Jimmie Lipsig, qui était secrétaire du parti pour l'Etat. Il éditait une revue qui paraissait de façon intermittente et traitait de diverses questions politiques. J'avais peu d'expérience dans le domaine de la rédaction. J'envoyais de temps en temps une lettre au *New York Evening Post*, alors du parti républicain et très conservateur, ils en publièrent quelques-unes sans doute pour équilibrer les autres idées exprimées dans le journal ailleurs. Cela m'encouragea à essayer de devenir journaliste. [...] Lipsig me demanda si j'aimerais écrire pour sa revue. Je dis que je le voulais bien et il me donna des matériaux qu'il avait réunis sur les conditions des ouvriers dans la W.P.A.⁴ J'examinai ces matériaux et me mis au travail. Avec l'aide de Lipsig, nous arrivâmes à faire un article. Je me souviens que les conditions des ouvriers étaient déplorables. L'article fut publié dans la revue, tout un numéro consacré à cet unique sujet.

Lipsig me demanda alors si j'étais prêt pour une mission différente et bien plus importante. Je dis que je l'étais. Il me donna des matériaux et des conseils pour trouver plus d'éléments sur la question que nous allions traiter. C'était la question des rapports du travail chez Henry Ford. En ce temps, les ouvriers de l'industrie de l'automobile luttèrent encore pour s'organiser. C'était une année environ avant les grèves sur le tas historiques de Flint chez General Motors et quatre ou cinq ans avant que Ford soit orga-

nisé. Lipsig me dit de prendre mon temps là-dessus, six mois ou un an s'il fallait, et qu'il espérait qu'on pourrait là-dessus faire un livre. Je me mis au travail tout de suite.

Les choses continuèrent ainsi dans le P.S. sans nouveaux problèmes à ma connaissance. Au printemps de 1937, le parti convoqua une conférence nationale. Les délégués devaient être élus par les branches proportionnellement aux adhérents. Mais les trotskystes étaient exclus des listes de délégués, car ils étaient depuis moins d'un an dans le parti. Une clause statutaire exigeait une adhésion depuis un an pour être délégué. La conférence n'était pas censée se tenir à cette étape d'après les statuts et on croyait généralement qu'on l'avait convoquée pour écarter les trotskystes et leur rogner les ailes, parce qu'ils progressaient dans l'Y.P.S.L. et le parti.

C'est dans l'élection des délégués que j'appris pour la première fois une leçon que ce qu'on appelle "le vote des cimetières" dans les cercles radicaux.⁵ La nuit du vote, je vins à la réunion et fus ahuri du spectacle qui m'accueillit. Tous les sièges étaient pris et des gens, dont je ne connaissais pas 90%, étaient alignés tout au long des murs sur deux ou trois rangs. Il y avait environ 200 personnes dans une salle qui en voyait environ 30-35 lors des réunions.

Quand je demandai ce qui se passait, on me répondit que c'étaient des membres vivant dans le secteur mais qui ne venaient pas régulièrement aux réunions. Mais ils étaient venus en force pour l'élection de délégués, car il y avait lutte entre le groupe dominant, la tendance Thomas-Altman et les Clartistes. Jack Altman⁶ était le dirigeant du P.S. à New York et Norman Thomas le dirigeant national souvent candidat à la présidence. Les Clartistes étaient dirigés par des jeunes, Gus Tyler et Herbert Zam,⁷ le dernier originaire du parti communiste.

Mon souvenir des résultats du vote [...] est que le groupe Altman Thomas eut la majorité des délégués. Ce fut réalisé avec l'aide des voix des éléments du cimetière qui n'étaient venus que dans ce but. Je me souviens qu'il y avait parmi eux le chef du syndicat des enseignants de New York, Francis Hendly, un stalinien infiltré, qui n'était pas le seul. Il y avait aussi un avocat dont on me dit qu'il avait été actif dans l'affaire des gars de Scottsboro.⁸ Il s'appelait Morris Shapiro. Le gros des autres étaient surtout des droitiers. La leçon, c'est que des membres totalement inactifs peuvent dominer une organisation et imposer leur volonté à une minorité qui constituent le parti réel. Cela ne devrait pas être permis.

Au congrès, où les trotskystes n'avaient même pas un seul délégué, la droite arriva à réviser même les conditions d'entrée pas trop mauvaises que Thomas avait promises aux entristes en négociant avant leur entrée. Thomas viola ses promesses, faites juste avant le congrès, de ne pas toucher *Socialist Appeal*, la publication de tendance trotskyste qui était publiée conformément à une longue tradition du parti. Une motion présentée par Thomas fit interdire toutes les publications de tendance.

On décida aussi que les questions controversées ne seraient pas débattues dans les branches, sauf permission de la direction. La règle du bâillon plaçait dans une camisole de force ceux qui avaient des opinions différentes de la direction. Cette règle était destinée à empêcher les trotskystes d'exprimer leurs idées et déchira la promesse qu'on leur avait faite avant leur entrée.

Les développements, nombreux, arrivèrent désormais vite. Les tentatives pour faire taire les critiques dans le parti, dirigées exclusivement contre les trotskystes, furent énergiquement combattues avec un certain succès. Les trotskystes durent renoncer à publier *Socialist Appeal* et le remplacer par des lettres sur papier pelure, dactylographiées, copiées et distribuées. Ils purent au moins garder le contact avec ce qui se passait. J'ignorais tout cela.

Les dirigeants du parti continuaient à écraser les droits démocratiques qui subsistaient. A l'été, il devint évident qu'on ne pouvait pas régler les divergences sur l'Espagne. En outre, il apparut un nouveau problème, plus proche. Une élection pour la mairie de New York approchait et traditionnellement Norman Thomas était le candidat du parti. Mais il refusa et demanda qu'on soutienne Fiorello LaGuardia,⁹ candidat d'une coalition arc-en-ciel qui allait des staliniens au Parti Républicain dont il était membre. Bien entendu, les trotskystes s'opposèrent véhémentement à cette capitulation ouverte devant la collaboration de classe avec les capitalistes.

Les dirigeants du P.S. organisèrent un meeting de tout le parti de New York pour exprimer les divergences. Il y vint au moins 2000 personnes. Tous les dirigeants des fractions étaient là. C'est là que je vis pour la première fois James P. Cannon ¹⁰: depuis un an environ, il travaillait dans l'organisation de Californie du P.S. et venait juste de revenir à New York. Ce fut une réunion très agitée et je l'ai racontée ailleurs.¹¹

Mon éducation comme socialiste révolutionnaire ne faisait alors que commencer. Après cette réunion, je vis une dizaine de trotskystes réunis autour d'une longue table dans un restaurant, où je venais, avec d'autres, manger un morceau. Je ne le savais pas alors, mais c'est là qu'ils prirent ou confirmèrent leur décision de quitter le P.S. Les trotskystes de la branche ne m'avaient toujours pas abordé.

C'est peu de temps après que le P.S. commença à publier de longues listes de trotskystes déclarés mis en dehors du parti pour avoir violé la loi du bâillon. C'était au début de l'été 1937. A la dernière réunion à laquelle j'assistai, quand fut mise au vote une motion pour approuver les exclusions, je votai contre, avec les trotskystes. Nous fûmes déclarés exclus aussi et la réunion fut ajournée. C'est là que les trotskystes vinrent vers moi pour la première fois. Leur dirigeant, un médecin, me dit qu'ils avaient remarqué que j'avais tout le temps voté avec eux et me demanda si j'aimerais assister à une réunion de leur groupe qui se tenait chez lui. J'acceptai.

Il y eut des comptes rendus retraçant les derniers développements. Il semblait que les trotskystes avaient doublé numériquement durant la période de presque une année qu'ils étaient dans le P.S. et l'Y.P.S.L. Ils disaient qu'ils avaient la majorité dans cette dernière. J'étais la seule recrue dans notre branche, ils m'avaient gagné des mois avant d'arriver mais ils ne le savaient pas.

D'autres comptes rendus indiquaient que les exclus allaient fonder leur propre organisation nationale et l'appelaient pour le moment "Branches de gauche du parti socialiste" ou "Branches exclues" ou un autre nom bizarre. On décida de chercher un local. Puis on demanda des fonds pour réaliser ces plans ambitieux y compris la publication d'un journal qui s'appellerait *Socialist Appeal*. Je donnai 35 dollars et m'aperçut que j'avais été désigné comme trésorier de la branche. Nous avons trouvé un local à l'angle de l'avenue d'Amsterdam et de la 145e rue. Quelqu'un qui était en contact avec le P.S. apprit qu'ils abandonnaient la branche. Nous avons négocié pour acheter leurs meubles, une douzaine de chaises et deux bureaux, en plutôt médiocre état, comme le P.S. lui-même, qui nous coûtèrent six dollars.

Cette transaction symbolisait ce qui nous arrivait, au P.S. et à nous. Nous étions pleins d'énergie, pressés de nous lancer dans le travail politique libérés des restrictions du P.S. Eux, en revanche, étaient démoralisés et abandonnaient. L'exclusion des trotskystes en 1937 sonnait le glas du P.S. Il ne s'est jamais remis du coup qu'il s'était ainsi infligé et se liquida finalement sous la forme de quelques sectes impuissantes.

La période du milieu de l'été à la fin de l'année fut consacrée à la discussion d'avant congrès. Ce dernier devait se tenir pendant les congés de Nouvel An à Chicago. Comme une bonne moitié des nôtres étaient des néophytes dans le trotskysme, ce délai de quelques cinq mois leur servit à se familiariser avec le programme et les théories trotskystes et les divergences avec les uns et les autres.

Il y avait à New York périodiquement des réunions de tous les membres à l'échelle de la ville. On discutait beaucoup des positions théoriques et politiques fondamentales de notre tendance. Je trouvais que les réunions où on discutait de la question russe m'étaient très utiles pour mieux comprendre la révolution russe et où elle allait. Il y avait dans nos rangs des positions un peu différentes sur cette question. La grosse majorité pensait que l'Union soviétique était un Etat ouvrier dégénéré dans lequel la bureaucratie stalinienne avait usurpé le pouvoir et excluait les éléments prolétariens, et que les gouvernants étaient une couche économiquement privilégiée de la population. D'autres assuraient que l'Union soviétique n'était plus un Etat ouvrier d'aucune sorte ; certains disaient qu'il était fasciste. D'autres encore discutaient le caractère de classe de l'Etat. Je fus d'accord là-dessus avec la majorité.

D'autres questions importantes étaient traitées dans ces réunions en rapport avec la guerre civile espagnole ou les théories léninistes d'organi-

sation. Là aussi, il y avait des divergences. Certains objectaient à l'envoi de matériel ou toute sorte de soutien au gouvernement qui combattait Franco. Il y avait une petite minorité. Sur la question d'organisation, quelques dirigeants du parti prenaient des positions différentes de celle de la majorité sur le centralisme démocratique.

Aujourd'hui il existe encore pas mal de confusion sur cette question, à cause de la duplicité stalinienne. La théorie est vraiment très simple. Elle permet de prendre démocratiquement des décisions : une fois celle-ci prise à la majorité, il doit y avoir unité et centralisme dans son application. J'étais d'accord avec cette méthode d'organisation, mais certains la trouvaient trop restrictive et s'y opposaient ou, du moins, y faisaient des objections.

Notre branche commença ses activités comme la vente du journal dans les rues ou la tenue de meetings aux coins de rue, généralement une fois par semaine. A ces meetings, à un bloc de notre local, nous avons dû affronter des réactionnaires de l'American Legion qui interrompaient nos orateurs et menaçaient de briser nos réunions ; certains sentaient fortement l'alcool. Mais nous nous sommes défendus et avons continué. Il faut bien avouer que nous n'avons pas gagné grand monde dans cette période.

Mais la principale raison, ce n'étaient pas les légionnaires, c'était la force écrasante du P.C. qui était à 100 contre un. Il était dur d'entrer dans les organisations, car ils étaient assez forts pour nous chasser et ils l'ont fait souvent. Par exemple, la branche locale de l'organisation des chômeurs, l'Alliance ouvrière : nous y avons envoyé plusieurs des nôtres mais les dirigeants staliniens n'ont pas mis longtemps à découvrir que c'étaient des trotskystes et ils ont été rapidement exclus.

J'assistais régulièrement et avec passion aux réunions de discussion de ville. C'est là que j'ai appris mes premières leçons et j'en ai toujours été reconnaissant aux dirigeants du parti qui y parlaient. Parmi les orateurs les plus actifs, il y avait Max Shachtman,¹² un fondateur du mouvement trotskyste américain et qui apparaissait comme un de ses principaux dirigeants. J'ai beaucoup appris de lui. En outre, il était serviable de bien des façons. Quand nous avons inauguré notre local avec une fête, il a répondu à notre invitation et est venu avec sa femme Billy. Une autre fois, il a parlé de l'Union soviétique à une réunion publique que nous organisions. Il n'y avait pas grand monde à l'une et l'autre. En 1940, avec d'autres, il a quitté le parti.

Une des questions qui nous occupaient le plus dans ces jours, c'étaient les impostures des procès de Moscou. Le plus sensationnel commença en 1936, alors que nous étions encore dans le parti socialiste. Notre présence nous valut des liaisons qui gagnèrent des soutiens pour l'organisation du comité de défense de Trotsky et la commission d'enquête présidée par le Dr John Dewey,¹³ la personne la mieux indiquée alors pour occuper ce poste. La commission tint des audiences au Mexique pour permettre à Trotsky de donner sa version de l'histoire, ce que les bureaucrates du Kremlin lui refusaient. Il en sortit deux livres. Tout cela porta un rude

coup au stalinisme mondial en démontrant la nature frauduleuse des procès organisés à Moscou.

Bien que je ne fûs pas personnellement impliqué dans le travail du comité de défense de Trotsky, je parlai en public sur les procès de Moscou à un forum organisé par notre branche. C'était mon premier essai dans ce domaine. Il y avait quelques personnes du voisinage [...].

Pendant cette période, les deux ou trois premiers mois de notre existence indépendante, notre organisateur était le médecin cité plus haut, Oscar T. Il était capable et apprécié, mais il apparut vite qu'il ne pouvait conserver son poste et continuer en même temps d'exercer la médecine. On lui en demandait trop pour les soirées où il y avait des réunions ou autres activités du parti. Il demanda à être remplacé.

Les camarades me pressèrent de prendre le poste. Personne d'autre ne pouvait ni ne voulait et c'est contre mon gré que je me suis retrouvé organisateur. J'étais très neuf et inexpérimenté et j'ai dit franchement aux camarades que je ne pensais pas pouvoir faire ce travail. Mais ils m'assurèrent de leur soutien et tout continua comme avant.

Quand vint le moment d'élire des délégués au congrès de Chicago, le sentiment de la branche était de me déléguer : nous avions droit à un seul délégué car la branche tout entière comptait environ une dizaine de gens. Mais je ne puis y aller et un autre me représenta [...] Si j'avais été délégué, j'aurais dû payer mes propres dépenses à Chicago et c'était alors au-dessus de mes moyens. Au congrès, les idées de la majorité sur les questions russe, espagnole et d'organisation l'emportèrent facilement. Quelques opposants, généralement des sectaires, quittèrent le parti, mais peu nombreux.

Dans la période d'après congrès se produisirent de nouveaux développements. Notre parti adopta le nom de Socialist Workers Party et abandonna toute tentative explicite ou implicite pour revenir dans le parti socialiste comme tendance des branches de gauche. Quand nous avons été exclus l'été précédent, nous nous étions organisés à New York City avec des branches là où nous avions des membres : il y avait donc beaucoup de branches locales avec peu de membres. Washington Heights en était avec environ douze membres seulement.

Peu après ou juste avant le congrès national, il eut un congrès de la ville de New York avec des délégués élus par les branches : j'y représentai Washington Heights. Je me souviens de l'impression favorable que me fit la qualité des délégués, dont presque tous montraient en parlant qu'ils avaient une bonne connaissance de la politique révolutionnaire. Mais l'un d'entre eux m'impressionna plus que les autres et c'était Sam Gordon.¹⁴ Je ne sais plus ce qu'il a dit, mais je me souviens que je l'ai aimé. Nous sommes devenus amis plus tard.

Un soir, avant le début de notre réunion de branche, deux responsables du comité de ville sont arrivés et ont demandé à parler avec moi. Je me souviens qu'il s'agissait d'Ernest McKinney, organisateur pour la ville, et Lyman

Payne.¹⁵ Ils m'ont parlé des conditions existant à New York à l'époque et que nos perspectives ne justifiaient pas le maintien de tant de branches, dont certaines petites et inefficaces. Ils expliquaient que c'était un héritage de notre séjour au P.S., à nos membres étaient éparpillés dans toute la ville selon l'endroit où ils habitaient et la proximité d'une branche. Ils disaient que le comité avait décidé de renforcer les branches en fusionnant les plus petites : on en aurait moins, mais elles seraient plus fortes. Je ne savais pas grand chose des autres branches, mais l'idée me paraissait bonne. Leur plan impliquait la liquidation de la branche de Washington Heights et le versement de ses membres dans la branche Upper West plus grande, alors située dans un agréable local sur Columbus Avenue, près de la 59e.

Je leur dis que ça me paraissait bien et leur demandai de rester pour la réunion et de rapporter là-dessus devant la branche. Ce qu'ils firent. Mais avant la réunion, ils me demandèrent aussi d'être l'organisateur de la nouvelle branche après la fusion. Mais elle devait avoir plus de cinquante membres et je leur dis que je ne me sentais pas qualifié pour tenir ce poste.

Comme ils insistaient, je leur demandai ce qu'il en était pour John Dwyer,¹⁶ l'organisateur d'alors. Je l'avais rencontré avec sa femme Frieda ; ils venaient de l'extérieur, étaient nouveaux. Les représentants du comité de ville me dirent qu'ils allaient au Bronx et qu'il valait mieux les y transférer.

Je supposai que ce changement était fait avec l'accord de John. Mais la véritable situation, c'était qu'il y avait des frictions entre lui et les dirigeants du parti de la ville. Sur quoi, je ne l'ai jamais su. En fait, j'ai découvert en 1941, pendant une conversation avec John, qu'on m'avait utilisé pour le relever de son poste d'organisateur. Mais je ne l'ai pas su à l'époque et j'ai marché avec le comité de ville, la branche aussi.

Nous sommes allés au local de ce qui était pour nous notre nouvelle branche. Il y a eu une élection des responsables et j'ai été élu organisateur. Nous avons un petit comité exécutif de cinq, je ne sais plus rien des autres. Je n'ai pas connu 90% des membres de la branche. J'étais mal à l'aise dans cette situation.

J'ai eu pas mal de problèmes comme nouvel organisateur de la plus grosse branche du parti avec des membres que je ne connaissais pas. Mais je me suis vite aperçu que les problèmes étaient plus grands encore qu'on pouvait s'y attendre dans ces circonstances. La majorité était des travailleurs en col blanc, de bureau etc. Beaucoup ne travaillaient pas du tout. Bien sûr, ils étaient soutenus par des membres de leur famille qui pouvaient les supporter. Il y avait peu d'ouvriers d'industrie et ils étaient employés dans des entreprises marginales et pas dans les industries de base.

A cette époque, le parti à New York expérimentait des branches faites de camarades de la même industrie ou du même domaine de travail. Nous avions une branche des enseignants, une branche des ouvriers de la confection, une de la restauration. Je ne souviens pas d'autres. Cette structure d'organisation peut avoir été utile pour garder des ouvriers qui pouvaient être

actifs dans les syndicats mais pas dans d'autres branches et celles-ci en souffraient. En tout cas, la composition sociale de ma branche n'était pas bonne.

Le travail quotidien n'était pas différent. Au début, je pensais qu'avec cinq fois plus de monde, nous pouvions faire beaucoup plus. Mais cela ne fut pas le cas : la plupart des membres résistaient devant le travail de la branche. Au début, je ne les connaissais pas, mais, avec le temps, aucune de mes tentatives de tout type, y compris quelques-unes pas trop polies, n'aboutit à obtenir du travail de ces membres. En réalité nous ne faisons pas plus de travail extérieur que n'en avait fait la petite branche de Washington Heights.

Nous tentions de tenir des meetings de coins de rue dans le voisinage mais ils n'attiraient guère une attention favorable. Nous avons changé de place et sommes allés plus haut, entre la 181e et l'avenue Saint-Nicolas. C'était en 1939, la raison principale en était l'activité des partisans du père Coughlin¹⁷ qui faisaient autour de New York des campagnes très agressives. Coughlin, qu'on appelait "le prêtre de la radio", avait une émission hebdomadaire sur une chaîne de radio. Il publiait un journal habile appelé *Social Justice* et avait pas mal de partisans dans la ville. Il avait d'abord soutenu Roosevelt mais, à la fin des années trente, avait viré à droite et adopté un programme fasciste en particulier avec des articles empruntés directement à Hitler.

Les Coughlinistes se mettaient à trois ou quatre mètres les uns des autres le long de la 181e, vendant *Social Justice*. Ils étaient agressifs avec les acheteurs et les passants. Le quartier était très actif avec beaucoup de gens dans les rues. Nous placions nos hommes entre eux. Nous vendions une brochure de Joseph Hansen,¹⁸ *Le Père Coughlin, démagogue fasciste*, et notre journal. Ils avaient des hommes dans les voitures garées au tournant. Nous pensions que c'étaient leurs réserves en cas de bagarre. Nous ne pouvions nous offrir le luxe de voitures.

Nous tenions aussi des réunions dans la rue à la 180e et St-Nicolas, a un petit bloc du concours de ventes. Les coughlinistes venaient en force avec des sifflets, des cornes, des cloches et cherchaient à couvrir nos orateurs. Je dois avouer qu'ils y arrivaient. Ils nous auraient certainement chassé de la rue s'ils avaient su seulement combien nous étions peu nombreux. Nous nous tenions face à la tribune des orateurs et ils ne pouvaient pas savoir combien nous soutenaient dans la foule, plutôt importante d'habitude.

Une fois, je me souviens que nous n'étions qu'une dizaine face à la tribune. Notre orateur donnait toute sa voix mais on l'entendait à peine. Les coughlinistes étaient sortis en force se soir-là et étaient deux cents environ. Nous étions surclassés en nombre. Quelques policiers tournaient par là autour de la foule mais n'essayaient pas de faire taire les braillards : les coughlinistes faisaient un bruit à réveiller les morts [...] Ironiquement, les staliniens qui tenaient une réunion de l'autre côté et un peu plus bas se parlaient à eux-mêmes : il n'y avait que les leurs pour les écouter.

Je me rappelle ce soir-là parce que je croyais que les coughlinistes allaient attaquer la tribune mais ils ne l'ont pas fait, et j'ai terminé le meeting quand un de nos orateurs s'est arrêté. On a dit à nos gens de rester ensemble pour aller au métro et de se garder d'une attaque. Mais il n'y a rien eu. Quand j'ai vu que les camarades étaient repartis avec le matériel, je suis revenu à la rue et j'ai pris un autobus [...] ; à ma grande surprise il y avait là deux camarades qui prenaient l'air, qui avaient manqué le meeting et n'ont même pas demandé comment il s'était passé [...].

Nous avons plus de succès en vendant la brochure de Hansen [...]. Ces ventes étaient organisées dans toute la ville et toutes les branches y participaient.

J'ai remarqué que les camarades qui ne pouvaient ou ne voulaient pas prendre part à l'activité donnaient peu ou pas d'argent au parti en plus de leurs cotisations. [...] Mes exhortations aux réunions hebdomadaires de branche et dans des conversations personnelles ne donnaient rien de mieux. Le cœur de la branche était une pierre solide qu'on ne pouvait bouger. Mais ces mêmes camarades ne se gênaient pas pour donner leur opinion sur tout. Ils se réveillaient aux réunions et n'hésitaient pas à critiquer [...].

A une réunion de branche, j'ai subi une avalanche de critiques et même d'accusations parce que certains n'avaient pas aimé une petite fête tenue le samedi soir. Pour ma part, je pensais qu'elle avait été réussie, qu'il y avait du monde qu'on avait mangé et dansé et que tout le monde avait eu du bon temps. Après cette soirée, il devait venir des camarades pour tout nettoyer. C'était un vrai foutoir. Je fus le seul à venir et je passai la journée à tout remettre en ordre. De ce fait, je n'étais guère disposé à accepter des critiques [...] et nous avons eu un échange assez dur sur cette question apparemment sans importance. Mais c'était symptomatique du type de membres que nous avons, au moins en grande partie.

Ce que ces incidents et d'autres semblables révélaient, c'était la nature petite-bourgeoise de nombre des nôtres. Malheureusement, tous autant que nous étions n'avons pas fait suffisamment attention aux instances de Trotsky pour lier les membres de New York avec les ouvriers. Il proposa une fois que chaque membre, ou bien aille travailler en usine ou soit rattaché à un groupe déjà dans l'industrie. Il disait qu'il fallait suspendre pour six mois quiconque ne le ferait pas. Il semblait que c'était un remède trop dur pour notre maladie, mais il s'avéra que Trotsky avait raison car le parti payait finalement cher la médiocre composition sociale de ses membres à New York.

Nous fîmes un effort bref et pour nous inhabituel pour nouer des liens avec les ouvriers dans le quartier. Le syndicat des ouvriers du transport (T.W.U.) décida à New York une grève du métro. Elle n'avait pas encore commencé mais tous étaient concernés puisqu'elle pouvait bloquer la ville entière. Le local du syndicat était à quelques blocs du nôtre. Le syndicat était complètement contrôlé par les staliniens et son président et dirigeant à New York était Michael Quill.¹⁹ Il avait la réputation d'être un stalinien

enragé mais n'agissait pas officiellement comme membre du parti communiste. Sur les questions d'intérêt public, il menait toujours une politique semblable à celle des staliniens.

Nous décidâmes d'envoyer une délégation de trois personnes pour voir Quill et lui offrir notre aide dans la grève prochaine. Nous n'avions personne à New York qui appartint à ce syndicat. Bien entendu, nous comprenions que c'était un plan ambitieux et nous nous attendions à être rejetés et même insultés.

A l'heure dite, dans la soirée, deux camarades et moi allâmes au Transport Workers Hall. A l'extérieur, tournaient de nombreux hommes. Nous entrâmes dans le bâtiment, demandâmes où était le bureau du camarade Quill et nous y rendîmes. A l'extérieur, quelqu'un nous demanda ce que nous voulions et j'expliquai que vous voulions voir le camarade Quill pour quelques minutes seulement. Nous suivions les développements, expliquai-je, et voulions aider le syndicat.

L'homme qui nous avait arrêtés nous demanda d'attendre et entra dans le bureau. Il revint peu après et nous invita à entrer. Assis derrière un bureau, Quill semblait présider une réunion avec sept ou huit autres dispersés dans la pièce. Je le reconnus car j'avais vu des photos de lui dans les journaux. Il nous demanda ce qu'il pouvait faire pour nous.

Je me fis le porte-parole du groupe, expliquai que nous suivions attentivement le conflit, que nous étions une délégation du Socialist Workers Party et partisans fermes du syndicat. Je lui dis que nous avions un local à côté et que nous voulions aider le syndicat par tous les moyens. Avant qu'il ait pu réagir, j'avais dit aussi que nous pouvions fournir des piquets, faire des affiches, de la publicité et que nous étions disposés à aider à toute autre activité si le syndicat le voulait.

Ce serait être au-dessous de la vérité que de dire qu'il fut pris à l'improviste. Qu'il pensait probablement que le dernier endroit où chercher de l'aide, parmi les millions d'habitants de New York à l'extérieur du syndicat, était chez les trotskystes. Mais nous le lui offrions, ouvertement, dans son bureau, devant les autres. Nous agissions comme si c'était la chose la plus naturelle au monde pour nous d'agir ainsi et comme si nous avions l'habitude d'intervenir ainsi quand une grève éclatait.

Après un bref silence, il nous remercia pour notre offre. Il dit que les choses n'en étaient pas encore au point où il pouvait conclure des accords précis avec nous mais qu'il nous ferait connaître si nous pouvions faire quelque chose. Avec ça, le congé que nous attendions, nous dîmes bonsoir et partîmes. Nous n'avons jamais entendu parler de lui.

Il y avait eu beaucoup de mécontentement exprimé au sujet de l'organisateur de la ville, McKinney, surtout dans les couloirs. C'est souvent le cas avec les organisateurs, surtout quand le parti ne progresse pas. Mac était un camarade noir, plus vieux que les autres et avec de l'expérience dans l'organisation des chômeurs. C'était alors un domaine important de

travail. Le nombre de sans-emploi s'élevait de dix à vingt millions pendant les années trente.

L'organisation de New York avait sa part de chômeurs et beaucoup militaient dans l'Alliance ouvrière, le plus gros des groupes de chômeurs qui était contrôlé par les staliniens. Je ne peux me souvenir d'aucun autre camarade noir à New York, mais il y en a peut-être eu que je n'ai pas connus.

En écrivant sur Mc Kinney, je me souviens que la première personne noire que j'aie jamais connue, avec qui j'aie parlé, bu une tasse de café et eu d'autres contacts était un homme qui vivait à Harlem et appartenait à la branche de Washington Heights du parti socialiste, quand j'y étais. Il n'y avait pas de Noirs là où j'habitais, ni même dans les écoles où je suis allé et je ne peux me souvenir d'aucun à Wall Street ou du temps où je travaillais comme comptable. Dans l'industrie du vêtement, le quartier où je travaillais, il y avait des Noirs, mais je n'en connaissais pas. Il n'y en avait pas là où je travaillais. C'est là une indication de l'étendue de la ségrégation.

McKinney devint donc le deuxième Noir que je connus. Quand nous fûmes chassés du parti socialiste, le camarade noir que je connaissais ne vint pas avec nous et je perdis sa trace. Je me souvenais pourtant de lui et demandai à McKinney si nous ne devrions pas travailler un peu à Harlem pour y créer une branche. Sa réplique me saisit et mit brutalement fin à la discussion. Il dit : "On ne peut rien faire avec ces gens-là". J'étais réellement ahuri. En connaissant mieux McKinney, j'en arrivai à penser de lui ce que j'ai entendu dire des années plus tard à la télévision d'un autre Noir, "l'homme le plus blanc que j'aie connu". Mais je doute qu'il y ait eu beaucoup de Noirs qu'on pouvait décrire en ces termes à cette époque.

Nationalement, notre parti ne grandissait pas. C'était particulièrement évident à New York avec sa composition sociale médiocre et le manque de contact avec les ouvriers et les syndicats. Ma branche était la pire à cet égard. Au début de 1939, nous fîmes un congrès de ville. J'étais délégué de ma branche et fus élu au comité de présidence. Avant le congrès, on m'avait dit que notre organisateur de ville, McKinney, était transféré à Newark et qu'un autre camarade, Bert Cochran,²⁰ venait prendre sa place. Je ne connaissais pas Cochran. Il venait de la région de l'Ohio-Michigan avec une expérience dans les syndicats de l'automobile.

Au congrès, il y eut des critiques, mais elles furent en quelque sorte tuées puisque tout le monde savait que McKinney était transféré. Il y avait beaucoup de monde, les délégués étant assis à des tables et les visiteurs, membres du parti, mais pas délégués, assis au fond. Je me souviens que Cannon et Martin Abern,²¹ deux des trois fondateurs du trotskysme américain, étaient là.

Quelques camarades voulaient qu'Abern soit le nouvel organisateur et faisaient le tour des délégués. Mais Abern fit très vite savoir qu'il ne voulait pas du poste. Je ne savais pas alors qu'il y avait eu autrefois des conflits sévères entre partisans d'Abern et autres dans le parti. Je n'en pris conscience pour la première fois que pendant le conflit fractionnel de 1939-1940. Il n'y

avait rien sur l'histoire du parti à cette époque et les nouveaux venus relatifs comme moi étaient très ignorants de l'histoire de notre organisation sauf des bricoles apprises dans des conversations personnelles.

Finalement, nous arrivâmes à la dernière session, on allait élire le nouveau comité de ville. Je présidais. Au moment des candidatures et de la discussion, un homme se leva dans le coin des visiteurs et agita la main demandant à être reconnu. Je ne savais pas qui il était, aussi je le lui demandai. Il répondit de façon sarcastique qu'il était membre du comité national. Son attitude suggérait que j'aurais dû savoir qui il était. J'hésitai et me tournai vers le présidium pour demander ce que je devais faire. Ils me dirent que c'était Bert Cochran qui devait être le nouvel organisateur et que je devais lui donner la parole. Ce que je fis.

Mais j'étais certainement mal parti avec lui et cela me valut ultérieurement bien des difficultés. Il fit un discours sur ce qu'il pensait que l'organisation de New York devait faire. Mais tout ce dont je me souviens, c'est qu'il répétait qu'il ne voulait pas qu'on lui pose des questions ni être responsable pour tout timbre à deux cents. Dans ces bons vieux temps, les lettres de première classe coûtaient deux cents. Le discours de Cochran me fit une mauvaise impression. Mais je ne dis rien, car mon expérience sur les dirigeants autre que ceux de la ville était nulle. A ce congrès, je fus pour la première fois élu au comité de ville.

Comme membre du comité de ville, je devais assumer une tâche à l'échelle de la ville en plus de celles d'organisateur de branche. On me donna le travail d'organiser la vente de notre hebdomadaire *Socialist Appeal* et d'y faire le plus possible d'abonnements. A New York, à cette époque, tous les journaux étaient utilisés à des ventes de rues et il y avait relativement peu d'abonnements. Mes rapports avec le nouvel organisateur ne s'améliorèrent pas quand il eût pris ses fonctions. Il semblait même hostile et, comme je ne l'avais plus vu depuis le congrès, j'attribuai cela à mon hésitation à lui donner la parole à cette dernière session.

Je fis des plans pour que des camarades travaillent sur des listes de camarades de travail qu'on pourrait faire abonner. Je prévus de leur envoyer gratuitement cinq numéros de suite et de poursuivre avec une lettre demandant un abonnement, ou une visite si possible. J'estimai qu'un budget de 20 dollars couvrirait les dépenses de cette aventure.

Samedi après-midi était le seul moment où je pouvais arriver au bureau de ville assez tôt pour voir l'organisateur. Quand McKinney occupait ce poste, je n'avais pas de difficulté car on pouvait le voir à tout moment. Mais avec Cochran, il en allait autrement. S'il était dans son bureau, un "garde", Dale Edwards, qui avait plus de clés qu'un geôlier pendant à sa ceinture, me disait que Cochran était occupé et ne pouvait me voir. Après deux ou trois samedis, j'abandonnai tout effort et mis 20 dollars de ma poche sur le projet. Jusqu'à la fin, je ne pus mettre la question à l'ordre du jour de la réunion hebdomadaire du comité.

Cette tentative eut un succès modeste ; nous obtînmes quelques abonnements nouveaux, j'ai oublié combien. J'en rendis compte à une des réunions hebdomadaires. Cochran n'offrit pas de me rembourser pour mes dépenses et n'eut pas un mot sur ce qui avait été fait.

En février 1939, notre parti dirigea la plus grande action de masse de notre histoire à New York jusque là. Les nazis américains voulaient tenir un meeting à Madison Square Garden, le jour de l'anniversaire de la naissance de Washington. Ils avaient le soutien d'autres groupes fascistes, dont les coughlinistes. L'opinion publique fut outragée de cette tentative d'associer une bande aussi vile que les nazis avec un nom généralement vénéré par beaucoup d'Américains.

La presse avait fait à ce meeting une grande publicité. Nous décidâmes de tenir une ligne de piquets face à Madison Square Garden. Pour populariser cette initiative, nous avons imprimé et diffusé 50.000 exemplaires d'un tract appelant les New Yorkais à venir rallier les piquets. deux quotidiens, *Daily News* et *New York Telegramm* reproduisirent des fac-similes de notre tract, intégralement. Cela nous donnait une diffusion initiale de deux à trois millions. Nous obtînmes aussi pas mal d'une autre publicité. Les staliniens refusèrent de se joindre à nous comme le firent les autres groupes radicaux. Mais leurs membres, certains au moins, vinrent cette nuit-là.

Nos plans furent faits à une réunion des membres à l'échelle de la cité où Farrell Dobbs,²² dirigeant du parti et dirigeant du syndicat des camionneurs, donna quelques conseils. Il visitait New York à l'époque. Nous organisâmes nos rangs en groupes. Je commandais l'un d'entre eux, fait de membres de ma branche. Nous nous trouvâmes à notre local, peu éloigné, et avons marché jusqu'à la 8e avenue et la 50e rue où se trouvait le Garden. Il y avait une foule énorme et je perdis très vite toutes mes troupes qui s'évanouirent dans cette masse mouvante. Malheureusement, certains éléments de ma branche ne participèrent à ces événements que dans un café du bloc où la police obligea la foule à rester.

La mobilisation des policiers ; à pied, en moto, à cheval dans la rue, et les autres sur les toits des immeubles proches, équipés avec toute sorte d'armes y compris des mitrailleuses, fut la plus grande de l'histoire de New York. On ne nous permit pas de faire notre piquet en face du Garden et le mieux que nous pûmes faire fut de rester sur la 50e juste de l'autre côté de la rue de l'entrée au lieu du meeting.

Nous avons hissé sur nos épaules quelques camarades qui ont parlé à la foule : parmi eux Max Shachtman et James Burnham.²³ Abern était là et je me souviens que nous avons été presque poussés dans la vitre d'un magasin par des policiers à cheval. Ne pouvant briser la solide ligne de policiers sur la 8e avenue, nos dirigeants organisèrent un défilé dans un autre sens, le long de la 50e vers Broadway, le descendant jusqu'à la 42e et revenant par la 8e et, espérons nous, par l'avenue jusqu'à la 50e et l'entrée du Garden. La théorie était que nous pouvions passer les policiers dans

une rue large comme la 8e avenue ce que nous ne pouvions sur la 50e, plus étroite.

Le défilé commença bien, avec une partie de la foule qui y prenait part. Mais quand nous approchâmes du Garden, les policiers lancèrent un fort détachement à cheval qui nous repoussa. Nous revînmes alors à Times Square où Sam Gordon monta sur un taxi en stationnement et, pendant que les piquets serrèrent les rangs pour empêcher les policiers de s'approcher de lui, il s'adressa à la foule, tira les leçons de la manifestation et mit fin à l'action. Nous avons manifesté pendant trois heures.

Il y avait dans la foule beaucoup de staliniens qui défiaient leurs dirigeants. Nous étions euphoriques du succès de la manifestation. Plus tard dans l'année, quand les coughlinistes menacèrent de faire une marche sur Union Square, traditionnel centre des meetings de la classe ouvrière, nous avons de nouveau distribué un appel à s'opposer à eux et ils renoncèrent à leurs plans.

Une autre mission qui me fut assignée, fut d'aider Arthur Burch,²⁴ membre du comité de ville, pour mettre sur pied une organisation de défense au cas où l'un des nôtres serait arrêté et aurait besoin d'aide. C'était possible à cause du don d'un sympathisant qui stipulait que l'argent devait être utilisé de cette façon. Je n'ai jamais su qui c'était. Burch qui avait été formé comme juriste et, à Wall Street, était un bon choix. Nous avons travaillé ensemble [...].

C'étaient là mes principales tâches en tant que membre du comité de ville. Mais il y en avait une autre. Je venais directement du travail à la librairie du parti, dans l'immeuble du 116 University Place et l'ouvrait pendant une ou deux heures. Nous avons essayé de conserver une librairie à un rez-de chaussée sur la rue, mais en vain. Après notre installation dans les étages, très peu venant de la rue. Le gros des achats étaient fait par nos propres membres, quand ils étaient "au 116", comme on disait. L'immeuble abritait tous les organismes centraux du parti à New York City et l'organisation nationale. Il y avait une salle de réunion, les bureaux de ville, les bureaux des jeunes, le bureau national, la rédaction du journal et ses bureaux d'administration ainsi que ceux de *New International*. Le dernier était notre revue mensuelle. Nous occupions trois étages.

Le résultat le plus important pour moi de mon élection au comité de ville a été qu'il me permit de rencontrer régulièrement et d'apprendre d'une couche de dirigeants du parti qui avaient plus d'expérience et de connaissances que moi. Certains étaient membres du comité national du parti. Les questions qui étaient posées étaient d'un niveau supérieur à celles qui occupaient une branche. Elles touchaient à l'organisation de toute la ville et parfois au travail national et international.

Je me rappelle qu'une réunion spéciale du comité se tint avec James P. Cannon. Il nous dit qu'en accord avec Trotsky ou à sa demande, il allait en Europe, en France d'abord, pour essayer d'aider quelques groupes qui s'intitulaient trotskystes à fusionner en un seul parti. Les camarades français

avaient traversé nombre de scissions et unifications, y compris une entrée dans le parti socialiste, mais ils étaient divisés et en mauvais état. Entre autres, ils avaient besoin d'argent et Cannon nous demanda de lever un fonds. Il dit qu'il avait déjà une bonne somme envoyée par les camarades de Minneapolis et nous demanda de voir ce que nous pouvions faire. Nous avons discuté et nous sommes engagés pour une somme que Cannon a estimé correcte. Je ne me souviens pas du chiffre exact, mais il reste dans ma mémoire le chiffre de 1500 bâtons pour Minneapolis et pour nous.

Ce genre de réunion, bien que concentrée sur l'aide matérielle à donner à nos camarades trotskystes dans un autre pays, me permit d'apprendre quelque chose sur notre mouvement international. La IV^e Internationale, à laquelle le parti américain appartenait à l'époque, avait été organisée en 1938. Sa principale réalisation, outre l'établissement formel de l'organisation internationale, était l'adoption d'un large programme destiné à guider les activités des partis membres. Il portait le titre "L'Agonie du Capitalisme et les Tâches de la IV^e Internationale". On le connaissait comme "le programme transitoire" parce qu'il cherchait le pont pour la transition du passé à l'avenir. Le projet de programme fut discuté dans les branches et adopté presque à l'unanimité. Bien qu'il fût le produit du brillant esprit de Trotsky, il fut présenté au congrès de fondation au nom du Socialist Workers Party, comme il le souhaitait.

Au fur et à mesure de l'année 1939, il devenait clair que nous n'avancions pas beaucoup à New York. Ailleurs dans le pays, notre parti faisait mieux, s'établissant dans des centres ouvriers comme Detroit, Flint et Youngstown, pour n'en mentionner que quelques-uns, et se renforçant déjà dans les syndicats à Minneapolis et ailleurs. Comme je l'ai dit plus haut, la proposition radicale de Trotsky pour changer la composition sociale du parti à New York ne fut pas suivie.

Un congrès national devait se tenir à New York en juillet. Pour le préparer, on organisa, dans le parti, une discussion d'avant congrès. Chaque membre avait le droit de soumettre des articles dans un bulletin intérieur diffusé dans tout le parti. Des réunions de discussion furent arrangées dans les branches. Ces mesures étaient en conformité avec les statuts. En outre, Cannon publia une série d'articles dans l'hebdomadaire qui traitaient de la situation et soulignaient ce qu'il pensait que le parti devait faire.

A un moment donné, un membre de notre branche qui avait vécu en Europe revint aux Etats-Unis. Elle s'appelait Sylvia Ageloff²⁵ et avait deux soeurs également membres de la branche.²⁶ Je connaissais les autres qui étaient des gens qui ne font rien de plus et ne donne pas plus d'argent qu'ils ne doivent. Elles vivaient pourtant dans un appartement de luxe dans un grand immeuble appartenant à leur père et la plus jeune, dans ses vingt et quelques années, ne travaillait pas. Je ne connaissais pas Sylvia quand elle vint à une réunion de branche, mais son attitude à l'égard du travail du parti était la même que celle de ses soeurs.

Nous avons entendu des rumeurs selon lesquelles Sylvia avait ramené de France un comte avec elle et qu'ils avaient une liaison. Je n'y ai fait aucune attention [...] Pourtant un dimanche après-midi, je me suis trouvé avec deux camarades dont l'un devait aller pour une raison quelconque chez les Ageloff et j'allais avec lui [...] Sylvia vint avec son "comte". Il me fut présenté, non comme un comte, mais sous le nom de Jackson (on découvrit plus tard qu'il s'écrivait Jacson).²⁷ Comme nous étions en train de partir, nous n'avons pas fait attention à la présentation [...]. L'année suivante, cet homme devait assassiner Trotsky à Mexico.

Je fus élu délégué ou suppléant au congrès de juillet. J'assistai à toutes les sessions ; c'était mon premier congrès national du parti. Les heures étaient longues, la dernière session se tint dans la nuit d'un dimanche et se poursuivit jusqu'au lundi suivant. Nous allâmes au travail directement, sans nous être rasés, douchés ou même changés. Mais les longues heures passées dans cette grande salle à Irving Plaza valaient bien ce que j'y avais appris.

On exprima les divergences sur la question russe et la question d'organisation. Les deux fois, c'était James Burnham qui essayait de changer notre position fondamentale sur la nature de l'Etat soviétique et nos méthodes d'organisation. Le congrès repoussa les efforts de Burnham et de ses partisans. Il était venu dans le mouvement trotskyste au cours de la fusion de 1934 de la Communist League of America trotskyste et de l'American Workers Party dirigé par A.J. Muste.²⁸ Burnham était un des dirigeants de l'A.W.P. Il était aussi professeur de philosophie au collège de l'Université de New York où Sidney Hook²⁹ était chef du département. Lui et Hook étaient étroitement associés dans l'A.W.P., mais Hook n'accompagna pas Burnham dans l'organisation née de la fusion qui s'appela Workers Party.

Dans le S.W.P., Burnham joua un rôle dirigeant. C'était un écrivain de talent et un bel orateur, mais il ne s'intéressait pas aux travaux d'organisation quotidiens. Il appartenait à cette génération d'intellectuels qui se détournèrent du système capitaliste pendant la dépression et cherchaient des solutions socialistes. Les trotskystes attiraient pas mal de gens de ce type, les staliniens les gagnaient en nombre.

Burnham n'était entré que d'un pied dans le mouvement révolutionnaire, laissant l'autre dehors si une retraite devenait nécessaire. Comme beaucoup de gens de son genre, il était très à l'aise financièrement. Après avoir rejoint le mouvement socialiste, il mena deux, peut-être trois vies. L'une dans le parti. Une autre, parmi ses amis personnels, qui étaient à son niveau de fortune. Et une troisième dans le monde académique où il continuait à enseigner à des étudiants. Cannon essaya de lui faire quitter ses activités extérieures et devenir permanent, envisageant même de le nommer secrétaire national. Mais Burnham n'était pas certain que le socialisme viendrait pendant sa vie.

J'ai eu une expérience avec lui. Par des liaisons que j'avais faites à l'Université Columbia, nous avons préparé une réunion pour des étudiants dans l'appartement d'un camarade qui ne vivait pas loin. Nous avons invité de 12 à 15 étudiants pour rencontrer Burnham comme dirigeant de notre parti et personnage académique. Je fis les préparatifs et il accepta de venir.

La soirée en question, nous fûmes agréablement surpris de voir que presque tous les étudiants invités étaient là. Burnham arriva et fut présenté à tous. Nous étions assis dans un living-room, en cercle, et je m'attendais à ce que Burnham commence en disant qui nous étions, pour quoi, etc. Mais il s'assit là et ne dit rien. Après un bref instant, je décidai qu'il valait mieux que je parle ou nous allions nous trouver dans une farce.

Je fis de brèves remarques, espérant que Burnham reprendrait la balle quand j'aurais fini. Mais non. Un des étudiants posa alors la question et cela rompit la glace. Et la soirée passa, Burnham répondant aux questions. Il me fit une mauvaise impression, car ses réponses ne menaient nulle part et j'avais espéré que des étudiants nous rejoindraient. Il me semblait aussi qu'il n'aurait pas dû permettre que les étudiants s'adressent à lui comme au professeur Burnham [...].

A la fin de la soirée, nous nous séparâmes. Je ne connaissais pas assez Burnham pour lui faire une critique directe et ses manières un peu hautaines m'empêchèrent d'aborder la question. Il ne sortit rien de cette réunion.

L'incident décrit ci-dessus se produisit avant le congrès de juillet. Mais les tentatives de Burnham pour altérer notre programme, même s'il échoua, aggravèrent mes doutes à son sujet. Je ne le comprenais pas à l'époque, mais lui et d'autres comme lui réagissaient à la guerre prochaine qui allait éclater en Europe deux mois après. Au congrès, Cannon le savait et il fit un gros effort pour affermir le parti devant ces événements. Il parla de la guerre imminente, comment nous devrions y faire face. Ce discours fut un des plus grands de tous ceux que je lui ai entendu prononcer. Malheureusement les notes ont disparu ensuite et quand je lui rappelé ce discours au moment où il travaillait à son recueil de discours, on n'a pas pu les retrouver.

Burnham subissait la pression de l'impérialisme américain comme bien d'autres, dont l'attachement au socialisme révolutionnaire n'était pas assez ferme pour résister aux mesures de temps de guerre qu'il fallait attendre du gouvernement.

Deux divergences supplémentaires se manifestèrent au congrès et les alignements dans les débats montrèrent comment le parti allait se diviser quand la guerre éclaterait. L'un d'eux s'exprima dans une tentative des partisans d'Abern pour fonder un nouveau département, une commission d'organisation ? Les abernistes avaient en tête de faire de lui le secrétaire d'organisation du parti national. C'est pourquoi on a appelé ce congrès le congrès "Orgsec".

L'opposition à cette proposition fut menée par Cannon qui n'avait pas de peine à deviner les objectifs des abernistes. Il y eut sur la question un

débat assez sévère. Le parti n'avait à l'époque aucun secrétaire national à l'organisation. Ces fonctions étaient remplies par le secrétaire national qui était Cannon. La tentative de donner le poste à Abern se heurta à l'opposition de la majorité et l'idée fut abandonnée.

L'autre question débattue apparut à la fin du congrès. Le dernier point à l'ordre du jour était l'élection du comité national. Le congrès avait désigné une commission comprenant de douze à quinze délégués choisis dans les principales régions du parti. Leur travail consistait à dresser une liste des candidats au comité national. Parce que les membres de cette commission étaient pratiquement de toutes les sections les plus importantes du parti, on pensa qu'on pouvait se mettre d'accord sur une liste représentative correcte. Mais la commission rapporta qu'elle avait échoué à tomber d'accord sur une liste.

Shachtman se leva alors et proposa une liste de candidats. Le poids des nouveaux qu'il proposait relevait des dirigeants étudiants et jeunes, proposés comme suppléants du comité national. Après lui, Vincent R. Dunne ³⁰ prit la parole et lut une liste qu'il présentait en son nom propre. Dunne était le dirigeant des trotskystes de Minneapolis et du syndicat des camionneurs dans cette région. C'était un vétéran du mouvement, qui avait été dans le parti communiste et fut l'un des premiers à rejoindre Cannon, Shachtman et Abern dans la formation d'une organisation trotskyste américaine. La liste de Dunne ne différait de celle de Shachtman qu'en ce qu'il proposait des ouvriers des syndicats au lieu d'étudiants comme nouveaux membres du comité.

La liste de Dunne fut amendée parce que certains de ceux qui la soutenaient voulaient quelques changements. Puis un long débat, le décompte des scrutins, occupa la nuit entière. Quand on connut les résultats, la liste de Dunne l'emportait sur celle de Shachtman [...] Le congrès montrait que Shachtman était venu se placer dans l'orbite de Burnham. Des signes en étaient déjà apparus quelques mois auparavant quand Burnham et Shachtman écrivirent ensemble un article dans *New International* qui exprimait l'hostilité de Burnham au matérialisme dialectique et l'indifférence de Shachtman. Trotsky protesta contre cet article. Je me souviens que John G. Wright,³¹ me tint devant le 116 University Place, et qu'agitant un numéro de la revue, il se plaignait très fort de cet article que je n'avais pas encore lu.

Pour moi, le congrès fut une grande expérience d'éducation. Pour la première fois, je vis tous les dirigeants du parti ensemble, discutant et débattant les questions du moment. Je pus apprendre beaucoup, non seulement de la façon dont les dirigeants des autres villes se comportaient, mais gagnaient aussi de nouvelles lumières sur les questions les plus importantes pour nous. Je pus refaire connaissance avec Murry Weiss de Californie. Je l'avais rencontré à Los Angeles quelques mois auparavant quand j'avais amené ma mère chez ma soeur qui s'y était fixée en 1936 [...].

Il ne se passa pas grand chose dans la période entre le congrès et le début de la guerre deux mois environ après. Les propositions faites par

Trotsky et Cannon qui soulignaient la nécessité de gagner de nouveaux membres dans l'industrie et les syndicats ne touchèrent pas beaucoup de monde à New York.

NOTES

1. En réalité la scission s'était produite bien avant, en 1935 à travers l'exclusion d'Hugo Oehler, un vétéran de l'Opposition, et de ses partisans, adversaires déterminés de l'entrisme" et de ce qu'on appelait aux Etats-Unis le "French turn".
2. Norman Thomas (1884-1948), un pasteur méthodiste, était alors président du parti socialiste dont il fut six fois le candidat aux élections présidentielles.
3. Les "Clartistes" ou partisans de *Clarity* (Clarté), organe du groupe originaire de la tendance des "Militants", constituaient dans le P.S. la fraction du "centre".
4. La Works Progress Administration était l'une des créations de Roosevelt pour occuper des chômeurs.
5. "Radical" ici s'emploie dans le sens anglo-saxon, à savoir extrémiste.
6. Jack Altman (1908-1959) était secrétaire du P.S. à New York à partir de 1935, leader des "Militants" et très hostile aux trotskystes.
7. Gus Tyler (né en 1911), ancien collaborateur du *Forward* juif, était rédacteur au *Socialist Call* et l'un des leaders des "Militants". Herbert Zam, ancien du P.C. puis du groupe Lovestone, était aussi l'un des dirigeants des "Militants".
8. L'affaire de Scottsboro fut l'une des grandes affaires de droits civils des années trente : neuf jeunes Noirs avaient été accusés d'avoir violé deux femmes blanches, et condamnés à mort ou de lourdes peines de prison.
9. Fiorello LaGuardia (1882-1947), républicain libéral, était maire de New York depuis 1934.
10. James P. Cannon (1890-1974), ancien militant du S.P. et des I.W.W. avait été l'un des pionniers du communisme aux Etats-Unis, convaincu au VI^e congrès par la lecture de la "critique du projet de programme de l'I.C.", avait été le fondateur de l'Opposition de gauche aux Etats-Unis et était alors son principal dirigeant.
11. Cf. James P. Cannon, *As We Knew Him*, p. 153.
12. Max Shachtman (1903-1972) avait été l'un des dirigeants des jeunesses communistes avant de devenir l'un des dirigeants-fondateurs de l'Opposition de gauche aux E.U.
13. John Dewey (1859-1952), philosophe et pédagogue américain, était un "libéral" et avait accepté cette tâche écrasante qu'il mena à bien.
14. Sam Gordon (1910-1982), étudiant à New York, avait rejoint la C.L.A. au lendemain d'un voyage en Europe en 1930 et était membre de son comité national en 1934.
15. Ernest Rice McKinney (1886-1984), socialiste en 1912, militant ensuite avec la N.A.A.C.P., vint au trotskysme par l'intermédiaire du mouvement de Muste et de l'A.W.P. George Lyman Paine (né en 1904) était aussi l'un des vétérans de la C.L.A.
16. John F. Dwyer appartenait à la vieille garde de l'Opposition nord-américaine.
17. Charles Coughlin (1891-1979), prêtre catholique profasciste, dirigeait alors l'Union pour la justice sociale.
18. Joseph Hansen (1910-1979) était devenu militant alors qu'il était étudiant, en 1934. Il s'était établi en 1936 à San Francisco et avait travaillé pour la presse syndicale. En septembre 1937, il avait été envoyé comme secrétaire auprès de Trotsky. Il représentait alors la "relève" des dirigeants historiques.
19. Michael Quill (1905-1966), portier dans le métro, avait fondé en 1934 le TWUA.
20. Bert Cochran (1915-1984), étudiant et pianiste, entré à la C.L.A. en 1934 était devenu l'un de ses organisateurs syndicaux, notamment à Toledo.
21. Martin Abern (1898-1949), ancien cadre du S.P., était devenu l'un des jeunes dirigeants du P.C. et avait fondé l'Opposition de gauche avec Cannon et Shachtman. Ses adversaires lui reprochaient d'avoir constitué autour de lui une "clique".

22. Farrell Dobbs (1907-1983), avait été l'un des dirigeants de la grande grève des camionneurs de Minneapolis en 1934, puis un des dirigeants du syndicat des camionneurs et du S.W.P.
23. James Burnham (1905-1987), élève de Dewey, professeur de philosophie, était également membre du comité national.
24. Arthur Burch (1897-1979), avocat, socialiste, avait rejoint les trotskystes pendant la période de l'entrisme dans le P.S.
25. Sylvia Matlow Ageloff (née en 1909) était la fille d'un propriétaire d'immeubles - les Ageloff Towers.
26. Hilda (née en 1905) et Ruth (née en 1914) étaient les soeurs de Sylvia. La seconde avait travaillé pour Trotsky à Coyoacán en 1937.
27. On sait que Jacson était alors le pseudonyme du futur assassin de Trotsky, Ramón Mercader del Río (1913-1979).
28. Abraham Johannes dit A.J. Muste (1885-1967), pasteur, ancien directeur pédagogique du collège ouvrier de l'A.F.L. à Brookwood, était le fondateur de l'A.W.P. qui avait fusionné, en 1934, avec la C.L.A. pour former le W.P.U.S. Il était revenu à la religion en 1936.
29. Sidney Hook (né en 1902), professeur de philosophie à Columbia, disciple de Dewey, avait évolué vers le marxisme sous l'influence de la crise mondiale.
30. Vincent R. Dunne (1889-1970), né au Kansas, avait été au P.C. avant d'être l'un des fondateurs de l'Opposition de gauche et de ses dirigeants à Minneapolis.
31. Joseph Vanzler dit John G. Wright (1904-1956), chimiste, était d'origine russe et membre de l'Opposition de gauche depuis 1929.

Documents sur l'“entrisme” des trotskystes américains dans le Socialist Party (1936-1938)

La plupart des articles qui précèdent touchent directement ou indirectement l'épisode de l'“entrisme” - l'entrée des trotskystes américains dans le parti socialiste en 1936 et leur exclusion en 1937.

Les *Cahiers Léon Trotsky* ont également à plusieurs reprises touché cette question dans divers numéros.¹ Nous avons espéré pouvoir faire pour ce numéro un article spécial consacré à l'entrisme, et avons échoué. Nous nous contentons donc de publier ici quelques documents touchant cette expérience politique, que nous présentons brièvement ici.

C'est le “tournant français” (French turn) et l'entrée des militants de la Ligue communiste dans la S.F.I.O. qui a tourné vers le S.P. l'attention des dirigeants trotskystes américains.

Il y a eu à cette occasion un sérieux décalage dans le temps. Le “tournant français” aboutissant à l'“entrée” fut décidé pour la France à l'été 1934, presque un an jour pour jour après le tournant vers de nouveaux partis et une nouvelle Internationale exprimé à l'été 1933 par la “Déclaration des Quatre”.

Or, aux Etats-Unis, la politique du “nouveau parti” sur la ligne des Quatre ne s'est concrétisée qu'à la fin de 1934, avec la naissance du Workers Party of the United States (W.P.U.S.), né de la fusion entre la Communist League of America, section des Etats-Unis de l'Opposition de gauche internationale, et l'American Workers Party, formation *sui generis* de militants ouvriers et de chômeurs animée par A. J. Muste. Et c'est à l'été 1936 que les trotskystes américains, avec le W.P.U.S., entrèrent dans le parti socialiste.

La discussion avait été très longue, pratiquement à partir de 1934, en l'absence cependant de toute proposition. Ce n'est qu'à la fin de 1935, après le départ du S.P. de la Vieille Garde réformiste, que Cannon et Shachtman proposèrent formellement la dissolution du W.P.U.S. et l'entrée de ses membres dans le S.P., acceptées, avec l'appui de Trotsky, lors de la 2e conférence du W.P.U.S. en février 1936. Après des négociations longues et difficiles - rendu méfiant par l'expérience française, le P.S. refusa tout droit d'ancienneté aux nouveaux venus et exigea le sabotage de leur journal (Document I).

Sur une ligne d'une extrême prudence et notamment en s'abstenant pendant des mois de tout prosélytisme dans leur nouveau parti, les trotskystes entrés se sont efforcés de se donner les moyens de s'organiser en tendance malgré les obstacles sur cette voie. A la fin de l'année 1936, ils avaient réussi à trouver des organes de presse animés par des militants du P.S. qui n'avaient pas appartenu au contingent "entré" quelques mois plus tôt, Albert Goldman, de Chicago, ancien communiste et ancien trotskyste entré en 1934, et Glen Trimble, entré au parti en 1931, secrétaire du P.S. de Californie, respectivement animateurs du *Socialist Appeal* et de *Labor Action*, ce dernier appuyé sur une équipe dirigée par James P. Cannon. Dès la fin de 1936, les trotskystes étaient organisés en tendance autour de l'Institut de l'*Appeal* et commençaient des négociations pour l'unification des tendances de gauche.

Au début de 1937, les tensions aggravées par les attaques du P.C., les suites des procès de Moscou, la politique de Front populaire et le début de la guerre d'Espagne, semblaient compromettre la position des trotskystes dont plusieurs secteurs de leur nouveau parti réclamaient l'exclusion. Les trotskystes préparaient le congrès de Chicago par l'intermédiaire de prises de position d'organisations locales ou d'Etat : le congrès de Californie (20/20 février 1937) vit une importante percée des trotskystes. A la tête de leur tendance, l'ancien pasteur Glen Trimble devenu le disciple de Cannon, expliquait dans *Labor Action* la nécessité de faire du parti socialiste un "parti d'avant-garde" (Document II).

Ces progrès, le nombre de délégués influencés par les trotskystes à ce congrès où ils n'étaient pas encore éligibles ont sans doute déterminé la majorité - le bloc des autres tendances - à abandonner les projets d'exclusion mais à saper la base de l'influence des trotskystes par des mesures administratives : interdiction de la presse des groupes à l'intérieur du parti, interdiction d'opposer des résolutions à celles qui expriment la politique officielle du parti, qu'on appellera la "loi du baïllon". C'est encore à Glen Trimble que nous empruntons un texte contre cette dernière (Document III).

En juillet, à New York, l'offensive commence sous la houlette de Jack Altman, avec l'exclusion de plusieurs dizaines de militants trotskystes. Quelques semaines plus tard apparaissent au grand jour les racines politiques de cette attitude avec la décision de la direction nationale de retirer de la compétition électorale pour la mairie de New York le candidat socialiste au profit de la coalition dirigée par le républicain Fiorello LaGuardia, une politique de "Front populaire" dans les conditions américaines. Les organisations socialistes contrôlées par les trotskystes font alors appel à un congrès extraordinaire (Document IV).

En décembre, le comité de rédaction de *New International*, sans doute sous la plume de Max Shachtman, rédige un bilan de l'expérience dans le parti socialiste et explique très nettement que c'est un nouveau parti qui va sortir du congrès extraordinaire convoqué à Chicago pour le Nouvel An.

C'est chose faite au terme de ce congrès tenu à Chicago du 31 décembre 1937 au 3 janvier 1938 et qui consacre la naissance du Socialist Workers Party, membre, dès sa naissance, de la IVe Internationale.²

NOTES

1. Voir notamment dans les "documents", *C.L.T.* n°13, la lettre de James Oneal, "La situation dans le parti américain", n°20, la Déclaration de principes du parti socialiste américain, au congrès de Detroit en 1935, pp.117-120, et surtout l'article de Gilles Vergnon, "Le Socialist Party of America au début des années trente", *C.L.T.* n°27, pp.27-52.
2. Nous avons publié dans *C.L.T.* n°12, pp.120-121 un compte-rendu du livre *The Founding of the Socialist Workers Party* dans lequel se trouvent non seulement les documents des congrès mais un rapport de J.P.Cannon au S.I. de la VIe Internationale sur le premier congrès, celui de la fondation du S.W.P.

I. Déclaration sur l'entrée dans le Socialist Party

par le Comité national du Workers Party of the United States

Le congrès de Cleveland du parti socialiste a accompli la principale tâche immédiate que la lutte interne lui posait. La rupture avec la Vieille Garde représentant les pires traits du conservatisme bureaucratique dans le parti développe la division implicite dans les fondements de la lutte interne du parti socialiste. Par cette scission, le parti socialiste ne s'est pas seulement débarrassé d'une bande corrompue et incorrigible de réformistes petits-bourgeois, mais, par ce fait même, a automatiquement fait un grand pas à gauche, dans la direction de la consistance révolutionnaire.

La rupture avec la Vieille Garde réactionnaire, comme la position militante prise par le parti sur la question cruciale de la guerre impérialiste, place les ouvriers révolutionnaires de tout le pays devant une nouvelle situation. La composition du parti socialiste n'est plus aujourd'hui ce qu'elle était sous la domination de la Vieille Garde. Il est entré dans ses rangs une nouvelle génération de militants avec une conscience de classe, inspirées par l'esprit de la lutte de classe, qui veulent faire de lui un parti du marxisme révolutionnaire. Ils représentent un mouvement de grandes potentialités pour la cause d'un puissant parti de la révolution prolétarienne aux Etats-Unis.

Le Workers Party, formé pour faire progresser les intérêts de l'internationalisme révolutionnaire, ne pouvait rester à l'écart de ce mouvement. Il est pleinement conscient de son immense importance pour l'avenir du prolétariat américain et international et du fait que ce mouvement ne peut être avancé plus rapidement et de façon plus consistante dans la direction où il s'est engagé, que par le contact le plus étroit, le plus loyal et le plus direct avec lui.

A la différence du parti communiste (stalinien) qui s'enfonce de plus en plus dans le borbier du réformisme et du social-patriotisme, le parti socialiste s'est libéré de la domination qui l'étranglait de la droite et a progressé vers la position du marxisme révolutionnaire sur nombre de questions fondamentales, particulièrement sur celle de la guerre, question centrale de notre temps.

A la différence du parti communiste, dans lequel la bureaucratie a étouffé tout reste de démocratie du parti, mettant hors-la-loi toute idée contraire à celles qu'impose à sa base un corps de fonctionnaires rétribués, la parti socialiste prend ouvertement position pour la démocratie interne, accueille dans ses rangs les révolutionnaires et offre la possibilité de défendre en son sein les idées du marxisme révolutionnaire conséquent.

A son dernier congrès, le Comité national a été mandaté pour suivre de près les développements à l'intérieur du parti socialiste et a reçu les pleins pouvoirs pour prendre des actions appropriées au cas d'une issue favorable de la lutte interne. En vertu de cette autorité, le Comité national décide de dissoudre le Workers Party en tant qu'organisation séparée et appelle tous ses membres à entrer dans les rangs du Socialist Party of America. Il appelle tous les travailleurs révolutionnaires à suivre son exemple.

Les camarades qui étaient groupés dans le Workers Party prennent leur place dans le parti socialiste aux côtés des lutteurs militants de ses rangs avec l'objectif de le construire en un parti de masse du socialisme révolutionnaire. Nous voulons travailler loyalement et avec dévouement dans les rangs du parti socialiste et observer la discipline dans l'action. Nous entrons dans le parti socialiste, tels que nous sommes, avec nos idées. Nous assumons toutes les obligations et devoirs de membres du parti et ne demandons aucun privilège particulier. Sur la base de l'égalité des devoirs et des droits nous nous engageons à travailler loyalement et avec dévouement à construire le parti socialiste en une organisation puissante et unie dans la lutte révolutionnaire pour le socialisme.

Comité national du Workers Party of the United States

Glen Trimble

II. Parti de masse ou parti d'avant-garde ?

(23 janvier 1937)

Dans notre article de la semaine dernière, nous avons esquissé les problèmes et occasions pour le parti socialiste en 1937. La plupart touchent aux relations du parti avec les autres groupes et la réorganisation de l'appareil du parti.

Il est impossible d'aborder l'un de ces problèmes particulier intelligemment sans réponse nette, sans ambiguïté, à une question préalable : "Qu'est-ce que le parti socialiste ?" Cette réponse devrait comporter une évaluation réaliste de ce que le parti a été, de ce qu'il est à présent et ce qu'il devrait être. Nous ne pouvons ni juger de nos propres besoins ni de nos rapports avec les autres groupes sans une telle perspective et nous devons pourtant commencer par reconnaître qu'il n'y a pas actuellement d'accord général parmi les membres du parti et les dirigeants sur ce point fondamental.

Le "parti de masse" socialiste d'avant-guerre

Commençons par un examen de l'histoire socialiste dans ce pays. Au cours des dix-sept ans avant l'entrée en guerre des E.U. le parti socialiste a grandi rapidement et plutôt de façon sérieuse. Il cherchait à devenir et s'attendait avec confiance à devenir le parti de la classe ouvrière américaine tout entière. C'était un parti "incluant tout", accueillant presque tous les candidats à l'entrée, depuis les syndicalistes d'action directe jusqu'aux chasseurs de voix "purs" et aux libéraux modérés. Eugene Debs, Victor Berger, Bill Haywood, John Spargo et Upton Sinclair maintenaient leurs différents types de radicalisme souvent en conflit dans le cadre d'un seul parti. Les socialistes de toutes variétés étaient agressivement fiers de leur parti. Dans les jungles des hobos, dans les salles des syndicats et dans les parloirs aux "thés roses" il y avait des socialistes qui exposaient la doctrine telle qu'ils la voyaient et invitaient tout un chacun à rejoindre les "rouges".

A travers le monde, les partis socialistes de masse étaient la règle. Leur dimension même écrasait tout doute quand à leur fiabilité dans une

crise. La date de l'établissement du socialisme dépendait seulement du problème mathématique de projeter la taux de l'augmentation passée des voix socialistes et de fixer la date de l'avenir proche où il y aurait 51 % de voix socialistes.

La guerre mondiale et après

Puis il y eut la guerre. Les appareils se prononcèrent pour leurs gouvernements. Les illusions s'effondrèrent sur les partisans enthousiastes du "parti de masse" et des poignées de révolutionnaires marxistes commencèrent le lent et douloureux processus de reconstruire sur des fondations plus fermes.

Aux Etats-Unis, le parti socialiste perdit presque nombre de ses "stars", mais s'en tint à son opposition à la guerre et en réalité augmenta ses effectifs. Ce que la guerre n'avait pu réaliser, la scission de 1918 et l'émiettement consécutif du mouvement radical, plus la prospérité d'après-guerre et le conservatisme syndical qui suivit.

Le parti socialiste perdit presque tous ses militants dans la scission ; ceux qui restaient étaient vieillissants, découragés, dépouillés de leur confiance d'avant-guerre. Il n'existait pas en réalité de parti national dans les années vingt - ce n'est pas étonnant que les socialistes aient soutenu LaFollette dans sa campagne de 1924 - ils n'avaient ni le nombre ni le moral de faire quoi que ce soit. Ils cessèrent de penser au parti socialiste comme le parti de la classe ouvrière, approuvèrent l'alternative d'un parti Farmer-Labor de masse et prièrent pour que les dirigeants syndicaux en prennent rapidement l'initiative.

Les développements récents - la résurrection dans la dépression du radicalisme ouvrier, la croissance du parti socialiste, le heurt entre la Vieille Garde défaitiste et des jeunes recrues nouvelles, instinctivement militantes, le tournant droitier aigu du parti communiste, la fermentation et le développement de mouvement ouvrier organisé - sont assez récents pour être connus de tous.

Ce qui est moins généralement reconnu, c'est qu'au cours de ces récents événements, aucun effort clair et bien défini pour rétablir et définir les objectifs et la fonction du parti socialiste n'a été fait.

Nous avons été si engagés dans le détail que nous ne nous en sommes pas pris à un problème essentiel et que nous avons par conséquent pris des décisions contradictoires parce que toute notre base d'action manquait de clarté.

Deux alternatives seulement

Il n'y a, grosso modo, que deux alternatives pour le Socialist Party. Nous pouvons chercher à devenir un parti incluant tout de la classe ouvrière-

re dans un avenir proche ou bien à créer une avant-garde révolutionnaire disciplinée et entraînée de la classe ouvrière qui deviendra un parti révolutionnaire de masse avec le développement de la crise révolutionnaire. Au congrès de Cleveland, la Déclaration de principe du parti constitue la première possibilité tandis qu'un passage de la résolution sur le Labor Party affirme la seconde : le fait qu'elles aient toutes deux étaient adoptées indique la confusion qui prévaut.

Quelques camarades le justifient en soulignant que nous ne sommes pas encore assez grands pour être soit un parti de masse soit une avant-garde révolutionnaire. Construisons donc le parti, disent-ils, et nous réglerons cette question plus tard.

Mais cette agréable évasion est impossible. Toute décision, grande ou petite, locale ou nationale, dépend d'une réponse à la question préalable : "Qu'est-ce que le parti socialiste ?".

Si nous construisons un parti de masse, nous recrutons, nous éduquons et agissons en relation avec tous les autres groupes de façon tout à fait différente que si nous construisons une avant-garde révolutionnaire. La conception d'un parti de masse dans les conditions actuelles ne peut être que la conception d'un parti réformiste. Le travail pour un parti de masse dans les circonstances actuelles doit commencer par le compromis, l'indulgence envers une grosse divergence d'opinion, une discipline minimum de même que les obligations des membres du parti - autrement la masse des travailleurs sans parti qui ne comprennent ni l'urgence des questions mondiales actuelles ni la nécessité d'un groupe discipliné et formé pour régler les problèmes à venir, refuseront simplement de nous rejoindre.

Le Parti d'avant-garde, le seul choix

Si, par ailleurs, nous reconnaissons la leçon de l'échec des partis ouvriers réformistes de masse dans tous les autres pays avancés au monde - à savoir qu'un "parti de masse" de ce type est trop lourd, trop peu solidement lié dans ses composantes, trop peu décidé lui-même, pour agir nettement et de façon décisive dans la crise révolutionnaire - alors nous devons choisir de construire un parti entraîné, formé et préparé précisément pour une telle urgence.

Cette opinion, selon l'auteur de ces lignes, est la seule réaliste pour le parti socialiste ; elle exige une prise de position claire et sans ambiguïté, premièrement, au congrès de Chicago, et, deuxièmement, une application directe à tous les problèmes moins importants posés aux délégués.

Glen Trimble

III. Appel aux socialistes révolutionnaires

(8 juillet 1937)

Des semaines avant le congrès de Chicago, il y avait une furieuse campagne pour l'exclusion des anciens membres du Workers Party du Socialist Party. Paul Porter réclama cette exclusion dans une brochure publiée par le parti socialiste du Wisconsin, payée par une vente globale au parti communiste et envoyée à toutes les organisations locales avec l'aide du fichier national. Le "comité de correspondance du Connecticut" et une lettre aussi factice qui "empruntait" des signatures des listes du Michigan réclamaient que le congrès chasse du parti les socialistes révolutionnaires. Jack Altman, ex-militant, secrétaire exécutif du local de New York, se joignit au chœur pour l'exclusion, dirigé et orienté par le P.C. et le *Daily Worker*. Le "front unique" du réformisme contre-révolutionnaire sans à coups.

Mais ces compères ne comptaient pas sur la réaction de la base du parti socialiste. Les déclarations de solidarité entre les socialistes révolutionnaires d'avant et d'après l'entrée, une puissante contre-attaque contre le Front populaire, la liquidation du programme du parti de la droite, et surtout un afflux écrasant de délégués de gauche se réunissant à Chicago obligèrent à une retraite précipitée des partisans de l'exclusion.

Pas un seul délégué à Chicago n'osa poser la question de l'exclusion. Dans les couloirs, bien qu'ils l'aient écrit, les droitiers niaient avec indignation avoir nourri un tel projet. Le groupe de l'*Appeal* était accusé à la fois par la droite et les gens confus ainsi que par *Clarity* mal dirigée, de créer un faux problème en balançant un "hareng rouge" dans le congrès.

Le groupe de l'*Appeal* exagérât-il le danger d'exclusion ? On a maintenant la réponse. Le 19 juin, le comité exécutif national a été réuni en toute hâte à New York. Là, à huit clos, le N.E.C. lança la campagne que les représentants authentiques du parti avaient arrêté net à Chicago.

Trois mois ont passé. Le parti n'est pas moins, mais plus profondément convaincu que la voie marxiste révolutionnaire est la seule pour le parti socialiste. Mais le N.E.C. choisi par le Wisconsin a réagi à ce tournant à gauche en reculant à droite. La résolution de Philadelphie sur l'Espagne approuve le Front populaire de collaboration de classe que le

congrès avait nettement rejetée, la réunion de Milwaukee du comité national d'action vendait la décision de Chicago aux syndicats en transformant son administration en Ligue anti-discipline, anti-socialiste du Wisconsin. Maintenant, le processus culmine à New York par une tentative vicieuse et sans précédent de bâillonner la majorité de gauche du congrès et le parti.

Le courage qui avait abandonné les exclueurs à Chicago a fleuri dans les réunions secrètes de New York. Aaron Levenstein, parlant au nom de Jack Altman, a exigé l'exclusion de tous les "trotskystes". Il ne s'est pas soucié de donner des raisons : c'était au N.E.C. de "trouver la formule", de fabriquer une excuse plausible. Norman Thomas, ayant apparemment abandonné toute foi dans l'intégration de tous dans un seul parti, la démocratie du parti et le socialisme lui-même, dans son effort désespéré pour faire du S.P. l'affaire du pacifisme et de sa propre direction exclusive, s'aligna fermement sur Altman et le Wisconsin. Il ne divergeait d'eux que sur un point mineur de tactique - demandant l'exclusion de dirigeants "trotskystes" choisis, dans l'espoir (vain) de scissionner leurs rangs et de conserver une base soumise.

La capitulation de Clarity

La majorité *Clarity* du N.E.C. a battu le record de *Clarity*. Exactement comme ils avaient permis aux gens du Wisconsin de dicter leur volonté au N.E.C. et aux nouvelles menaces usées de Thomas de "refuser la direction à moins que", pour les laisser dicter leurs résolutions à Chicago, de même, à New York, ils ont capitulé devant la double menace de droite et unanimement approuvé la "formule" d'exclusion réclamée par Altman.

Cette formule est si ouvertement en violation de toute tradition démocratique du Socialist Party que même le *Call* n'a pas osé l'imprimer. Le N.E.C., lui-même direction banqueroutière, et qui n'a pas de réponse au programme révolutionnaire des membres, veut un moratoire pour le socialisme dans le parti socialiste.

La Gauche a la majorité

La conséquence de l'application de ce décret devrait être claire. Ou nous sommes d'accord pour être bâillonnés ou le N.E.C. essaiera d'exclure le parti au nom du parti. Ce n'est pas une exagération. Du Mississippi au Pacifique, tout ce qui vaut la peine d'être mentionné est qualifié de "trotskyste" à partir de l'idée hystérique de la nouvelle Vieille Garde. A travers le Middle West et à l'Est de la ville de New York, une évaluation donne comme conservateurs environ 80 % des membres actifs du parti. A New York, plus de la moitié de ceux qui ont une carte et beaucoup plus de ceux qui sont actifs, sont opposés à l'exclusion et s'uniront avec nous dans la lutte à laquelle nous ont obligés les naufrageurs du parti. Si le N.E.C.

maintient son arrogance en chambre, dans l'arène ouverte du parti, il peut, en violant tous les articles des statuts et toutes ses traditions, appliquer son décret illégal et nous exclure.

Quand la fumée se sera dissipée, il restera dans le parti socialiste le Wisconsin (déjà en train de marchander avec la Fédération social-démocratique), Lewis du Massachusetts (entouré de compères staliniens, sur la liste de paiement de la banque Lewis et des libéraux excités, Altman (dont le programme est, de façon transparente, celui du *Daily Worker*), Thomas (pourvu que la décision de couler le parti n'implique pas son retrait personnel dans l'attente du Farmer Labor Party), et peut-être Zam (dont la récompense, pour avoir procuré à cet équipage un front de gauche, sera d'être toléré tant qu'il continuera à faire ce qu'on lui dit).

Nombre d'entre nous avons donné des années de nos vies au travail qui consistait à gagner le Socialist Party à une position révolutionnaire en paroles et en action. Malgré des revers, nous avons fait un long trajet depuis 1931. Je ne crois pas que nous allons laisser les petits autocrates du N.E.C. nous arrêter maintenant. Ce qu'il fait, c'est un solide front de TOUS les socialistes révolutionnaires, indépendamment de leurs affiliations de parti ou de groupe antérieures - S.P. ou W.P., *Appeal* ou *Clarity* et une offensive contre les naufrageurs qui les repoussera si profondément dans leurs trous qu'ils ne seront pas capables d'en sortir avant six mois après la révolution.

Unité contre la loi du bâillon

La résolution du NEC est un appel aux armes. Chaque arme dans notre arsenal doit être utilisée pour écraser l'offensive contre la gauche et chasser tous ceux qui persistent dans une attitude anti-socialiste. Pour cela, nous devons utiliser tous les moyens légaux (la proposition ci-jointe de référendum devrait être reprise par toutes les organisations locales), nous devons ressusciter le *Socialist Appeal* (la promesse d'expression libre dans le *Call* et *Monthly* s'étant révélée sans valeur), nous devons briser cette scission artificielle des forces de gauche engendrée et maintenue par certains "leaders" de *Clarity* et obliger ces mêmes hommes à monter en ligne et à choisir une fois pour toutes entre le Wisconsin et le socialisme révolutionnaire.

Seules les voix des gens de *Clarity* peuvent nous mettre hors du parti et nous n'avons pas l'intention de nous mettre à écoper. Il faut dire au N.E.C. dans des termes sur lesquels il ne puisse se tromper, que l'on ne nous bâillonnera pas, que nous combattons jusqu'à la dernière extrémité toute attaque contre tout socialiste révolutionnaire, contre le sabotage du Socialist Party et pour une direction et un parti sérieusement dédiés au renversement du capitalisme et à la victoire du socialisme.

IV. Appel

Le parti socialiste traverse une crise destructrice. Elle ne peut être résolue que par une action rapide unie de la base de l'organisation dans tout le pays. On ne peut arriver à aucune solution des problèmes qui se posent au mouvement sans la convocation immédiate d'un congrès extraordinaire national du parti.

Le comité exécutif national (N.E.C.) n'est plus digne de la confiance et de l'allégeance des membres du parti. Il est coupable d'une grossière usurpation et de violation du pouvoir.

Le N.E.C. a trahi le socialisme

A sa dernière réunion à New York, le comité exécutif national a trahi les principes du socialisme. Il a directement violé les décisions spécifiques du congrès de Chicago du parti en 1937, adoptées par l'écrasante majorité des délégués et approuvées par le gros du parti. Il a décidé de soutenir la politique de la droite en retirant le candidat socialiste en faveur de LaGuardia, le candidat républicain - fusionniste - A.L.P. - stalinien. Face à la position officielle du parti, solennellement approuvée par le congrès, le parti a été engagé dans un soutien lâche et hypocrite du candidat du Front populaire et de sa mairie.

A la même réunion, le comité exécutif national a ordonné l'exclusion bureaucratique de tous les révolutionnaires membres du parti qui s'opposent et empêchent l'exécution de cette politique de reddition. Sous le prétexte du maintien de la "discipline" que chaque droitier du parti peut violer et viole tous les jours impunément, un vague d'exclusions nationale est menée sous la direction du comité exécutif national avec l'objectif de débarrasser le parti de tous les critiques et adversaires du socialisme LaGuardia.

Le N.E.C. scissionne le parti

Les vrais socialistes, qui refusent de s'incliner devant le règne autocratique des usurpateurs du N.E.C., sont sortis du parti sans même une ombre de procès ou d'enquête. Les chartes d'organisations d'Etats sont arbitrairement suspendues. D'autres organisations d'Etat sont brutalement réorganisées avec possibilité d'adhésion seulement pour les éléments de droite. Dans chaque branche, chaque local, a été organisée une chasse à l'hérésie contre les socialistes révolutionnaires. Dans chaque branche et lo-

cal du parti, un "serment de loyauté" a été instauré, avec l'objectif de se débarrasser de tous ceux qui refusent de jurer fidélité aux socialistes-LaGuardia qui sont en train de scissionner le parti.

Déterminés à régner ou ruiner, et conscients du fait que la majorité des membres actifs du parti soutient la Gauche, le comité exécutif national a foulé aux pieds la Constitution du parti et tous les principes démocratiques du parti en ignorant la revendication d'innombrables organisations locales du parti pour des référendums et un congrès extraordinaire pour enregistrer la volonté du parti sur telle ou telle autre question brûlante.

Le comité exécutif national LaGuardia a trahi son autorité et perdu tout droit à parler au nom des membres du parti. Par son bilan, tant sur le terrain politique que celui de l'organisation - où il a réduit le nombre des membres à un chiffre inférieur à 3000 -, le comité exécutif national est coupable de trahison du principe socialiste, d'usurpation de pouvoir, scission du mouvement.

Pour les membres du parti, pour ces socialistes qui chérissent les principes du socialisme révolutionnaire, du l'internationalisme marxiste, ces socialistes qui sont révoltés par les viols cyniques de la démocratie du parti, il n'y a pas d'autre voie que d'appeler un congrès extraordinaire du parti pour en chasser les traîtres, déterminer la volonté des membres du parti sur tous les problèmes importants du parti, sur la base du socialisme révolutionnaire.

Vers la convention de Chicago

Les soussignés en appellent donc aux organisations locales du parti, à ses branches, à ses exécutifs d'Etat et aux groupes de gauche dans tous les secteurs du parti à envoyer des délégués à la conférence extraordinaire de la base du parti socialiste qui se tiendra à la fin de semaine de la fête du Thanksgiving, les 25, 26, 27 et 28 novembre inclus à Chicago.

La base de la représentation pour toutes les organisations locales et groupes va être donnée tout de suite par le comité de préparation du congrès qui fonctionne maintenant à New York.

Pour que les délégués puisse le mieux représenter la volonté des membres, nous annonçons l'ouverture immédiate de la discussion d'avant congrès, basée sur les résolutions soumises à examen et tout document ou idée présentés par des partisans du congrès. La discussion doit commencer immédiatement dans les rangs de l'organisation, les réunions de membres et les bulletins intérieurs de discussion et publiquement dans les colonnes du *Socialist Appeal*.

Signé

Comités exécutifs d'Etat de Californie, Ohio, Minnesota, Indiana, Comité exécutif de ville du Socialist Party du Local de New York, branches de

*gauche, comité exécutif du parti socialiste de Cook County (Chicago),
Comité exécutif national de la Young People's Socialist League.*

(Socialist Appeal, 2 octobre 1937)

New International
(décembre 1938)

V. Le congrès du nouveau parti

Le congrès des militants révolutionnaires exclus du parti socialiste et de ceux qui sont solidaires d'eux, se tiendra à Chicago pendant la fin de semaine du Nouvel An. Il constituera un jalon important dans la construction du parti révolutionnaire des Etats-Unis. L'événement a une importance internationale, car, au sein du centre le plus fort de l'impérialisme mondial, le congrès établira la plus grande section de la VI^e Internationale.

L'exclusion de la gauche du parti socialiste est le point culminant décisif dans le développement de l'une et de l'autre. Sous l'impact des défaites catastrophiques de la classe ouvrière en Europe centrale en 1933-1934 et de la terrifiante crise du capitalisme mondial, le Socialist Party of America, alors moribond, obtint un nouveau bail de survie avec l'entrée de quelques milliers d'éléments de gauche jeunes et militants qui étaient repoussés par l'aventurisme bureaucratique du parti communiste. La pression de ces forces de gauche était assez forte pour produire une scission dans le parti socialiste, eut pour résultat que l'incorrigible Vieille Garde se sépara de l'organisation. Les Bourbons de la droite, répétant obstinément les formules stéréotypées de la social-démocratie faillie et refusant d'assimiler une seule des leçons évidentes des événements internationaux, se retirèrent dans le confort d'une petite société fabienne se consacrant à maintenir quelques appareils électoraux de socialisme municipal et de supplier la bureaucratie syndicale de bâtir pour eux l'abri d'un Labor Party.

Avec toute leur immaturité et leur confusion et en dépit de leur direction de hasard, les militants de gauche essayaient sérieusement de construire un parti révolutionnaire basé sur les principes marxistes et participant activement à la lutte de classe. Il était tout à fait clair que, la direction centriste de ces militants restant à leur tête, l'énergie du mouvement se dissiperait et que le mouvement lui-même se désintégrerait. Les meilleurs éléments de la gauche militante étaient donc en conflit constant avec les dirigeants centristes de New York qui, depuis l'époque du congrès de Detroit en 1934, opéraient sur la base de la théorie selon laquelle la capitu-

lation devant des droitiers aussi congénitaux que ceux de l'école du socialisme des égoûts de Milwaukee - pour ne pas parler de la capitulation devant Norman Thomas et son entourage de brouillons, fabiens, pacifistes, démocrates indistriels, et autres agréables personnes - était toujours préférable à un combat honnête pour le principe révolutionnaire.

Les idées révolutionnaires faisaient pourtant leur chemin dans le parti et le désir de les faire prévaloir se concrétisait dans la revendication grandissante que tous les révolutionnaires non membres du S.P. soient invités à rejoindre ses rangs avec des droits, obligations et privilèges entiers, y compris celui de défendre leur point de vue pour abattre toute barrière organisationnelle entre les ouvriers révolutionnaires à l'intérieur du parti et ceux qui étaient en-dehors, et pour réaliser la fusion des uns et des autres, les trotskystes, organisés à cette époque dans le Workers Party of the United States, décidèrent, il y a plus d'un an et demi de rejoindre le parti socialiste.

L'affiliation des membres du Workers Party au S.P. (et de la Spartacus Youth League quatrième-internationaliste à la Young People's Socialist League) coïncida avec le départ de la bande Waldman-Oneal-Lee - *Forward* au congrès du parti de Cleveland. Presque automatiquement, la scission du gros de la droite, suivie peu après par ses contingents de Bridgeport et Reading, provoqua un changement de position dans les rangs du parti. Une gauche conséquente, basée sur un terrain principiel et actif, se cristallisa rapidement autour du *Socialist Appeal* à son institut de Chicago à l'hiver 1936. Ce fut réalisé par une fusion harmonieuse de tous les éléments de gauche authentiques - les anciens membres du Workers Party et les éléments socialistes révolutionnaires qui avaient mené cette lutte pour une politique de gauche avant la dissolution du Workers Party.

Au pôle opposé du parti, les forces de droite opérèrent une concentration de type lâche mais néanmoins efficace, unie non sur un programme politique net, mais animée par un violent antagonisme aux principes du marxisme révolutionnaire auxquels, comme les staliniens, ils appliquaient le terme cliché de "trotskysme". La concentration comprenait les deux groupes de réformistes du Wisconsin, l'équipe stalinienne Porter-Berger et les gens du "bon gouvernement", Hoan et Benson ; les pacifistes, les fabiens de la Ligue pour la démocratie industrielle et autres bonnes gens, pour qui le mouvement socialiste commence et finit avec Norman Thomas, liquidateurs de l'école Alfred Baker Lewis, qui sont pour la dissolution du parti dans un institut éducatif ; les branches mortes, les résidus droitiers, les jeunes responsables syndicaux en train de monter, des éléments indéfinis organisés à New York sous la direction d'un ambitieux responsable du nom d'Altman et un groupe franchement stalinien du Connecticut, organisé sous le nom convenablement apte à évoquer le passé de comité de correspondance.

Entre ces deux courants se tenaient les Hamlet du groupe *Clarity*, organisés en entité à part à la suite de la scission qui se produisit dans le groupe de la

gauche à New York quand les centristes - Zam, Tyler, Delson - furent mis en minorité. Il s'était fixé l'objectif pas du tout modeste et pas du tout essentiel de réconcilier l'irréconciliable, signant ainsi son inévitable effondrement.

Le premier coup porté à gauche le fut au congrès spécial de Chicago tôt cette année, quand une motion de Thomas fut adoptée qui interdisait la publication d'organes propres de groupes. La gauche étant exclue de la participation au journal officiel du parti qui était le monopole de la droite et des centristes, la décision équivalait à lui imposer un bâillon, surtout du fait que l'engagement du congrès de publier un journal de discussion accessible à tous fut nonchalamment déchirée par la première réunion du comité exécutif national suivant le congrès.

Le second coup à l'aile gauche en particulier et à un développement à gauche du parti en particulier, fut porté à la réunion de Philadelphie du N.E.C. qui accepta finalement une résolution sur l'Espagne. Bien que le congrès ait pris position contre la politique de Front populaire, cette résolution sur l'Espagne était une approbation politique du Front populaire de [Largo] Caballero et, pire encore, venait servir de couverture au régime qui massacra les ouvriers révolutionnaires pendant les journées de mai à Barcelone. Il vaut la peine de relever le fait que les droitiers dans le parti et au N.E.C. ont voté pour cette résolution mais qu'elle fut soutenue et votée par le groupe *Clarity* en majorité au comité, lequel, alors comme maintenant, ne se réclamait pas modestement du radicalisme.

La riposte de la base du parti et de l'organisation de jeunesse a été un rappel inspirant la peur à la droite et à ses alliés concernant la croissance du mouvement de gauche. Dans une organisation du parti et de la jeunesse après l'autre, les membres votèrent contre la résolution sur l'Espagne et demandèrent au N.E.C. de l'écarter au profit d'un document révolutionnaire. Cette preuve de la croissance de la gauche trouva une réponse de la part de la combinaison *Clarity* - droite sous la forme d'un des décrets les plus stupides connus dans le mouvement radical. Comme a dit un homme d'Etat de *Clarity*, la loi martiale était établie dans le parti. D'autres appelèrent "loi du bâillon" Et c'est ce qu'elle était. Elle interdisait aux membres de discuter de la politique du parti - pas moins. Elle interdisait toute tentative d'appeler le N.E.C. à s'engager dans une nouvelle politique ou modifier l'ancienne. Elle établissait un *index* pour la littérature hérétique - c'est-à-dire celle de gauche - que les institutions du parti ne pouvaient vendre qu'au risque d'être excommuniées ou vouées aux flammes de l'enfer. Toute cette idée fut approuvée par tout le monde, sauf les membres du parti, et elle aurait pu être appliquée peut-être si le N.E.C. avait réussi à avoir assez de flics pour l'appliquer de force ou s'il avait eu réellement le pouvoir de sortir des lettres de représailles. Mais plus désespérées et arbitraires étaient les décisions prohibitives du N.E.C. et plus clairement se révélaient leur futilité et leur impuissance.

La rébellion générale des membres contre l'infâme loi du bâillon ne fut qu'élargie par la fameuse proposition Altman-Thomas-Laidler de sou-

tenir le diseur de sornettes bourgeois, LaGuardia, candidat du parti républicain à la mairie de New York, de le soutenir non seulement en infraction aux décisions solennellement adoptées par le congrès mais par l'initiative particulièrement lâche de retirer le candidat socialiste au profit de LaGuardia sans lui avoir donné un soutien "formel". La droite prit l'offensive sur cette proposition et, comme c'était toujours le cas quand il avait affaire à une offensive sérieuse, le comité national claritiste s'effondra et appuya la proposition par un vote majoritaire.

En même temps la droite organisait une chasse au renard contre la gauche qui avait dressé le gros des membres contre l'odieuse reddition de New York et se dressait ainsi en obstacle à son application. Plus d'une centaine de membres de l'Association Appeal furent ainsi mis en accusation par l'administration Altman pour le crime... d'appartenance à l'Association Appeal et leur fidélité à une organisation étrangère, à savoir la IVE Internationale. En un mot, les crimes dont on accusait n'étaient pas des actes d'indiscipline, mais des faits d'association et de croyance, c'est-à-dire une "accusation de conspiration". Le porte parole de la Douce Assemblée qui, en 1920 traduisit devant lui les cinq membres socialistes pour les priver de leurs sièges, ne les accusa pas de crimes plus grands.

Il est difficile de décrire dans un langage modéré ce qui a suivi. Ce qui passait pour un procès contre des gauchistes fut tout de suite risible et ridicule. Le groupe Altman fonctionnait imperturbablement comme plaignant, procureur, juge, jury, cour d'appel et bourreau, économisant ainsi temps et énergie. Le non moins austèrement impartial comité exécutif national, après s'être décidé à livrer le parti à la combinaison de Front populaire du parti d'Alfred Landon + le parti fusionniste + le Parti progressiste + l'American Labor Party + le groupe Lovestone, consacra une heure à écouter l'appel de la gauche, puis approuva l'exclusion, le groupe *Clarity* rivalisant avec les autres droitiers pour le douteux honneur de torpiller le parti socialiste. Pour garantir son naufrage en dépit d'efforts divers, on adopta à l'unanimité une résolution appelant tous les membres à s'arrêter et à s'abstenir de continuer tout soutien de la gauche ou de son organe sous peine d'exclusion immédiate. On prévint aussi de remettre en question rapidement les chartes de toutes les organisations qui n'avaient pas exécuté l'ordre de l'exclusion en masse.

Le lamentable échec des diplomates de *Clarity* face à l'offensive des droitiers de New York et du Wisconsin n'eut d'égal que leur effronterie, leur virulence dans leur entreprise pour couper le parti en morceaux pour en chasser la gauche. Mais cela ne s'avéra pas simple. Malgré toutes sortes de manipulations, manoeuvres et fixation de cotisations, la gauche obtint une écrasante majorité des voix pour le congrès de la Y.P.S.L. qui adopta un programme de gauche, élit une direction révolutionnaire, soutint la IVE Internationale. A New York, la majorité des membres restèrent avec la gauche, de même qu'à Chicago et dans l'Ohio. Dans des Etats comme le

Minnesota, la Californie, l'Indiana, la gauche avait le soutien de 75 à 95 % des membres. En réplique aux naufrageurs du parti LaGuardia, la gauche lança un appel pour un congrès spécial à Chicago avec la signature du comité national exécutif de l'Y.P.S.L., du comité exécutif de la gauche de New York et de Chicago et les comités d'Etat de l'Ohio, du Minnesota, de l'Indiana et de la Californie. L'appel au congrès a été depuis lors soutenu par d'importants et nombreux centres du parti, comme Rochester, N.Y., Bucks County et Allentown en Pensylvanie, Kansas City et St-Louis County dans le Missouri.

Tandis que la gauche consolide ses forces pour la reformation du parti marxiste révolutionnaire aux Etats-Unis, les restes du vieux parti socialiste se désintègrent rapidement. Dans son bastion traditionnel de New York, le parti n'a simplement pas existé comme facteur de l'élection actuelle. A Philadelphie, il a soutenu les candidats du parti communiste. Son aile stalinienne est en train de rompre et se dirige formellement vers lui, comme l'a montré l'adhésion de l'étoile d'espoir du S.P. parmi les étudiants, Lash ; par une tournée que Hillard Bernstein, le cheval de derrière du S.P. chez les chômeurs, est en train de faire pour les staliniens ; et par la désertion prochaine de David Lasser, le président des Workers Alliances. Le nombre de membres qui sont tombés dans l'indifférence ou ont tout lâché s'élève à des centaines. La section juive négocie en secret avec la section juive de la Vieille Garde et le fait en toute impunité malgré les protestations larmoyantes des claritistes démoralisés. L'emprise de ces derniers dans le parti est fragile s'il faut en croire le S.O.S. lancé par leur dernière circulaire fractionnelle : certains sont déjà accusés et d'autres menacés de perdre leur poste ou d'être exclus. L'activité de la direction nationale ces derniers temps a été orientée vers l'activité profitable qui consiste à prendre des chartes, pas des membres. Les efforts pour ressusciter l'Y.P.S.L. "officielle", avec des injections hypodermiques de subsides altmaniens, au lieu de membres, se sont révélés vains. L'unique organisation encore dans le S.P. qui vaille quelque chose, c'est celle du Wisconsin et elle ne sera pas longue à régler l'énigme de la poursuite de son affiliation qui a troublé tant d'observateurs. Les paladins dans la grande guerre contre "la gauche sectaire" ont fini par réduire le vieux S.P. à une secte, et en décomposition par-dessus le marché.

L'avenir du parti politique révolutionnaire des travailleurs aux Etats-Unis se trouve dans la conférence des gauches à Chicago. Il n'est nul besoin de regarder en arrière vers le mouvement moribond qui est resté aux mains de Thomas et Tyler. Les possibilités révolutionnaires du vieux S.P. ont été épuisées. En substance, tout ce qui était vivant en lui, capable d'assimiler des idées révolutionnaires et de mener des actions socialistes sérieuses, est maintenant associé à la gauche. Les tâches du nouveau parti qui va être mis sur pied à Chicago sont en vérité énormes et les difficultés non moindres. Mais les perspectives de développement sont certaines et les convictions des révolutionnaires sont fermes.

Le nouveau parti n'aura pas à inventer de nouvelles formules ou de nouveaux principes. Il part des principes qui ont résisté à l'assaut du temps et à l'épreuve de la lutte de classes. Il apparaîtra comme la section américaine de la IV^e Internationale, qui repose sur des fondations de granit, celles de l'expérience et des leçons de presque un siècle de mouvement révolutionnaire. Ses idées sont invincibles et, une fois fusionnées avec la classe ouvrière américaine montante, elles créeront un mouvement qui marchera irrésistiblement vers la victoire finale.

Notes de lecture

Alan M. Wald, *The New York Intellectuals : The Rise and Decline of the anti-Stalinist Left from the 1930s to the 1980s* (Chapel Hill North Carolina Press, 1987).

Les lecteurs des *Cahiers Léon Trotsky* connaissent bien Alan Wald et apprécient la contribution qu'il leur a apportée à travers plusieurs articles de fond. Ils sont depuis longtemps convaincus de sa compétence, de sa capacité de travail, de la fantastique étendue de ses connaissances. Le livre qu'Alan vient de consacrer aux "intellectuels de New York" les convaincra en outre de son courage.

Il faut en effet du courage à un auteur qui est en même temps un militant révolutionnaire pour s'attaquer à un tel sujet en renonçant définitivement à la polémique et à l'anathème. Comment des intellectuels de premier ordre, poussés vers le socialisme par la crise mondiale, détournés, repoussés du stalinisme par les procès de Moscou, séduits et souvent gagnés par Trotsky lui-même, ont-ils finalement repris le chemin de l'adaptation à l'idéologie dominante pour devenir, après la deuxième guerre mondiale et la chasse aux sorcières, de très ordinaires conservateurs ou libéraux que leur connaissance du communisme a bien servis dans une carrière médiatique ou académique ?

Il faut du courage pour dire ouvertement et nettement que les chantres du néo-conservatisme reaganien que sont par exemple Irving Kristol et Norman Podhoretz, faisaient partie de ce groupe et comment une telle transformation, un tel reniement, est possible. Il faut du courage pour n'essuyer aucune des questions que pose une telle trajectoire, pour ne dissimuler aucun de ses doutes ou des douloureuses questions inévitablement posées et apporter pourtant, au terme d'une analyse serrée et difficilement contestable, l'explication d'une histoire concrète dont la totalité ne se trouve ni dans la tête des hommes et des femmes qui l'ont vécue, ni dans l'histoire seule de leur pays, quelle que soit son importance mondiale.

Le résultat est en tout cas une magnifique fresque d'histoire intellectuelle, puissante synthèse dont les travaux antérieurs de Wald indiquaient qu'elle était non seulement possible mais désirable.

Les cent premières pages, la première partie, décrivent les origines de

la "gauche anti-stalinienne" dans laquelle il distingue trois groupes : les internationalistes juifs du groupe Menorah, les communistes dissidents d'origines diverses et les modernistes radicaux, qu'il décrit à la fois collectivement et à travers des portraits individuels : Elliot Cohen, Herbert Solow pour le premier, Sidney Hook et Charles R. Walker pour le second, James T. Farrell et Edmund Wilson pour le dernier. Wald reconstitue ainsi minutieusement le contexte dans lequel, à partir de 1930, va opérer le prestige de Léon Trotsky qui symbolise pour ces hommes l'intellectuel qui a su trouver le chemin de l'action et fusionner théorie et pratique.

La deuxième partie du travail d'Alan Wald est consacrée à la description de ces hommes qu'il appelle "les intellectuels révolutionnaires". C'est en fait un chapitre d'une exceptionnelle richesse sur l'histoire du mouvement révolutionnaire nord-américain, même si des critiques à oeillères n'y ont vu que "l'histoire microscopique de 1200 puristes s'auto-détruisant". Alan souligne vigoureusement ce qui est à ses yeux la principale faiblesse des intellectuels marxistes. Ils n'ont pas été capables d'ouvrir et *a fortiori* de clore victorieusement le débat avec l'idéologie pragmatiste qui imprègne aux Etats-Unis la société et l'intelligentsia tout entière. Certes, pendant un temps, les procès de Moscou ont contribué à consolider, dans une campagne difficile, le bloc des intellectuels anti-staliniens ; la réapparition et le nouvel essor de *Partisan Review* expriment la réalité de cette alliance. Pourtant, aussitôt après, dans la fin des années 30, l'influence délétère des procès de Moscou commence à s'exprimer directement, comme elle l'avait fait en Europe, dès 1936, en provoquant démoralisation et cynisme. C'est à ce développement-là qu'il faut rattacher les premiers retournements, de l'anti-stalinisme à l'anti-communisme, d'hommes dont la contribution avait été de poids ; Max Eastman, Herbert Solow sont les premiers à glisser sur cette pente et Edmund Wilson à avoir expliqué aussi nettement qu'il fallait remettre en question la révolution russe elle-même.

Le sixième chapitre (2e partie) du livre de Wald, intitulé "Canonistes et shachtmaniens", ne peut que remplir d'aise le lecteur curieux et épris de vérité historique. Il contient notamment deux portraits, brossés de main de maître, de James P. Cannon et Max Shachtman, échappant totalement aux conceptions et partis-pris des hagiographies comme des polémiques-réquisitoires. On notera une discussion particulièrement attentive et fouillée des conceptions respectives du "parti révolutionnaire" de Cannon et de Shachtman. Ses conclusions peuvent certes être contestées, mais il a le grand mérite de restaurer des données passablement déformées. Le lecteur appréciera aussi son étude détaillée de la dégénérescence de la pratique politique de Shachtman, son explication selon laquelle c'est l'analyse de l'U.R.S.S. faite en 1940 par Shachtman qui fut la source lointaine de son adhésion à l'impérialisme "démocratique" incarné par Richard Nixon, face à la "barbarie" du stalinisme sous Staline et après lui.

Alan Wald, soulignant que la plupart des intellectuels de New York

avaient abandonné l'internationalisme avant le début de la guerre, analyse les positions des organisations de Shachtman et Cannon - W.P. et S.W.P. - pendant la guerre, avec leurs difficultés et contradictions, retrace aussi l'évolution de Dwight Macdonald vers ce qu'il appelle "l'anarcho-pacifisme", montre le recul définitif d'Edmund Wilson. Dans un chapitre plus difficile pour le lecteur français, il étudie "les intellectuels de New York" tels qu'ils sont dépeints dans la littérature, romans et nouvelles, terminant par une douzaine de pages absolument lumineuses sur James T. Farrell "un romancier révolutionnaire en crise".

La troisième et dernière partie du livre est consacrée à ce qu'il appelle "La Grande Retraite", l'adaptation de ces intellectuels à la société capitaliste et leur attachement à "une étincelle de critique pour apaiser leur conscience". Il décrit les brutales volte-face, les reniements sans vergogne et souligne qu'ils ne peuvent s'expliquer par une sorte de "péché originel" qui serait que leurs auteurs auraient été infestés de "stalinisme", voire de "trotskysme" ou de toute autre idéologie : cette génération, souligne-t-il, a subi l'essor économique de l'après-guerre, la mobilité vers le haut, l'échec des révolutions en Europe occidentale, puis la Guerre froide et le McCarthysme. Elle a profondément subi et ressenti la persécution par le F.B.I. et la peur généralisée à l'époque. Le petit condensé de l'histoire du mouvement trotskyste aux Etats-Unis après la guerre, sous le titre "Apostats et vrais croyants", fera sans doute grincer bien des dents des deux bords.

Un magnifique portrait d'Irving Howe ouvre "le cul-de-sac de la social-démocratie", essentiellement l'histoire de la décomposition du courant shachtmanien. C'est celui du pape de l'anticommunisme contemporain, Norman Podhoretz, qui sert d'illustration au développement sur les "fruits amers de l'anticommunisme". Wald conclut par ces phrases en forme de couperet :

"Les néo-conservateurs n'ont pas complètement abandonné leur analyse marxiste d'autrefois de la dynamique de la société capitaliste comme lutte des possédants et de ceux qui n'ont rien. La différence cependant est qu'ils ont choisi de s'aligner sur les possédants".

Dans sa conclusion, l'auteur rappelle que la capacité des intellectuels à conserver une attitude révolutionnaire dépend en grande partie des événements qui leur font considérer la classe ouvrière comme une force de changement radical. Dans les années 30, les grèves, les combattants magnifiques qui se révélèrent dans les usines, les piquets et les rues, la guerre civile espagnole, les miliciens ouvriers et paysans, la présence de Trotsky, dont la haine que lui portait Staline attestait que ses espérances étaient fondées, tout semblait attester de la possibilité de l'issue révolutionnaire. Or la guerre mit à tout cela un terme brutal. De bon ou mauvais gré et parfois simplement pour survivre, les intellectuels sont devenus des jouets aux mains de l'impé-

rialisme le plus puissant du monde et seuls quelques-uns ont eu la force, dans les années 60, de renouer avec leur jeunesse, de secouer la camisole qu'on leur avait fait enfiler : Philip Rahv, l'homme de l'ancienne *Partisan Review*, fit cette tentative et perdit, se retrouvant plus isolé que jamais.

Personne ne s'étonnera que Wald soulève en conclusion des problèmes qui se posent toujours aux intellectuels marxistes aujourd'hui : il s'agit de concilier dialectiquement l'engagement politique et la conscience critique. Il s'agit d'être fidèle à ce qu'il appelle les quatre grandes composantes de la pratique politique marxiste :

"Une perspective rigoureusement internationaliste, une vision révolutionnaire intransigeante de la transformation sociale, une adhésion militante à d'authentiques contre-institutions et la détermination de voir le monde du point de vue des groupes opprimés".

Il souligne en passant la nécessité pour l'intellectuel de s'engager, ce qui peut prendre selon lui la forme de la participation à des contre-institutions de la société capitaliste - syndicats, organisations politiques socialistes, ou féminines, tiers-mondistes, etc. qui travaillent pour la libération sociale contre l'ordre politique dominant.

Pour terminer, il entreprend de démontrer la position bien plus favorable des intellectuels marxistes d'aujourd'hui, la possibilité qu'ils ont d'étudier les oeuvres du jeune Marx, des marxistes occidentaux, de Boukharine et de Trotsky, de peser l'expérience de la révolution russe et du combat contre l'Opposition. Ainsi retrouveront-ils l'héritage qu'ils n'ont pas recueilli, surmonteront-ils l'amnésie politique qui les a frappés et réaliseront-ils les promesses faites au nom des intellectuels par Marx et Engels.

Pierre Broué

John Riddell, ed, *The Communist International in Lenin's Time. Lenin's Struggle for a Revolutionary International 1907-1916. The Preparatory Years*, New York, Monad Press, 1984, 604 p. : *The German Revolution and The Debate on Soviet Power 1918-1919. Preparing the Founding Congress*, New York, Monad Press 1986, 540 p.; *Founding the Communist International. Proceedings and Documents of the First Congress, March 1919*, New York, Monad Press, 1977, 424 p.

Il y a bien longtemps que les *Cahiers Léon Trotsky* auraient dû rendre compte de ces livres, une série dont le premier volume a été publié il y a quatre ans déjà. La responsabilité de ce retard, sans doute pas innocent, m'incombe totalement.

Il y a en effet quatorze ans que j'avais entrepris la publication en français d'une série analogue intitulée "Documents de l'I.C.", dont deux volumes ont paru chez E.D.I., éditeur vaillant mais fragile, dont la machine s'est grippée à quelques encablures de la fin du volume III qui rendait compte du 2e congrès.

Rien n'indique que cette entreprise aura une suite et que j'en serai : c'est peut-être la désillusion et l'amertume qui m'ont fait tarder à prendre la plume pour rendre compte d'une entreprise nettement mieux partie que la mienne.

Monad Press est en effet l'un des visages de Pathfinder Press dont on connaît les liens avec le Socialist Workers Party. Le maître d'oeuvre de l'entreprise, John Riddell, peut se consacrer à plein temps à cette entreprise, épaulé par des collaborateurs et traducteurs "de luxe", et disposant de la possibilité de consulter dans le monde entier travaux et experts. La maison qui édita les *Writings* puis se consacra à Castro, a encore la possibilité de faire ses choix et de s'y tenir.

Nous avons là un travail très solide et sérieux, avec des documents rares bien choisis et rendus accessibles. Les commentaires sont sobres et utiles, les notes, abondantes et complètes sans pédanterie, expliquent ce qu'il faut expliquer. Bref c'est un instrument de travail très utile.

Le premier volume couvre les années 1907-1916, prenant comme point de départ le congrès de Stuttgart de la IIe Internationale, publiant les principaux éléments du débat d'avant 1914 et ses lendemains, après la "faillite" de la IIe et le combat pour une nouvelle Internationale. Les articles, à l'exception de ceux de Lénine et des principaux dirigeants allemands ne sont guère accessibles. C'est vrai en particulier de plusieurs articles de Trotsky qui ne figurent pas dans *Guerre et Révolution*.

Le deuxième volume est consacré à la réaction des Soviétiques face à la révolution allemande, au débat en Allemagne sur Constituante et Conseils et à la victoire de la contre-révolution conduite par le gouvernement social-démocrate. Mais il comporte également ce que Riddell appelle "le débat sur le pouvoir soviétique" avec Kautsky, à la conférence de Berne, à "la préparation du premier congrès communiste". Riddell signale que - textes de Lénine mis à part - 65% des textes retenus sont inédits en anglais, une proportion plus forte encore sans doute en français.

Le troisième volume reproduit le compte rendu du congrès, le Manifeste et les différentes résolutions, les rapports écrits, et se termine par des appréciations portées à son sujet par les dirigeants bolcheviques de l'époque. Le livre suit dans l'ensemble l'édition allemande de 1921 avec des additifs ou modifications tous dûment justifiés. Il y a un glossaire très utile comprenant des indications biographiques et des éléments chronologiques. C'est certainement l'édition la plus complète et la mieux présentée, avec l'appareil critique le plus soigné. Peut-on cependant conseiller à Riddell de lire avec soin les *Cahiers Léon Trotsky*, ce qui lui aurait permis d'indiquer que Marcel Body était mort en 1984 ?

Pourtant, on éprouve un malaise. La façon de présenter l'histoire adoptée ici n'est, à certains égards, pas acceptable. Chacun sait que, désireux de se placer dans le sillage du "léninisme" pour mieux coller à la roue du "castrisme", le S.W.P. s'efforce soigneusement d'éviter toute connotation par trop "trotskyste". Ruse puérile sur les champs de bataille du temps présent ? Dangereuse quand elle s'applique à l'histoire et calque de trop près d'autres attitudes.

La référence permanente à Lénine, systématiquement et toujours placé à part et au-dessus de ses camarades, agace comme une sorte de rechute dans "le culte de la personnalité" et constitue une flagornerie imméritée pour lui. Le titre du premier volume, qui fait remonter à 1907 "la lutte de Lénine pour une Internationale révolutionnaire" est faux par exagération. La formule de la préface sur "la lutte conduite par Lénine après la Révolution russe de 1905 pour révolutionnariser la IIe Internationale (socialiste)" est également fautive à force de schématisme et ne résiste pas aux textes de Lénine lui-même.

Qu'aurait dit Trotsky devant ce prétendu résumé des raisons de son entrée au parti bolchevique ?

"Sous l'impact du cours du parti bolchevique après la révolution de février 1917 en Russie, Trotsky et le courant qu'il dirigeait furent gagnés à ce parti".

C'est là faire bon marché de tout le débat sur les perspectives de la révolution, de Lénine donnant raison à Trotsky contre les vieux-bolcheviks, de la résistance acharnée de ces derniers au cours lancé par les "thèses d'avril" dans lesquelles Trotsky se reconnaît.

Et que penser de cette extraordinaire formule, à propos du destin politique des délégués de ce congrès ?

"Quatre d'entre eux, Trotsky, Zinoviev, Radek et Osinsky furent à des moments différents parmi les dirigeants du courant communiste d'opposition qui combattait l'abandon par Staline du cours internationaliste révolutionnaire mise en place sous la direction de Lénine".

Il est bien d'indiquer au passage avec discrétion que Trotsky fut l'auteur du *Manifeste* de l'I.C. Mais quand Riddell écrivait cela, aucun citoyen russe n'avait les moyens de le savoir et aucun livre citant ce manifeste n'indiquait le nom de son auteur véritable. L'histoire de l'histoire n'est-elle pas, à certains moments, et dans de tels domaines, absolument nécessaire ?

Soyons franc, la discrétion de John Riddell à propos de Trotsky, était inquiétante il y a quelques années : dans le premier volume, Trotsky est classé par ordre alphabétique, après Boukharine et Rakovsky, avant Zinoviev, parmi ceux qui ont aidé Lénine à diriger le parti. Elle risque d'être bientôt comique. La déstalinisation de l'histoire en U.R.S.S., la rédaction sur l'ensemble des pages blanches d'une histoire plus proche de la vérité historique, la réapparition de Trotsky dans les récits et documents,

risque de mettre les rédacteurs du S.W.P. dans la triste position de gens qui sont en retard d'une guerre et devront courir après les historiens et les écrivains soviétiques, pour situer la vraie place de Trotsky dans l'Internationale communiste "du temps de Lénine"...

Mais ce n'est pas comique. C'est infiniment triste, s'agissant d'un parti auquel Trotsky apporta tant dans ses dernières années. Il faudra un Wald pour étudier la dégénérescence de la pratique politique de cette organisation au prestigieux passé.

P.B.

SOUSCRIPTION

jusqu'au 24 Octobre 1988

TROTSKY

Pierre
Broué



Fayard

Pour obtenir les conditions exactes de la souscription écrire à :

Cahiers Léon Trotsky
63 rue Thiers
38000 Grenoble

Avec l'exigence de l'historien et la passion du militant Pierre Broué fait revivre Trotsky dans toute son humanité.

Pendant plus de 30 ans Pierre Broué a patiemment rassemblé, consulté, interrogé les écrits publics et privés de Trotsky, les témoignages de ceux qui l'ont approché.

Les Cahiers Léon Trotsky se réjouissent de pouvoir vous faire bénéficier d'une **remise importante** sur le livre de Pierre Broué, **TROTSKY**

Cette remise, conformément à la loi, ne peut être accordée qu'en souscription avant parution en librairie.

A l'heure où Les Cahiers mettent sous presse, le livre est à la photocomposition, et l'éditeur n'a pu nous communiquer qu'un **pronostic du prix, 250 Frs**. La parution en librairie est prévue pour le 24 Octobre 1988

Afin d'accélérer la procédure, nous demandons à tous ceux qui sont intéressés par la souscription de nous communiquer **le plus rapidement possible** leur adresse pour leur envoyer les conditions exactes de la souscription dès que nous les connaissons. **Nous espérons disposer des exemplaires dès le début octobre**

Courrier

Nous avons publié dans le n°32 des Cahiers Léon Trotsky une notice nécrologique sur Harold Robins. Nous avons reçu, à peu près au même moment la lettre suivante, de Ralph Kessler, de Berkeley, que nous publions bien volontiers, en soulignant qu'à présent, plusieurs organes de presse ont salué la mémoire de Robins et bien que nous ayons été en désaccord radical avec l'attitude de ce dernier vis-à-vis de Joseph Hansen et de George Novack et de la campagne de calomnies qu'il alimenta contre eux. Voici le texte de R. Kessler, ouvrier typographe syndiqué.

N'y a-t-il pas un Mouvement pour l'honorer ?

Harold Robins, le garde de Trotsky qui désarma l'assassin en 1940, est mort le 12 septembre 1887 à Woodsville, New Hampshire. Il avait 79 ans. Il est mort tranquillement, seul, souffrant d'emphysème. Sa veuve m'a envoyé une brève information du journal local sur sa mort. Il n'y avait aucune référence à son passé. Je n'ai pas vu d'autre nécrologie et il n'y a eu nulle part de cérémonie à sa mémoire. Bref, Harold Robins a disparu sans laisser de trace. Il semble que personne ne s'en soit soucié ni occupé. Et cela de la part d'un mouvement qu'il a servi pendant quelques 60 ans.

J'ai connu Harold pendant vingt ans. Nous nous sommes connus à New York par un ami, Marc Klein. J'ai toujours été étonné que Harold s'entende avec moi, un social-démocrate, mais c'était ainsi. Notre amitié reposait sur un respect mutuel. Elle était composée de parties égales de franchise et de bonne volonté. Il lui manquait la politique. Nous étions amis, pas camarades.

Nous nous sommes écrit pendant tout ce temps, mais plus abondamment ces deux dernières années. Sa dernière lettre, écrite peu avant sa mort, avait 57 pages. Ses lettres répondaient en général aux miennes. Quand j'étais engagé dans des luttes syndicales, ses lettres étaient pleines de bons conseils de sa propre expérience. Quand je lisais les Grands Livres, il semblait les connaître tous et discutait de tout avec moi. Mais toujours il défendait la révolution russe.

J'ai vu Harold pour la dernière fois à l'été de 1985 quand il me dit qu'il allait s'installer dans une petite ville de Nouvelle-Angleterre pour écrire un livre sur l'année qu'il avait passée dans la maison de Trotsky comme chef de

la garde. Il avait eu bien des conversations avec le Vieux et, ressentant sa propre mortalité, voulait écrire sa grande oeuvre, comme il l'appelait, avant sa propre fin.

Harold me dit que ce fut le Vieux qui commença les conversations. Au début, Harold se dérobait. A la première question de Trotsky, Harold répondit ce qu'il savait - qu'il n'était qu'un ouvrier, pas un expert. Trotsky lui répondit qu'il appréciait l'opinion d'un ouvrier et qu'il se voulait juge de la valeur de la conversation, car il voulait vraiment savoir ce que pensait Harold. Trotsky avait mis Robins à son aise et ils parlèrent librement ensuite.

Le petit-fils de Trotsky vivait dans la maison de México et Harold et lui prirent l'habitude de longues promenades ensemble jusqu'à ce que la grand-mère de l'enfant, Natalia Trotsky, demanda à Harold d'interrompre leurs conversations, car la famille ne voulait pas que l'enfant suive une carrière politique. Le père de l'enfant et les autres enfants de Trotsky avaient tous été tués par les détachements de mort communistes.

Harold me dit qu'il avait soumis quelques-uns de ses récits et impressions de son année avec Trotsky à la presse du Socialist Workers Party et qu'elle les avait rejetés de façon insultante. Dans les dernières années, Robins était devenu une ressource pour l'industrie de la recherche sur Trotsky et divers travaux mentionnent le nom de Robins parmi leurs références. Il refusa cependant d'être conseiller technique du film sur Trotsky fait par Joseph Losey en Angleterre, parce qu'il disait que la version de la vie de Trotsky par Losey n'était justement pas exacte. En fonction de cela, argent, voyage, attention, ne comptaient pas.

Harold avait rejoint la Jeunesse communiste dans les années vingt à New York. Quand James Cannon fut exclu du parti communiste en 1928 pour trotskysme, Harold le suivit. Dix-huit mois plus tard, il fut exclu du mouvement trotskyste parce qu'il avait osé accuser la direction, James Cannon, Max Shachtman, Martin Abern, d'avoir utilisé sans sa permission son nom sur un tract. Il disait qu'il n'était même pas en désaccord avec le tract, mais qu'il s'opposait au comportement bureaucratique à son égard. Il n'avait alors que vingt et un ans.

Il quitta l'organisation, mais pas la politique et revint quelques années plus tard. Quand on lui demanda à son retour de signer un "mea culpa", il refusa et accusa ses camarades de recourir à la tactique des "aveux de Moscou". Cannon et Shachtman s'obstinèrent lors du vote sur sa réintégration.

Harold Robins était un personnage solitaire, un homme charismatique, pas un homme pour construire un parti. Il défendait la conscience individuelle comme un Prophète juif. Harold entendait sa propre voix encore faible, la suivait et pensait que le comportement devait être guidé par des principes moraux. Pendant la plus grande partie de sa vie, il fut seul et passa ses derniers jours dans le désert. Harold Robins paya le prix pour ses inflexibles principes.

Harold fut actif dans les luttes de cette période, pas seulement dans

les cafétarias et les réunions de "branches", mais dans l'atelier et dans la rue, et son corps portait les marques des coups tant de la police que des staliniens. Dans la grève des travailleurs de l'hôtel Waldorf-Astoria dirigée par les trotskystes en 1934, il fut condamné à deux à quatre ans, un verdict rapporté plus tard. Avec ses camarades, il colonisa les usines d'automobiles dans les grèves sur le tas de Detroit. Il se rangea avec le groupe James Cannon dans sa scission avec la fraction Max Shachtman parce que, disait-il, les cannonistes avaient avec eux les ouvriers et les shachtmaniens les intellectuels. Harold était dans l'armée pendant la Deuxième Guerre Mondiale et continua après la guerre son métier de peintre à New York.

Harold Robins ne voulait pas prêter allégeance, saluer le drapeau ou chanter l'hymne national à ses réunions syndicales, mais il aida son Painters Union Local à se débarrasser de la tourbe corrompue qui le gouvernait, dans un combat historique qui contribua à la fondation de l'Association pour la Démocratie syndicale. Il se riait des menaces de mort dans le Local et personne n'est arrivé à le gêner au micro ou à le lui prendre quand il l'avait. Il avait toujours une forme physique superbe, grand, maigre et fort, et il en faisait plus que sa part quand il était attaqué. En même temps, c'était un grand lecteur de classiques et il citait Homère, Cervantes et Shakespeare avec autant d'aisance que des textes marxistes. Sa connaissance de la musique classique était très sérieuse. C'était un authentique ouvrier-intellectuel.

Je me souviens d'une lettre, il y a quelques années, me disant pourquoi au juste il avait quitté certain petit groupe trotskyste. Ce groupe s'était coupé à trois contre deux sur une question. Le fondateur, président et dirigeant, était du côté des battus. Il annonça alors qu'il avait un pouvoir pour deux autres camarades au Canada, sortit deux feuilles de papier de sa poche intérieure et annonça que le vote était de quatre contre trois en sa faveur. Harold Robins était peut-être un sectaire mais il était sain, il se leva et quitta la maison sans un mot.

Dans ses dernières années, Harold Robins s'allia avec un groupe trotskyste dirigé par Gerald Healy en Angleterre. La question qui unit Robins avec la fraction Healy était qu'ils croyaient l'un et l'autre que le Socialist Workers Party américain en 1940, l'année du meurtre de Trotsky, était infesté d'agents staliniens. Ils disaient que le principal agent stalinien était le secrétaire politique de Trotsky, Joseph Hansen. Je crois que le point de vue de Harold Robins sur cette question était une réaction psychologique graduelle à la façon mesquine dont il pensait avoir été traité par son parti.

Personne n'a fait attention à Harold Robins au moment de sa mort. Il méritait mieux. Le fait de ne lui avoir pas rendu hommage rejaillit sur un mouvement qui n'est plus.

Ralph Kessler, 1320 Addison St. 403-A
Berkeley CA 94702

Les départs

Chen Bilan (1902-1987)

Chen Bilan est morte aux Etats Unis le 7 septembre 1987 à l'âge de 85 ans. Fille de professeur, elle était encore une toute jeune fille quand elle avait pris la tête du mouvement du 4 mai 1919 des étudiants chinois dans le Hupeh. Elle avait rejoint le P.C. chinois en 1922 à Pékin, rejoignant un groupe animé par Li Dazhao. La même année, élève-professeur, elle dirigea une grève victorieuse dans une école normale féminine. En 1923, elle s'inscrivit à l'Université des sciences sociales de Shanghai et, en 1924, fut sélectionnée par son parti pour aller suivre à Moscou les cours de l'Université des travailleurs d'Orient. Elle revint en Chine, sur décision du parti, au lendemain du mouvement du 30 mai 1925, devenant membre du comité régional du parti de Shanghai puis responsable de la section féminine du comité central. C'est à cette époque qu'elle lia sa vie à celle de Peng Shuzhi, qui était alors, après Chen Duxiu, l'un des principaux dirigeants du parti et leurs vies personnelle et politique se confondent désormais. Elle participe avec eux à l'activité oppositionnelle puis à la fondation et au développement de l'Opposition de gauche en Chine. Lors de l'arrestation de Chen et Peng en 1932, elle réussit à s'échapper et continue l'activité politique tout en collaborant à la presse légale sur les problèmes féminins sous le pseudonyme de Chen Biyun. Elle milite dans la clandestinité jusqu'en 1948 où, avec Peng, elle quitte le pays pour le Vietnam. Elle a vécu en exil ensuite en France puis aux Etats-Unis.

Frank Glass (Li Furen) (1901-1988)

C. Frank Glass - qui fut connu dans le mouvement trotskyste sous le nom de Li Furen - est mort à Los Angeles le 21 mars 1988. Né à Birmingham le 26 mars 1901, il avait émigré avec ses parents, chômeurs, en 1909 en Afrique du Sud, s'installant au Cap. C'est là qu'il fit connais-

sance avec les idées révolutionnaires en écoutant un orateur de rue le dimanche. Adhérent à l'Industrial Socialist League, il dévora Daniel DeLeon et Marx, fut enthousiasmé par la Révolution russe.

En 1921, il représenta son organisation comme délégué au congrès de fondation du P.C. d'Afrique du Sud (C.P.S.A.). Au 2e congrès, en 1923, il fut élu "organizer" national. En 1922 il s'était fixé à Johannesburg, où il devint permanent du syndicat des ouvriers du vêtement, et, à partir de là, l'un des principaux organisateurs des syndicats du pays. En 1927, il fut exclu du parti et demeura sans affiliation jusqu'en 1929, où il reçut le journal des oppositionnels américains, *The Militant*. Il fut ainsi le premier trotskyste d'Afrique du Sud, recrutant peu après deux étudiants. C'est à la fin de 1929 ou au début de 1930 qu'il décida d'émigrer de nouveau à la recherche d'un travail. Un bateau japonais le conduisit à New York où il rencontra Cannon et ses camarades, repartit pour l'Extrême-Orient et débarqua à Shanghai. Devenu correspondant de presse en Chine, il envoya en février 1932 son premier article au *Militant* et ne commença à jouer un rôle actif dans la section chinoise clandestine qu'à partir de 1933.

En mai 1937, il se rendit au Mexique et discuta longuement avec Trotsky la question chinoise. Ensemble, ils bâtirent des plans qui ne purent se réaliser sur l'éventuelle sortie de Chen Duxiu de Chine. Il revint en Chine qu'il quitta définitivement à la veille de l'attaque japonaise sur Pearl Harbor. Installé aux Etats-Unis, il milita au S.W.P. sous les pseudonymes de Li Fu-jen, Frank Graves et Ralph Graham. Il s'en sépara en suivant Arne Swabeck, autre vétéran, converti pour quelques temps au maoïsme au temps de la "révolution culturelle" ; il se tint ensuite à l'écart de l'activité politique qu'il suivait pourtant avec passion.

Il avait perdu en 1985 sa compagne Grace Simons. Ensemble, en 1982, ils avaient reçu notre ami Pierre Broué et donné leur aide à l'Institut Léon Trotsky. Avec Frank, c'est un internationaliste et un magnifique combattant qui nous a quittés.

Fred Halstead (1927-1988)

Mort d'un cancer du foie à Los Angeles le 2 juin 1988, Fred Halstead avait été un "trotskyste de la deuxième génération", puisque son père avait été l'un des fondateurs de la C.L.A. avant de mourir prématurément.

Quand il rejoignit le S.W.P. en 1948, il avait à son actif l'expérience militante du mouvement des G.I. pour leur démobilisation : marin, il avait participé au mouvement "Bring the Troops Home" dans le Pacifique, et aux conseils de marins dirigeant la lutte.

Sa vie militante s'identifie pendant toute une période avec la lutte des travailleurs de l'automobile (U.A.W.) pendant la période de "chasse aux sorcières". Mais il milite aussi parmi les ouvriers de l'électricité. A partir

de 1954, il s'installe à New York et, de là, exerce son activité essentielle comme journaliste à *The Militant*. C'est ainsi qu'il couvrit pour son journal le mouvement des Noirs de Montgomery contre la ségrégation dans les transports.

C'est dans la lutte contre la guerre du Vietnam que Fred Halstead donne sa vraie mesure, jouant un rôle central dans l'organisation des manifestations, les pourparlers entre organisations, qui le délèguèrent avec d'autres à Saïgon en 1968. Il a consacré à ces années un excellent ouvrage, *Out Now!*

Fred Halstead appartient dans les dernières années de sa vie au comité national du Socialist Workers Party mais il ne jouait plus un rôle de premier plan.

Archibald Fenner Brockway (1888-1988)

Archibald Fenner Brockway, qui était devenu Lord Brockway, est mort à quelques mois d'être centenaire, le 29 avril 1988 à Hertfordshire : il aurait eu cent ans le 1er novembre 1988.

Il était né à Calcutta, fils de pasteur, et avait fait toutes ses études dans un internat pour fils de missionnaires. Il commença comme journaliste en 1907, devient rédacteur au *Christian Commonwealth* et semble avoir été converti au socialisme par une interview donnée à ce journal par Keir-Hardie. Pacifiste, partisan du refus de la mobilisation, il est plusieurs fois emprisonné pendant la deuxième guerre mondiale et passe deux années en prison de 1917 à 1919.

Militant à l'Independent Labour Party en 1907, rédacteur en chef de son *Labour Leader* puis secrétaire à l'organisation en 1922 et président de 1931 à 1933, il incarne pendant les années trente une gauche qui ne sut pas choisir entre pacifisme et stalinisme et anima avant la guerre le Bureau de Londres. Après la guerre, il adhéra au Labour Party, fut élu député en 1950, anobli en 1964. Il joua un rôle non négligeable dans les campagnes contre l'armement nucléaire et la guerre du Vietnam.

Sa position au sujet des procès de Moscou et, de façon générale, sa politique hostile à la IVe Internationale, lui ont valu de nombreuses critiques et charges de la part de Trotsky et son nom revient souvent dans l'index des *Oeuvres*, comme symbole du "pacifisme" et du "centrisme".

Daniel Guérin (1904-1988)

Daniel Guérin est mort le 14 avril 1988 à l'hôpital de Suresnes. Il était né le 19 mai 1904. Il a eu droit à des articles retraçant sa carrière et le présentant à la fois comme un penseur "anarchiste" et un amoureux des garçons.

Loin de nous l'idée de minimiser ces traits importants de l'histoire personnelle et de la personnalité de Daniel Guérin. Cette façon de présenter le militant disparu nous paraît cependant singulièrement réductrice.

Nous estimons qu'il est utile de rappeler que, fils d'une grande famille bourgeoise, sensibilisé aux problèmes coloniaux, Daniel Guérin a été, très jeune, militant de la S.F.I.O. et qu'il s'est lié à l'équipe dirigeante de la *Bataille socialiste* et de la Fédération de la Seine de la S.F.I.O., Jean Zyromski et surtout Marceau Pivert qu'il accompagnera à la *Gauche révolutionnaire*, puis au Parti socialiste ouvrier et paysan à partir de 1938.

Dès le début des années trente, Daniel Guérin s'était également lié au noyau "syndicaliste révolutionnaire" de *La Révolution prolétarienne* de Pierre Monatte. Au début de 1934, il rencontra Trotsky, alors en résidence à Barbizon, et commença pour lui un travail documentaire. L'influence du "Vieux" ne cessa dès lors de s'exercer sur lui.

En 1936, en tant que secrétaire du comité C.G.T. des Lilas au cours du mouvement de grève de juin 36, il fut un excellent organisateur et agitateur, qui voyait dans le mouvement le début d'une révolution et dans le comité syndical l'embryon du "soviet des Lilas". Ses analyses, son attachement indéfectible à la lutte des peuples coloniaux pour leur indépendance, ne pouvaient que contribuer à le rendre proche de Trotsky. Il joua un rôle capital dans la commission coloniale de la S.F.I.O. et fit connaître les exactions impérialistes dans les colonies comme il avait fait connaître les premiers ravages de la "peste brune" et de la division ouvrière en Allemagne. Leader de l'aile gauche du P.S.O.P., il y était l'allié des "trotskystes" entrés dans ce parti. Après l'aventure qui l'avait conduit en Norvège pour organiser le Front ouvrier international et lui valut une arrestation par les Allemands dont Trotsky s'inquiéta beaucoup à Coyoacán, il regagna la France et milita clandestinement notamment en fabriquant des journaux d'usine avec les camarades du P.O.I. Paul (Pavel) Thalmann a raconté dans ses mémoires la tentative de constituer un Secrétariat international de la IVe Internationale de trois membres, dont il aurait été, en 1943.

C'est au lendemain d'un long séjour aux Etats-Unis, d'où il devait rapporter le passionnant *Où va le Peuple américain ?*, qu'une expérience qu'il jugea particulièrement négative avec le Socialist Workers Party contribua à l'évolution vers l'anarchisme, ou plutôt le communisme libertaire, dont son livre *Bourgeois et Bras nus : la lutte de Classes sous la 1ère République* est sans doute le signe le plus éclatant. Cette partie de sa vie politique a été bien décrite dans la presse qui a systématiquement ignoré ses relations avec Trotsky et l'influence qu'eut sur lui ce dernier.

Avec Daniel Guérin, c'est non seulement un intellectuel et un militant révolutionnaire qui s'en va, c'est aussi toute une époque.

ŒUVRES DE LÉON TROTSKY

C'est en 1978 qu'est paru le premier volume de la publication de l'Institut Léon Trotsky, les *Œuvres* de mars à juillet 1933, premier volume de la première série des œuvres d'exil du révolutionnaire russe, publiées sous la direction de Pierre Broué.

De 1978 à 1980, l'Institut Léon Trotsky a ainsi publié sept volumes qui reposaient sur les écrits publiés de Trotsky, la partie «ouverte» des archives de Harvard et différentes archives à travers le monde.

Depuis 1980, à partir du volume 8, le travail qui a été épaulé par la R.C.P. 596 puis la Jeune Equipe «Histoire du Communisme» du C.N.R.S., repose désormais principalement sur la partie «fermée» des papiers d'exil de Trotsky, à la Houghton Library de l'Université de Harvard.

La première série de cette publication s'est terminée avec le volume 24 en septembre 1987 ; le premier numéro (I) de la nouvelle série est commencé : elle couvrira la période de 1928, l'exil de Trotsky à Alma-Ata, jusqu'en 1933, l'appel à la construction de la IVe Internationale. On a également prévu des volumes de compléments, sur la base de la partie "fermée" pour 1933-1935.

On peut se procurer les volumes des *Œuvres* en s'adressant à l'administration des *Cahiers Léon Trotsky* (Gautier - C.L.T. : 63 rue Thiers F 38000 Grenoble) ainsi qu'aux librairies de la Selio, 87 rue du Faubourg Saint-Denis (10e) et de la Brèche, rue de Tunis.

D'APRÈS LES FILMS FOURNIS, CET OUVRAGE A ÉTÉ

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES
LIENHART & C^e



EN SEPTEMBRE 1988
DE L'IMPRIMERIE
AUBENAS D'ARDÈCHE

N° 3770. *Imprimé en France*

DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 1988

ISSN 0181 - 0790

Prix : 70 F

Cahiers Léon Trotsky ★ Diffusion La Pensée Sauvage

Photo de couverture : de gauche à droite, Bill Brown, Farrel Dobbs
et Carl Skoglund.